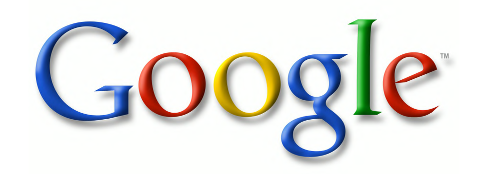
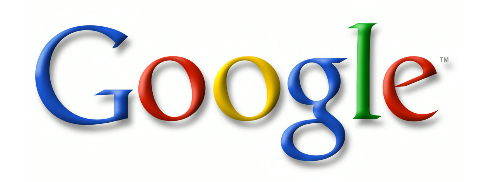



Google

DG

Sarrazin

DG

Sarrazi



KLÉBER

Ce Général a été assassiné en Egipte le 14 Juin 1800 il avoit près de six pieds. Sa force etoit prodigieuse. Sa Phisionomie sévère. son regard vif et fier. Sa tournure Majestueuse et son abord très froid. Son Genie et son Courage égaloient sa Loyauté et son amour pour la discipline. (Extrait des notes biographiques.

CONFESSION

DU

GÉNÉRAL BUONAPARTÉ

A

L'ABBÉ MAURY, &c. &c.

DÉDIÉE AU

GÉNÉRAL KLÉBER,

PAR LE GÉNÉRAL SARRAZIN,

Ancien Chef d'Etat-Major du Général Bernadotte, aux Armées d'Allemagne et d'Italie.

ET ORNÉE DU PORTRAIT DU GÉNÉRAL KLÉBER,

Peint à Paris par GERARD et gravé à Londres par HEATH.

Tantalus a labris sitiens fugentia captat
Flumina. Quid rides? Mutato nomine, de te
Fabula narratur . . . . , ...

HORAT. Sat. Lib. I.

LONDRES,

IMPRIMÉ POUR L'AUTEUR,

PAR VOGEL ET SCHULZE, 13, POLAND STREET,

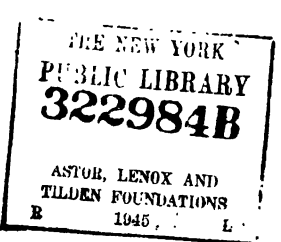
ET SE VEND CHEZ T. EGERTON, Whitehall;

N. L. PANNIER,

Libraire de S. A. R. Mgr, le Duc de Kent, 15, Leicester Place, Leicester Square; et chez tous les principaux Libraires.

1811.

[ENTERED AT STATIONER'S HALL.]



AVIS.

Cet ouvrage a été traduit en Anglais. L'édition est sous presse. Elle paraîtra incessamment. Elle sera aussi ornée du portrait du général Kléber.

A KLÉBER.

DAIGNEZ agréer, guerrier à jamais célebre, l'hommage d'un recueil où vos vertus et les crimes de votre ennemi sont exposés avec la franchise qui fut toujours votre qualité caractéristique.

Les généraux, les officiers et les soldats qui ont eu le bonheur de servir sous vos ordres, s'en font, avec raison, un vrai titre de gloire. Vous fûtes notre constant modele d'audace, de discipline et de loyauté.

Votre digne ami, le général Marceau, quoique ayant été votre général en chef, se fit un devoir, jusqu'à sa mort, de regarder vos sages conseils comme des moyens infaillibles de triompher en politique comme en guerre.

tout pour mes Notes Biographiques. J'ai trouvé des pieces très-intéressantes dans les ouvrages de M. Peltier, ainsi que dans le Précis des Evénemens militaires par le Général Mathieu Dumas.

Ce qui est relatif à Buonaparté, Berthier et Kléber, n'est point exagéré. Il y a bien quelque chose de vrai dans ce que Berthier reproche à l'Abbé Maury, concernant son penchant pour la table et pour les honneurs; quant à ce que ce général dit sur les mœurs de l'Abbé, j'invite le lecteur à s'en réferer, pour prononcer, à la Note biographique de Berthier; on doit suivre la même marche pour tout ce qui a rapport à la religion et à ses ministres.

J'ai le plus profond respect pour toutes les institutions divines et humaines. Si j'ai adopté le mode de la Confession, pour démasquer Buonaparté, c'est par mon vif désir de le voir adopter un semblable parti, et surtout en profiter pour le bonheur de l'humanité. Qu'on soit bien persuadé que je ne lui fais dire que ce qui est avéré dans la bonne société de Paris et des principales villes de province. L'avenir, qui est un grand maître, confirmera mon opinion en punissant solennellement l'usurpateur, s'il refuse d'adopter *l'ultimatum* que lui propose l'Abbé Maury, seul moyen de consolider le bonheur des peuples du continent, en rétablissant l'équilibre de l'Europe politique. Qu'on ne croie pas que ce soit par un motif de vengeance particuliere que j'oppine pour sa mort dans la note de Kléber. L'exactitude et l'impartialité de la biographie m'en ont imposé l'obligation. Comme militaire, je désire ardemment de pouvoir le combattre; comme philantrope je fais des vœux pour son retour aux bons principes, et en qualité de chrétien, je lui pardonne ses injustices, même ma condamnation à mort, dont la nullité m'est garantie par le caractere généreux, juste, loyal et énergique des Anglais.

CONFESSION

DE

NAPOLÉON BUONAPARTÉ

A

L'ABBÉ MAURY,

LE 15 AOÛT, 1810.

BUONAPARTÉ.—J'entre aujourd'hui, mon cher cardinal, dans ma quarante-deuxieme année. J'ai résolu d'obtenir, s'il en est encore temps, le pardon des crimes atroces dont je me suis souillé, et je suis décidé à vivre désormais en *bon chrétien* et en souverain *pacifique*. J'ai grande confiance dans vos lumieres, ainsi que dans *vos vertus*. Je connais votre dévouement pour ma personne; je vous prends pour le directeur de *ma conscience*. Parlez et j'obéis.

L'Abbé Maury.—Sire, flatté de l'honneur d'être le dépositaire *des secrets* de votre majesté, je ferai tous mes efforts pour remplir vos vues et justifier votre choix. Nous sommes tous pécheurs.

B

Combien la pratique de la vertu est difficile dans votre état, puisque dans le mien j'ai eu de si terribles combats à livrer contre le démon de la chair et de l'esprit. Après avoir éprouvé sur la mer orageuse de ce monde, plusieurs tempêtes violentes dont la divine Providence a daigné me préserver, j'ai le bonheur d'être presque arrivé au port, avec la douce satisfaction d'avoir rempli, avec honneur, tous mes devoirs envers l'église et la société. Jugez combien je suis ravi de pouvoir, sur la fin de ma carriere, utiliser mon saint ministere en faveur du *Judas* Machabée de la France. Je mettrai tout en œuvre pour atteindre le double but du salut de votre âme, et de la gloire de votre couronne. D'après les excellentes intentions dont votre majesté me paraît pénétrée, il est essentiel qu'elle me fasse sa confession générale, depuis qu'elle a atteint l'âge de raison. La mémoire prodigieuse de votre majesté, et l'importance de la plupart de vos actions, laisseront peu de lacunes. Je vous ferai part de l'opinion publique, du cas que vous devez en faire, et des mesures à prendre ultérieurement, pour que vous puissiez goûter enfin le calme du juste qui seul fait jouir du vrai bonheur sur la terre ; je vous prie de me faire connaître les causes d'un changement si subit et *si heureux, car je le crois sincere.*

Buonaparté.—Malgré qu'il me soit pénible de vous raconter toutes mes fredaines, je m'y résigne, dans l'espoir que vous me délivrerez des tourmens

horribles auxquels je suis en proie depuis la nuit du 1er au 2 Juillet. Cette salle du prince de Schwartzenberg, si brillamment ornée, devenue dans un instant la proie des flammes par une seule bougie qui y mit le feu, me présage le triste sort réservé à mon florissant empire. Vous me connaissez assez pour croire que je ne suis pas superstitieux ; néanmoins, ma tranquillité est troublée par des songes alarmans qui m'annoncent une chute aussi prochaine que terrible. Il y a peu de temps, pendant la nuit, j'ai poussé des cris qui ont effrayé mon épouse. Elle a versé des torrens de larmes qui m'ont déchiré le cœur ; ce cœur si insensible jusqu'alors que je ne pouvais pas croire à son existence ; je luttais contre les conspirateurs. Mon rêve finit en faisant entendre les exclamations, *à l'assassin ! je suis perdu ! je suis mort !* Vous savez combien ma Louise me chérit. Calculez son chagrin ; il vous a été facile de vous apercevoir que j'adore l'impératrice. Vous avez l'âme *tendre*, imaginez-vous la force de ma douleur. Cette femme charmante me dit en sanglotant qu'il fallait implorer le secours de la Providence, et mériter la protection du Roi des Rois par l'expiation de mes péchés. *Votre athéisme*, me dit-elle, *causera notre perte ; il ne suffit pas de protéger la religion, il faut la pratiquer.* Je lui jurai de suivre un si sage conseil. Cessez donc d'être étonné du langage que vous tient un brigand, qui, dans les quatre parties du monde, par lui ou par ses agens,

s'est couvert de crimes d'autant plus atroces que la majeure partie était inutile à l'accomplissement de mes projets ambitieux.

L'Abbé Maury.—Dieu tout-puissant ! ta bonté est infinie et ta justice est éternelle ! Protége Napoléon comme tu daignas éclairer le grand Constantin, pour la gloire de la religion ! ! Oui, Sire, votre repentir sera agréable à Dieu. Commencez votre confession, soyez vrai, votre candeur, et votre contrition vous procureront un pardon absolu de toutes vos offenses.

Buonaparté.—Dès l'âge le plus tendre, je me fis remarquer par beaucoup de méchanceté. J'étais hargneux, récalcitrant, voleur et libertin. Mon grand plaisir était de voir couler le sang des animaux. Je cherchais dispute à tous les enfans que je croyais plus faibles que moi ; j'étais si insupportable, qu'on se réjouit beaucoup dans ma famille, lorsqu'à l'âge de neuf ans, je fus placé à l'école militaire de Brienne.

L'abbé Maury.—Ces vices de votre jeunesse ne sont pas graves, à cause du caractere de la nation Corse qui les porte en naissant. Votre séjour à Brienne dut vous corriger très-promptement.

Buonaparté.—Je dois convenir qu'il n'est que trop vrai que la nature réclame toujours ses droits. Pendant les deux premieres années, j'éprouvai beaucoup de désagrémens. Souvent je fus rossé

d'importance à cause de mes escobarderies, et si je ne finis pas par être chassé de ce collége, je n'en fus redevable qu'à un événement fort singulier. Je trouvai dans un recoin de la bibliotheque de l'école une histoire de Cromwell: elle était rongée par les vers. J'y vis que l'axiome favori du protecteur était : *Con arte et con inganno si vive mezzo l' anno, con inganno e con arte si vive l' altra parte.* Je fus frappé d'étonnement en voyant les grands succès de cet homme célebre, qui faisait sa regle de conduite du principe précité. Je l'étudiai, je l'approfondis autant que mon âge me le permettait, et je résolus d'en faire la boussole de toutes mes actions. Dès lors, je dissimulai en raison des circonstances, et à l'âge de douze ans, j'étais *maître passé* en ruse, fourberie et mensonge.

L'Abbé Maury.—Je vous interromps, Sire, pour vous observer que vous ne devez pas oublier la question des mœurs, partie si altérée dans l'éducation publique. Je vous ai promis de vous mettre à même de completter l'œuvre si méritoire que vous vous proposez. Continuez donc d'après mon observation.

Buonaparté.—La dissolution la plus criminelle regnait dans notre école; non-seulement elle était tolérée, mais encore les chefs l'encourageaient par leur exemple. Je la partageai entierement; lorsque je fus admis à l'école militaire de Paris, j'y trouvai les mêmes principes, et je suivis la même marche qu'à Brienne. J'étais furieux contre le destin de la modi-

cité de ma fortune. Souvent je maudis la Providence, en invoquant la mort. . . .

L'Abbé Maury.—Vous savez mieux que moi, Sire, que la mort est la ressource des lâches. La religion, la nature, et l'honneur nous font une loi de notre conservation. C'est dans l'adversité que nous sommes dignes d'être hommes, si nous supportons avec courage toutes les rigueurs du sort. Quiconque n'a pas connu le malheur, ignore encore la force de ces mots sublimes, *amitié, bonheur et fermeté.* Un revers est la pierre de touche des vrais amis, il nous fait sentir tout le prix d'une heureuse position, et il nous met à même de déployer cette énergie caractéristique de la véritable vertu.

Buonaparté.—Toutes ces idées dont je sens aujourd'hui l'importance, m'auraient alors paru romanesques. J'étais pauvre; mes camarades étaient riches, je me croyais le plus infortuné des humains. Employé dans le premier régiment d'artillerie à pied, je mis à profit la dissimulation dont j'avais résolu de faire ma regle de conduite. J'exécutai ponctuellement les ordres de mes chefs, dont la plupart étaient des ignorans. Je m'occupai de l'instruction de ma compagnie. Je ne voulus pas faire société avec les autres officiers pour ne pas être exposé à faire des dépenses au delà de mes moyens. Je n'ai jamais aimé à faire des dettes. Elles avilissent un officier, en l'obligeant à des déférences envers de méprisables créanciers. Je passais mon temps à des occupations utiles avec le

sergent-major de ma compagnie qui était très-versé dans la pratique de son arme ; il est aujourd'hui colonel d'artillerie, chargé de la direction d'Anvers ; c'est un parfait honnête homme. On me reprochait ma solitude ; j'alléguais mon désir de m'instruire, et déjà je faisais des dupes de mon charlatanisme.

L'Abbé Maury.—Je ne vois rien de blamable dans une semblable conduite. Votre délicatesse en ne faisant point de dettes, mérite de servir de modele à tous les jeunes officiers qui feraient aussi fort bien d'imiter votre discrétion. Tous vos colonels et vos généraux sont devenus si bavards, que souvent il m'arrive en société de ne pas trouver un moment favorable pour émettre mon opinion. Soldats ou sous-officiers dès leur jeunesse, ils sont d'une ignorance crasse pour tout ce qui fait les charmes de la société, comme la littérature, l'histoire, les beaux arts, etc. etc. Ces Messieurs ne parlent que d'assauts et de charges à la baïonnette ; on est indigné de voir ces Montauciels et ces Laramées se croire égaux pour la guerre aux Alexandres et aux Césars. Le maréchal Augereau s'est flatté, il y a quelques jours, dans une société nombreuse, d'être l'auteur de vos victoires d'Italie en 1796. Il a eu l'impudence de dire ; "Que vous n'étiez pas brillant un jour de bataille." En général, l'arrogance de vos officiers est poussée à un point ridicule. Il serait à désirer que vous y missiez bon ordre. Excusez

cette digression qui m'a été dictée par la chaleur de mon zele pour la gloire de votre majesté.

Buonaparté.—Ne me parlez point de réforme de ce genre. J'aime que les chefs de l'armée se croient une certaine importance en qualité de mes premiers serviteurs. J'en viens à mon apparition dans le monde: c'était au siége de Toulon. Je fus l'instrument de la cruauté de Barras et de Freron. Je fis fusiller, mitrailler et égorger à coups de baïonnettes les malheureux habitans de cette ville, après qu'elle eût été évacuée par les Anglais.

L'Abbé Maury.—Vous étiez militaire. Vous obéîtes aux ordres de vos chefs. Vous êtes innocent. L'Eternel demandera compte de toutes ces horreurs aux députés de la convention.

Buonaparté.—Employé à l'armée d'Italie en 1794, je critiquai tous les généraux. Selon moi, l'un était un lâche, l'autre un ignorant, celui-ci un pillard, celui-là un paresseux, etc. Je représentais le général en chef comme un aristocrate, et j'affectais un jacobinisme outré. Déjà je convoitais le commandement absolu. Mon ambition me fit soupçonner de trahison, on m'arrêta, on visita mes papiers, on les trouva en bon ordre et en ma faveur. Je fus mis en liberté. On ne manqua pas de me noter comme insubordonné, tracassier et dangereux pour la tranquillité et l'union. Aubri, dans son travail sur les états-majors, me réforma comme ayant un caractere brouillon et turbulent. Cette injustice me pénétra de la plus vive douleur. Je

me rendis à Paris pour réclamer ma remise en activité de service. J'étais malheureux ; on me tourna le dos. Mon modique traitement de réforme ne pouvait point suffire à ma subsistance, et j'ai été plusieurs fois tenté de me brûler la cervelle. Je crois même que j'en serais venu à cette extrémité, sans les secours que me procura la famille de M. Monvoisin, qui, étant mon aide-de-camp, partageait ma disgrâce. Crainte de l'oublier, je dois vous faire connaître toute mon ingratitude envers cet officier. Sa vue, depuis que j'en avais reçu des services particuliers, me soulevait le cœur, et lorsque j'envoyai une expédition à Saint Domingue, je lui fis donner l'ordre de partir pour cette colonie, où il est mort de la fievre jaune. Lorsque le général Sarrazin, dont il était, à l'époque de sa mort, le premier aide-de-camp, m'eût appris son sort, j'éprouvai une satisfaction intérieure d'être délivré pour toujours du témoin de ma misere, de ma faiblesse et de ma cruauté. Il vit ma conduite au 13 Vendémiaire, il la désapprouva, et il cessa d'être mon aide-de-camp. Je fais ordonner à tous ceux qui s'occupent de mon histoire de n'entrer dans des détails sur mes actions qu'à dater de 1796, époque de ma premiere campagne en Italie. Comme on est obligé de parler du 13 Vendémiaire, puisque c'est l'événement auquel je dois tout ce que je suis, le ministre de la police veille à ce qu'on publie, *que sans moi le carnage des Parisiens eût été bien plus grand*, tandis

que je dois vous avouer, que non-seulement j'ai encouragé les troupes, mais encore que j'ai prêché d'exemple en me précipitant avec l'état-major au milieu des groupes de fuyards que nous avons hachés. Barras nous regardait *de loin.* Il m'avait jugé digne d'être son second. Je voulus justifier sa confiance.

L'Abbé Maury.—Vous n'avez fait encore qu'obéir, et je ne trouve rien de répréhensible dans vos *coups-de-main* de la rue Saint Honoré, et du quai Voltaire. Vous avez vengé la mort de l'infortuné Louis Seize, et de tant d'autres victimes qui ont péri pendant la révolution. Je ne dois mon salut qu'à la présence d'esprit qui me fit demander à ces égorgeurs, *s'ils y verraient plus clair, quand ils m'auraient pendu à la lanterne?* La loi du talion est, à mon avis, la plus juste. Vous avez repoussé la force par la force. Votre charge *efficace* au milieu des Parisiens désarmés, vous concilia entierement l'affection de votre protecteur Barras, et frappa de terreur les badauds de Paris, qui, sans votre énergie, auraient renouvelé chaque jour leurs algarades contre la convention.

Buonaparté.—Ne voulant point intervertir l'ordre de mes péchés, je dois aussi vous faire l'aveu de mon ingratitude envers Bénézech. Barras, malgré ma conduite *distinguée* dans les massacres de Toulon, m'avait reçu assez froidement, et il ne changea de ton à mon égard, que lorsqu'il crut que je pouvais être utile pour mettre les Pari-

siens *à la raison*. C'est à Bénézech que je dus ma remise en activité. Il m'appuya fortement auprès du gouvernement, et lorsqu'il m'annonça le succès de ses démarches en ma faveur, je fus si hors de moi-même à force de joie que je sautai par-dessus la table qui me séparait de mon bienfaiteur pour aller l'embrasser. Ce sentiment bien agréable fut pour moi un vif chagrin, lorsque je me vis consul. Je savais que les hommes qui avaient de l'embonpoint et qui aimaient les plaisirs, ne faisaient pas long feu à Saint Domingue. J'y envoyai Bénézech comme préfet colonial; il ne tarda pas d'y mourir ainsi que je le désirais. Je me reproche tous les jours cet acte de cruauté. Bénézech était un honnête homme.

L'Abbé Maury.—Le juste pêche sept fois par jour. La nature, ainsi que vous le dites, parmi les grandes qualités dont elle s'est plue à vous orner, vous a refusé la sensibilité et la reconnaissance. Il faut tâcher de vous vaincre sous ce double rapport. Il est si doux de verser des larmes! Il faut vous repentir de vos injustes procédés envers Monvoisin et Bénézech. Ces deux hommes méritaient un meilleur sort, puisqu'ils vous avaient été utiles. Du reste, il faut agir *un peu cavalierement*, quand on joue un rôle aussi important que celui de votre majesté.

Buonaparté.—Ainsi que je vous l'ai déjà dit, j'ai quarante-un ans accomplis, et cependant je

n'ai point souvenance d'avoir jamais pleuré. J'ai vu le sang couler par torrens, j'ai parcouru des champs de bataille couverts de plusieurs milliers de cadavres, amis et ennemis, *mon œil restait sec comme de l'amadou*, et mon cœur n'éprouvait d'autre sentiment que la satisfaction d'avoir vaincu. J'espere que par vos prieres ferventes vous m'obtiendrez du ciel la faveur de pouvoir m'attendrir sur les maux des mortels. La tragédie du 13 Vendémiaire me valut le commandement de Paris et de la 17eme division militaire. Ce poste choquait mon amour-propre et contrariait mon ambition. Tous les jours je recevais bon nombre de billets anonymes qui me disaient de terribles vérités, et la capitale était loin de m'offrir une perspective de gloire comme une armée me l'assurait. Je sollicitai Barras, devenu directeur, pour avoir un commandement plus important. Il céda à mes instances à condition que, pour garantie de ma fidélité à la France, je me marierais, avant mon départ, avec la veuve du général Beauharnois qui passait publiquement pour sa maîtresse. Je ne fus pas long-temps à me décider, malgré que ma future fut vieille et laide. Elle me parut jeune et belle, dès que sa main me procurait le commandement en chef de l'armée d'Italie. Je l'épousai le 8 Mars 1796, et le lendemain de mes noces, je partis de Paris pour me rendre à mon armée. Je m'accuse d'avoir fait ce mariage par pur intérêt, et nullement

dans les vues prescrites par les devoirs sociaux et religieux.

L'Abbé Maury.—Vous faites aujourd'hui la bien douce épreuve que le temps est un grand maître, et qu'avec de la patience, on doit recevoir la récompense de ses travaux. Je blame le motif de votre mariage. Votre repentir vous assure le pardon de cette erreur. Soyez persuadé que, dans toutes mes prieres, je supplierai le pere de tous les humains de vous accorder ces suaves épanchemens de la pitié, précurseurs de la félicité dont les bienheureux seuls jouissent *dans le ciel et pour l'éternité!!*

Buonaparté.—Mon dernier séjour à Paris m'avait appris à bien connaître le caractere des Français. Je m'étais bien convaincu que pour en venir à bout, il fallait les conduire avec *la verge de fer*. Il me serait difficile de vous donner une idée exacte de l'orgueil avec lequel je traitai ces mêmes hommes de l'armée d'Italie, qui, deux ans auparavant, m'avaient presque tous accablé de leur rébutante fierté. Combien ils me parurent méprisables par leur empressement à me courtiser pour tâcher de me faire oublier le passé? J'avais à me louer de Masséna. Je le connaissais pour un homme sûr. Je le distinguais de la foule des flatteurs. Après avoir fait quelques arrangemens préliminaires dans l'armée, j'allais attaquer les Autrichiens, lorsque j'appris avec joie qu'ils repoussaient mes avant-postes. Je ne vous parle

point de mes opérations militaires. Vous les avez lues sans doute depuis long-temps, dans les rapports faits au directoire. J'avoue qu'ils sont remplis des mensonges les plus impudens qui, dans le fond, ne sont que des ruses politiques. J'ai exagéré les pertes de l'ennemi, et j'ai eu soin de diminuer au moins des trois quarts celles des Français. Souvent je me suis donné la victoire, quoique j'eusse été battu. J'ai trouvé de très-bons mots dans le calme du cabinet, et je les ai mentionnés comme en ayant fait usage au milieu du feu le plus terrible. J'ai lâché la main pour le pillage, j'ai fermé les yeux sur les rapines de mes généraux. Sur quarante mille coupables, j'en ai fait punir un, pris dans les derniers rangs. J'ai donné beaucoup d'authenticité à cette sévérité pour jeter de la poudre aux yeux des habitans, et pour faire croire que j'improuvais des abus dont je tirais moi-même un très-grand profit. Berthier envoyait dans toutes les places des commandans de confiance. *Ils avaient des instructions de main de maître.* Leurs soins étaient généreusement récompensés. Indépendamment des contributions générales, il en était imposé de particulieres pour être dispensé de loger des troupes. Cette partie m'a rapporté des sommes immenses. A la paix de Campo Formio, j'étais le plus riche particulier de l'Europe.

L'Abbé Maury!—Quoique l'avarice soit un des sept péchés capitaux, l'usage noble que vous

avez fait de votre trésor me fait pencher vers l'indulgence. On aurait tort de vous regarder comme un Harpagon. J'approuve donc tout ce que vous avez fait politiquement en Italie. Quant à votre conduite militaire, on en parle de tant de manieres différentes, que je crois nécessaire, pour pouvoir fixer mon opinion, que vous me donniez vous-même quelque explication à ce sujet. Avez-vous attaqué avec la loyauté des anciens chevaliers? N'avez-vous pas eu recours au mensonge, à la séduction et souvent à des actes de sévérité superflus? Faites-moi connaître franchement *le grand secret* auquel on attribue vos victoires.

Buonaparté.—C'est à César que je suis redevable de tous mes succès. Ce grand capitaine a dit: *Ayez des soldats, vous aurez de l'argent; ayez de l'argent, vous aurez des soldats.* Virgile m'avait en outre appris que *l'or était la clef des cœurs. Auri sacra fames, quid non mortalia pectora cogis.* Ce qui, réuni à l'adage de Cromwell étant employé à propos, a dû me faire paraître supérieur à tous les généraux qui ont paru depuis Charlemagne. Aussitôt que je fus maître de Milan, je fournis à Masséna l'occasion de s'enrichir, en le faisant entrer le premier dans cette riche capitale de la Lombardie. Les cadeaux qui me furent faits, je les distribuai aux généraux et aux colonels. Je n'en gardai que la plus faible partie. Je connaissais la rapacité d'Augereau. Je le

gorgeai d'or. Je donnai des grades. Je prodiguai les éloges, et j'obtins des résultats étonnans. Je n'avais point négligé la partie si essentielle de l'espionnage. J'étais encore dans les Alpes, lorsque je chargeai un émissaire intelligent de se rendre à l'armée Austro-Sarde, de semer la désunion entre Beaulieu et Colli, de découvrir les projets de ce dernier en cas d'échec, et de lui faire entrevoir un avenir bien plus favorable avec l'armée Française qu'avec les Autrichiens. Un agent fut aussi placé dans l'état-major de Beaulieu, et des patriotes Milanais *travaillerent* les esprits pour la réception des Français. Pendant mon premier séjour à Milan, je réussis, à force d'or, à me procurer un homme de confiance dans le ministere même de Thugut. Il m'a servi avec une fidélité bien précieuse jusqu'à la signature de mes préliminaires de Léoben. La crainte d'être découvert, le décida à se refugier d'abord à Constantinople et de là dans les états barbaresques. Je n'avais que quarante mille francs par an comme général en chef, et je lui donnais cent mille francs par mois. Quand je le sus en sûreté, la curiosité du fait, et mon amour propre me firent communiquer cette anecdote à plus de cinquante généraux et officiers réunis à mon quartier général de Passériano en Octobre 1797. Quant au système militaire que tout le monde prétend que j'ai créé, je vous assure que c'est une chimere. Je fais la guerre comme l'ont faite dans tous

les temps, les généraux qui avaient le sens commun. Les auteurs pour innover, ont fait paraître une foule de volumes, où ce qu'il y a de bon est pillé des anciens ouvrages sur l'art de la guerre. On a cru faire du neuf, parce qu'on a changé les noms. Il n'est plus question que *de mouvemens concentriques et excentriques, relativement aux lignes d'opérations qu'on divise en premiere, seconde, etc. On prétend que mes armées marchent avec la rapidité de l'éclair, que je parais tomber des nues.* On vante *l'unité, la mobilité, l'activité, l'harmonie,* et autres dénominations avec lesquelles on fait croire *aux ignorans que je suis un magicien, ou un phénomene.* On n'a pas encore prononcé les véritables mots. Je dois tous mes triomphes *au nombre et à la témérité.* L'armée française d'Italie à l'époque où j'en pris le commandement, était sans instruction. Il n'y avait pas un bataillon qui sût rompre par peloton, d'après les principes. Mes batailles de Montenotte, de Millesimo, du pont de Lodi, de Castiglione, d'Arcole, et de Rivoli, *ont été livrées à la Turque,* et lorsque la victoire m'a souri, j'en ai rendu grâces *au nombre et à la témérité* de mes troupes, autant qu'à la faiblesse des généraux ennemis. Ils avaient d'excellens soldats. Souvent ils ont pu suppléer le nombre par l'avantage des localités, ou par la fortification. Le grand âge des uns, et la rivalité ou la séduction

des autres m'ont servi admirablement. J'étais perdu sans ressource, si Alvinzy avait su profiter du découragement de mes troupes après la bataille d'Arcole. Qu'on ne me croie point supérieur à Turenne, au grand Condé, au prince Eugène . . . . je n'ai vu dans la guerre qu'une lutte *où le fort triomphe du faible.* Le génie est le beau idéal de l'art de la guerre, l'audace en est la réalité. Les armées d'Alexandre, d'Annibal, de César, et de Pompée, ont exécuté les ordres de leurs généraux comme celles du prince Charles, des Suvarow, des Moreau et l'armée d'Italie. Les batailles de Wurtzbourg, de Novi, de Hohenlinden, et de Marengo peuvent être assimilées aux journées de Dirrachium, de Pharsale, de Cannes, et d'Arbelle.

L'Abbé Maury.—Les ruses de guerre sont dans votre état de général ce que les figures de rhétorique sont dans la profession d'orateur. Ces stratagêmes ne sont nullement coupables, et l'écriture sainte en fournit plusieurs exemples. Ils vous ont aidé puissamment à remplir les ordres du gouvernement. Je crains que votre *modestie* ne vous empêche de dire la vérité sur le bonheur qui vous suit à la guerre depuis quatorze ans presque sans interruption. *Vox populi, vox dei.* La voix publique éleve jusqu'au ciel la supériorité de votre génie militaire. Et cependant vous m'avouez que ce n'est qu'à force d'hommes et par

des *crâneries* de vos généraux que vous avez changé la face du continent? Vous avez donc sans doute, d'après vos principes, persisté avec acharnement dans des attaques mal combinées, et vous avez préféré sacrifier une foule de soldats plutôt que d'humilier votre amour-propre en rectifiant l'inconséquence de vos premieres dispositions. Cette faute est grave aux yeux de l'Eternel, et si vous avez eu le malheur de vous en rendre coupable, il faut en spécifier à-peu-près les circonstances et en être bien repentant. Sans cette précaution, le ciel à votre derniere heure demanderait vengeance du sang versé par votre méchanceté.

Buonaparté.—Oui, je l'avoue à ma honte. Ma vie jusqu'à ce jour n'est qu'une série d'atrocités dont je me suis rendu coupable pour satisfaire mon ambition. Privé par la nature du beau physique de Kléber, de l'intrépidité de Lannes, et du rare talent de Moreau, un jour de combat, je m'étudiai à utiliser pour mon compte les qualités des généraux sous mes ordres. Depuis long-temps je connaissais cette profonde sentence de Montaigne *que le peuple est une bête que chacun monte à son tour*. Je savais aussi que la fortune sourit à l'audace : *Audaces fortuna juvat, timidosque repellit.* Je sentis la nécessité de prêcher d'exemple, et malgré ma répugnance à aller au feu, je parus plusieurs fois à la tête des tirailleurs. Une semblable conduite fut prise pour de l'argent

comptant. J'électrisai les lâches. Les braves se surpasserent, et tous firent des prodiges. A cette attaque du château de Cossaria, je perdis par ma faute environ huit cents braves gens. Toutes les rodomontades d'Augereau ne purent point intimider le courageux Provera, et il fut sourd aux propositions qui lui furent faites *à ma façon.* Si l'armée Autrichienne avait eu plusieurs hommes de cette trempe, je serais aujourd'hui dans le néant. A la bataille d'Arcole, je perdis quatre mille hommes par un entêtement ridicule. J'aurais bien mérité qu'au lieu de me retirer du bourbier où j'étais tombé, on m'y eût enfoncé pour m'y faire noyer. Soyez bien assuré que mes campagnes d'Italie de 1796 et 1797, après les deux causes précitées, sont plutôt l'effet du hasard, que de ce qu'il plait à mes partisans de proclamer *génie extraordinaire.* Je fis une grande faute après le passage du pont de Lodi, en donnant à Beaulieu dix-huit jours pour se reconnaître sur le Mincio. Il profita de ce retard pour approvisionner Mantoue. Mes ennemis ont prétendu que ma conduite dans cette occasion avait été habilement calculée pour prolonger la guerre, et acquérir de la célébrité. En effet, si j'avais poursuivi les Autrichiens, les provinces héréditaires auraient été envahies sans obstacle. Les immenses armées de Jourdan et de Moreau auraient décidé l'empereur à conclure alors cette paix qui, par mes erreurs plutôt que par mes combinaisons, n'eût

lieu que l'année d'après. J'employai pour l'obtenir les flatteries, les menaces et les promesses. Je rencontrai des plénipotentiaires qui parurent m'idolâtrer. Pour l'un j'étais le premier général du monde ancien et moderne, l'autre me disait que j'étais le plus habile diplomate qu'il eût encore connu. Cobentzel me destinait une couronne imriale, et Gallo m'assimilait à la divinité. J'étais un Crésus, et je répandais l'or à pleines mains. Je jetais les bases de ma grandeur actuelle. Je me rendis à Rastadt. J'y parlai en maître, on m'applaudit. Arrivé à Paris, *je m'abaissai pour être exalté.* Je savais que les directeurs étaient pauvres d'esprit et d'argent, autant que riches d'orgueil et de jalousie. Je fis de grands cadeaux. J'affectai une grande simplicité. Je vécus très-retiré. Je proposai une expédition avec promesse d'en faire les frais. Je voulais, comme Auguste, disposer les esprits à revenir à la monarchie, seul mode de gouvernement convenable à la France.

L'Abbé Maury.—Vous aviez sans doute étudié ce que dit Tacite dans ses annales dont le second paragraphe est sublime . . . *Quum férocissimi per acies aut proscriptione cecidissent, ceteri nobilium, quanto quis in servitio promptior, opibus et honoribus extollerentur, &c. &c.*

Buonaparté. — Vous m'avez deviné. Ces mêmes hommes qui m'avaient été si utiles en Italie, étaient le plus grand obstacle à l'accomplisse-

ment de mon projet de me mettre à la tête du gouvernement. Ils étaient d'un jacobinisme virulent. Presque tous les généraux et officiers supérieurs étaient Provençaux, Languedociens, et Gascons. Ces têtes méridionales étaient singulierement volcanisées *par le vain mot de liberté.* Il fallait les écumer politiquement. Malgré le grand nombre d'enragés patriotes que j'avais fait égorger, il me restait encore plusieurs *Brutus* qui m'eussent assassiné impitoyablement, si, dès leur vivant, j'avais renversé la république. De ce nombre était l'audacieux Duphot qui commandait l'avant-garde de Masséna. On eut soin de le faire assassiner à Rome. En me délivrant d'un ami dangereux, on procurait à la France un ennemi beaucoup plus utile que redoutable. On fit payer cher aux Romains un meurtre dont ils étaient innocens. On ne m'a jamais soupçonné d'avoir fait empoisonner le Général Hoche. Son successeur le Général Augereau aurait dû donner l'éveil. J'avais fait porter au pacificateur de la Vendée tout l'odieux de marcher avec son armée contre les conseils pour soutenir le directoire et favoriser le 18 Fructidor. Seul je voulais en recueillir les avantages. Pendant que mes agens me délivraient d'un rival aussi à craindre par la violence de son caractere que par l'influence que lui donnait l'attachement de son armée, je faisais un éloge pompeux de ses talens militaires auxquels je n'ai jamais cru, et je persuadais à mes

alentours que j'étais pénétré d'admiration pour cet homme dans le moment même où il succombait victime de mes perfides complots. Je choisis pour mon expédition d'Egypte, les régimens dont les officiers étaient connus être des démagogues. En outre de mes favoris, je fis désigner les généraux dont l'audace et la mort pouvaient m'être utiles. Je croyois Kléber un homme ordinaire. J'avais refusé de le comprendre sur mon tableau. Dès que je l'eus vu, je lui rendis justice, je lui trouvai un mérite supérieur, et je m'empressai d'en débarrasser la France. Je concertai avec Lucien et Joseph la marche à suivre jusqu'à mon retour dont l'époque fut à-peu-près fixée. Je partis de Toulon pour me rendre à Malte où mes agens avaient tout préparé pour la reddition de cette place.

L'Abbé Maury.—Avant de passer en Afrique, je crois à propos de vous rappeler quelques faits dont vous auriez dû me parler, vu leur importance. Les fusillades de Milan et de Pavie, le sac de cette derniere ville, le pillage et l'incendie de tous les villages voisins, les vols sacriléges de l'église de Notre Dame de Lorette, dont on dit que vous vous êtes approprié le trésor, les égorgemens de Lugo et de Vérone, l'occupation furtive de Livourne et d'Ancône, et tous les désastres dont vous avez accablé l'Italie entière et notamment les Etats Vénitiens, tous ces actes arbitraires très-coupables devant Dieu, exigent

quelques détails pour que je puisse apprécier jusqu'à quel point ils doivent vous être imputés. Vous ne m'avez point parlé de votre conduite sous le rapport des mœurs. Il a circulé des bruits qui vous sont peu favorables. Tous ces oublis sont très-graves, quoique je ne les croie pas prémédités. Puisque le ciel vous a inspiré l'heureux projet de votre conversion, ne la faites pas à demi; soyez grand dans une démarche qui doit vous assurer le pardon de tous vos péchés. Découvrez-moi tous les replis de votre âme. De votre franchise dépend votre bonheur dans ce monde et dans l'autre.

Buonaparté.—Que voulez-vous que je vous dise, je suis coupable et très-coupable. J'ai cru que mes troupes ne suffiraient pas pour contenir les habitants. Je voulus les frapper de terreur. Je suis sûr, qu'en occasionnant la révolte de Pavie je ne fis que la devancer de quelques semaines. Je fis tuer, piller, violer et incendier. Cette ville s'en souviendra pendant cent ans. La bêtise de Victor occasionna des plaintes sur l'enlevement des richesses de Notre Dame de Lorette. Je lui avais ordonné de ne prendre que *les objets de grand prix.* Il enleva *tout jusqu'au cuivre plaqué en argent.* Je fis restituer les effets de peu de valeur. Ma conduite envers les états Vénitiens est d'un machiavélisme inouï jusqu'à nos jours. Lorsque je me vis assuré de la paix avec l'Autriche, je fomentai des troubles dans les provinces du pays continental

appartenant à la République de Vénise et je promis *monts et merveilles* au sénat et au peuple de cette riche cité.. Je levai des contributions énormes. Je fis fusiller quiconque s'était montré l'ennemi des Français. Je cantonnai toute l'armée dans le territoire vénitien où elle fut nourrie par les habitans. Je fis proclamer solennellement les principes républicains, *et je finis par vendre ce peuple au Prince reconnu le plus despote de l'Europe.* Quant à la partie de mes mœurs, je suis très-criminel. Les détails que j'ai à vous communiquer vous feront dresser les cheveux. Je vous dirai la vérité toute entiere. Je pense qu'il faut garder cet article pour la conclusion, afin de mener de pair la guerre et la politique. Il me paraît que vous êtes au courant de mon histoire; il restera peu de choses à désirer pour l'intégralité de mes aveux, si vous avez la bonté de continuer à aider aussi efficacement ma mémoire.

L'Abbé Maury.—Comptez sur mon zele. Soyez surtout bien marri de la conduite affreuse de *votre Victor* envers les dépôts sacrés de la sainte chapelle de l'église de Notre Dame de Lorette. Je laisse à votre générosité la restitution partielle ou totale des objets volés, en vous assurant que si vous adoptez le dernier mode, vous aurez fait *un grand pas* vers la perfection. *Malheur à la main impie qui s'empare du bien des églises, qui est le bien des pauvres, et le dépôt le plus cher à la divinité.* Un cadeau de la munificence im-

périale, équivalent au vol de Victor, est, d'après les canons de la sainte église, indispensable pour un pardon sans réserve. Passons en Afrique. Je vous rappellerai plus tard vos torts envers le Pape le vicaire de Jésus-Christ sur la terre, *le pere des fideles.*

Buonaparté.—Il me fallait de l'argent, les Romains en avaient. Je dus exiger de fortes sommes qui m'ont été bien utiles. Les cinq millions de diamans qui me furent donnés en conséquence du traité de Tolentino, et dont le directoire eut la bonhomie de me faire présent, m'ont rendu des services incalculables. Il me fut pénible de rançonner aussi fortement le chef vénérable des catholiques. La nécessité n'a point de lois. Quelques-uns de ces diamans distribués avec adresse, me rendirent dans deux jours, maître de Malte qui depuis a résisté pendant deux ans aux forces de terre et de mer de l'Angleterre. Arrivé au Caire, je crus utile au bien-être de l'armée, de me proclamer *envoyé par le prophète Mahomet* pour délivrer l'Egypte de la tyrannie des Beys et des vexations des Mamelucks. *Je me dis Musulman,* et je me déclarai l'ennemi du Pape; je me vantai d'avoir chassé de Malte ces preux chevaliers qui, à l'époque de leur admission dans l'ordre, prêtaient serment de faire une guerre à mort à tout Mahométan. Je quadruplai dans ces contrées jadis si florissantes, toutes les horreurs commises en Italie. Quand je voulais avoir de l'argent, je faisais

ménager une révolte. Je faisais tuer quelques Français, et je levais des millions. Je fis assassiner le fanatique Dupuy, le Robespierre de Toulouse, ancien colonel de *la brave 32eme demi-brigade.* C'était un de ces jacobins qui voulaient exterminer les rois, en tout semblable à ce Duphot dont les sbirres du Pape avaient fait justice. Dupuy était commandant de la place du Caire. Il crut pouvoir dissiper avec quelques dragons un rassemblement assez considérable. Il fut blessé à mort, et il expira en faisant des vœux *pour la perpétuité de sa chere république.* Plusieurs officiers partagerent le sort de Dupuy. Je parus terrible. Je fis marcher mes colonnes d'attaque et mon artillerie. On fit une boucherie horrible de ces misérables Turcs. Ils furent traités comme les Parisiens au 13 Vendémiaire. Je ne m'en tins point à verser du sang; j'avais un autre but. On n'obtint le pardon de la ville qu'au poids de l'or. On réussit à me calmer. La tranquillité fut rétablie dans le Caire. Tant de monotonie était en opposition avec mes goûts et mes projets. Les Mamelucks avaient disparu. Les Arabes étaient effrayés et ne tuaient plus personne. L'armée était en parfaite santé. Je me voyais réduit à la triste place de pacha d'Egypte, si je ne manœuvrais point de maniere à affaiblir l'armée, afin que mon absence parût nécessaire pour aller solliciter des renforts auprès du directoire. Je partis pour la Syrie avec quinze mille hommes d'élite. A Jaffa qui fut pris *presque* d'assaut, je

fis égorger la garnison, quoiqu'elle se fût rendue à discrétion. Elle était forte de quatre mille Mahométans.

L'Abbé Maury. — Vous négligeâtes sans doute de leur proposer d'embrasser le christianisme. L'opération eût été courte, et si vous ne les eussiez fait fusiller qu'après leur avoir fait donner le bâpteme, vous auriez fait une œuvre très-méritoire, puisqu'ils seraient allés droit au ciel. Il est à regretter que dans la collection des savans qui étaient à votre suite, vous n'ayez pas pris *une escouade de missionnaires.* A l'avenir ne négligez point la propagation de notre sainte religion. Vous en retirerez les plus grands avantages pour le succès de vos glorieuses entreprises. Vous avez eu tort de vous faire passer pour un partisan de Mahomet. Vous vous êtes mis au niveau des rénégats, et ce péché est bien plus énorme aux yeux du Seigneur, que tous vos pillages, vos incendies et vos égorgemens. Je ne puis point regarder comme une ruse de guerre l'oubli total de vos devoirs de chrétien. Soyez fidele à la religion de vos peres, et vous serez protégé par le Dieu des victoires. J'approuve vos moyens de vous procurer de l'argent. Quant aux généraux Hoche, Duphot et Dupuy dont vous avez réussi à délivrer la société, je ne puis que vous féliciter sur l'habileté de vos mesures secrettes pour atteindre votre but. Vous en avez fait disparaître un grand nombre du même calibre, et néanmoins il vous reste beaucoup à faire. Dé-

livrez-nous, au nom du Dieu tout-puissant, délivrez-nous, Sire, de cette foule de terroristes qui occupent encore les premieres places de l'état, et qui n'attendent qu'une occasion favorable pour bouleverser de nouveau, l'ordre social que votre majesté a si heureusement rétabli.

Buonaparté.—Lorsque je me suis adressé à vous pour tranquilliser ma conscience, je n'ai point entendu vous autoriser à me donner des conseils pour diriger mon empire. Tous les hommes en place y sont par ma volonté. Vos observations sont superflues, à leur égard. J'ai su distinguer l'enthousiasme de la cruauté, et le vrai patriotisme de la rage révolutionnaire. Vous même avez fait natueres la douce expérience que l'indulgence est à l'ordre du jour. Vous savez que je suis porté de mon naturel à la destruction. Vous devez donc m'engager à la douceur et à la clémence et non provoquer ma vengeance et ma sévérité. Je confesse que j'ai été barbare. Je me regarde comme un monstre. Je me fais horreur à moimême. Je n'aurai de repos que lorsque vous m'aurez donné l'absolution, en m'assurant que tous mes péchés me sont pardonnés. J'arrive à Saint-Jean d'Acre. Que d'horribles souvenirs ! ! Je ne regrette point d'y avoir perdu quatre mille hommes. Je les y avais conduits dans cette intention. mais ce dont je ne me consolerai de ma vie, c'est d'avoir vu échouer complettement toutes mes attaques, audacieuses s'il en fut jamais, et où

périrent mes meilleurs généraux et mes plus braves soldats. L'amiral anglais Sidney Smith, et un ingénieur français rendirent mes efforts inutiles. La levée du siége étant résolue, je voulus donner le change à mes troupes par l'attaque de quelques hordes errantes, et par l'incendie de quelques villages. Je fournissais matiere aux contes de Berthier, et je justifiais par ces prétendues grandes victoires du Mont Thabor, de Fouli, et du Jourdain, l'expédition la plus absurde en guerre comme en saine politique, qui ait jamais eu lieu. Je regrettais d'avoir vu Kléber échapper sans une égratignure aux plus grands dangers auquel je l'avais souvent exposé, pour tâcher de me délivrer d'un homme créé par la nature pour être mon maître dans les combats. Il m'avait déplu singulierement au commencement du siége. Il avait voulu paraître en savoir plus que moi. Je ne pardonne jamais une semblable prétention. La suite vous prouvera que ce général *ne perdit rien pour attendre.* Avant de repasser le Désert, j'ordonnai qu'on empoisonnât environ cinq cents pestiférés ou malades, dont le transport était inexécutable, et même dangereux. Les chirurgiens les regardaient comme morts. On ne fit que devancer de quelques jours leur derniere heure. On m'a beaucoup reproché cette mesure qui me fut dictée par la raison. On sait les brutalités affreuses que les Turcs font éprouver à leurs prisonniers avant de leur trancher la tête. On a prétendu que j'aurais pu les mettre sous la protec-

tion de Sir Sidney Smith, qui, vu la position de ces malheureux, les aurait soustraits à la vengeange des Musulmans. Je conviens que cela aurait été mieux, si j'y avais pensé. J'avais tant d'autres casse-têtes dans ma situation critique, que je crois mon oubli bien moins blâmable que mes assauts insensés de Saint Jean d'Acre. Il m'est impossible de vous donner une juste idée de mes anxiétés pendant le passage du Désert. Le mécontentement de l'armée était à son comble. Généraux, officiers, et soldats tous me maudissaient à cause de mon ambition. Plusieurs soldats se suiciderent ; un grenadier se brûla la cervelle à quelques pas de moi, après avoir vomi les plus horribles imprécations sur mon compte. Kléber lui-même eut la hardiesse de venir exhaler sa bile en me menaçant d'une révolte, si je n'apportais un prompt changement dans mes dispositions primitives. Je dissipai tous ces orages autant par ma présence d'esprit que par ma fermeté. Je parus compatir aux maux des soldats ; je les encourageai par des promesses, je flattai leur amour-propre en vantant beaucoup leur constance à supporter les fatigues et les privations, et leur héroïsme dans les combats. J'imposai silence à Kléber en le menaçant de le faire fusiller à la tête de sa division, s'il ne faisait pas exécuter ponctuellement tous mes ordres. Rendu au Caire, je fis des proclamations à l'armée et aux habitans pour vanter mes opérations de Syrie, et faire traiter avec les plus

grands égards tous ceux qui y avaient contribué. Mon plan n'avait reçu qu'une partie de son exécution. Si j'avais pu m'emparer d'Acre, j'aurais laissé dans cette place une forte garnison avec Régnier pour la commander. J'aurais renvoyé Kléber en Egypte à travers le Désert avec sa division; et sous prétexte de retourner au Caire par mer, je serais parti de Saint Jean d'Acre pour me rendre en France. Le sort en ayant autrement ordonné, je fus servi à merveille par le débarquement des Turcs à Aboukir; je les battis complétement. Ce succès fit oublier pour le moment mes inconséquences de l'expédition de Syrie. Les criards se turent pour rendre justice à mes talens militaires. Je profitai de ce calme moral pour préparer mon départ. Je savais tout ce qui se passait en France. Lucien et Joseph, de concert avec l'abbé Siéyès, avaient soin de me tenir instruit de tous les événemens. Il n'y avait pas un instant à perdre pour arriver encore à temps. Le directoire lui-même sentait sa nullité, et son impuissance de faire le bien. Je ne dus pas balancer. L'histoire vous apprendra le secret de mon voyage, il a donné lieu à bien des conjectures. Je fus agréablement surpris, en arrivant à Paris, d'apprendre par Siéyès qu'il m'avait été expédié, après la mort de Joubert, deux bâtimens neutres pour m'engager à revenir en France, ma présence étant jugée indispensable pour réparer les désastres militaires et politiques occasionnés par les sottises des généraux,

et par l'ineptie et la rivalité des conseils et du directoire.

L'Abbé Maury.—Je rends justice à la profondeur de vos vues en politique. Quand la gangrene est à un bras ou à une jambe, il faut en faire l'amputation pour arrêter les progrès du mal, et sauver le reste du corps. Malgré que vous ne portiez qu'à quatre mille hommes votre perte en Syrie, je sais de bonne part qu'elle fut de huit mille, et que vous ne rentrâtes au Caire qu'avec sept mille des quinze qui étaient partis d'Egypte. Lorsqu'il ne s'agira que d'une erreur de deux ou trois cents hommes à ajouter au nombre des morts jugés nécessaires pour accomplir vos desseins, je ne vous ferai point d'observation ; mais lorsque vous diminuez de la moitié la perte avouée par tous vos collaborateurs, je dois vous demander une explication qui rectifie votre déclaration, ou qui dissipe mes doutes, afin que votre confession soit aussi correcte que possible.

Buonaparté.—Je crois en effet que la perte totale pouvait bien s'évaluer à environ huit mille tués, les armes à la main, étranglés, empalés tout vivans, décapités, noyés dans des sacs après avoir été faits prisonniers, ou morts de la peste et autres maladies. J'ai tellement contracté l'habitude de mentir pour diminuer mes pertes, que je vous prie d'avance de croire qu'il y a toujours beaucoup à ajouter dans l'opinion que vous vous formez sur mes aveux. En général, j'ai l'habitnde de doubler le nombre

des morts et des blessés de l'ennemi. Je quadruple toujours celui de ses prisonniers. Je n'avoue dans mes rapports que le dixieme des morts, et le cinquieme de mes blessés. Je ne conviens presque jamais qu'on m'ait fait des prisonniers en ligne, *excepté une personne marquante, par l'effet du hasard.* Ces mensonges ne nuisent à personne, me donnent du relief, et encouragent mon armée. Berthier connaît à fond *mon tarif militaire,* et j'ai rarement besoin de corriger ses calculs.

L'Abbé Maury.—C'est fort bien. Je connais tout le mérite de votre fidele compagnon de guerre, et personne ne lui rend plus que moi la justice qui lui est due. Je ne puis point approuver le mystere dont vous enveloppez votre retour en France. Je dois vous dire les bruits qui circulent dans les cercles fréquentés par les personnes de la haute société. On prétend que déjà à Léoben vous eûtes connaissance des projets de Pichegru en faveur des Bourbons ; que vous parûtes n'être pas éloigné de coopérer à leur rétablissement sur le trône de France, qu'en conséquence vous vous rendîtes à Milan, d'où vous fîtes arrêter M. le secrétaire de la Légation Russe à Venise, à son passage à Trieste, où était le général Bernadotte, pendant que vous engagiez le général Desaix à se rendre auprès de vous sous prétexte de visiter les positions où avait combattu l'armée d'Italie ; que vous laissâtes évader le secrétaire Russe, après en avoir obtenu des aveux importans, et des promesses

encore plus avantageuses pour la suite de vos combinaisons, que vous réussîtes à faire votre dupe ce Cobentzel, le caméléon de la diplomatie; que vous étiez instruit de l'arrivée des Russes dont les succès étaient faciles à prévoir, qu'il était convenu que votre *prodigieuse* expédition s'échapperait de Toulon, de Civita Vecchia et de Malte, et se rendrait en Egypte avec l'*incognito* d'un corsaire de Boulogne, qui, à la faveur d'un brouillard ou des ténèbres de la nuit, traverse le Pas de Calais pour capturer des bâtimens marchands sous le canon de la côte de Douvres; que vous reviendriez en temps opportun pour vous mettre à la tête du gouvernement; et qu'enfin après avoir réussi à rétablir la monarchie, vous rendriez à la France son légitime souverain, en vous contentant du rang de connétable, ou généralissime des armées. Vous avez trompé, dit-on, les espérances de tous les cabinets de l'Europe, sans en excepter celui de Saint James.

Buonaparté. — Les Français sont naturellement babillards, et quoique vous soyez né sujet du Pape dans le comté d'Avignon, vous partagez ce défaut. Je sais que chacun raconte son histoire sur mon compte. Souvent on se trompe, quelquefois on devine, et toujours on me suppose des torts. *Charité bien ordonnée commence par soi-même. Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.* J'ai toujours agi d'après ces deux principes. Croyez-vous de bonne foi que je me serais exposé

à être assassiné dans mon *coup-de-main* de Saint Cloud contre le conseil des cinq cents, pour remettre la couronne sur la tête d'un homme, sinon inconnu, du moins qui m'est étranger ? Je suis né Corse, sujet de l'état de Gênes. Lorsque je suis venu au monde, j'ai respiré la haine des Français. Ma patrie était tyrannisée. On égorgeait les Corses comme des moutons. On les poursuivait dans les bois comme des bêtes fauves. Je suçai donc avec le lait le mépris qu'inspirera toujours la versatilité de la nation française, et je ne laisserai échapper aucune occasion de tirer vengeance des atrocités dont la Corse fut le théâtre en 1769, année de ma naissance. Un semblable désir vous paraîtra, sans doute, bien coupable. Il est dans mon cœur gravé en caracteres ineffaçables. J'aurais dû le tenir secret. Il m'a été arraché par la force de la vérité. Il connaissait bien notre nation, ce savant géographe, lorsqu'il a dit que *les Corses étaient naturellement jaloux, vindicatifs et cruels.*

L'Abbé Maury.—Votre franchise me charme. Nous ne nous sommes pas créés nous-mêmes. Nous sommes tous sujets à des imperfections. L'esprit saint dit: *omnis homo mendax.* Souvent un mal est nécessaire pour en éviter un plus grand. Je vous engage à vous modérer. On s'est trompé quand on a dit, *que la vengeange était le plaisir des dieux.* Heureux le prince qui ne connaît d'autre guide que la justice! Trop de bonté conduisit votre illustre prédécesseur à l'échafaud.

Je sais que l'indulgence a ses bornes comme la sévérité. Pensez que vous êtes Français par devoir, et que vous êtes obligé de vous faire croire leur ami, si vous voulez qu'ils s'habituent à vous reconnaître pour leur souverain.

Buonaparté. — Vos conseils sont superflus. Mes arrieres-neveux pourront en profiter, si mon fils est plus heureux que celui de Cromwell. Ce n'est que par cent ans de tyrannie que ma dynastie pourra se consolider. Revenons à ma nomination de Consul. Pendant mon absence, mes amis avaient tout disposé pour faire désirer un changement de gouvernement. Ils avaient flatté tous les partis ; les royalistes, les modérés et les jacobins me croyaient tous très-disposé en leur faveur. Je cherchai à les confirmer dans la bonne opinion qu'ils paraissaient avoir de moi. Je parlai de la restauration des finances, et je fis entrevoir des victoires par une réunion de volontés et de moyens. Les jacobins furent les premiers à se méfier de mes projets. Les modérés se déclarerent mes partisans. Les royalistes ne parurent pas. Ils attendirent, derriére le rideau, l'issue de cette lutte avec l'espoir d'en profiter. Je semai la désunion parmi les républicains, par l'intermédiaire de quelques *faux freres* qui jouerent très-bien leur rôle. Malgré toutes mes précautions, sans mon frere Lucien, je pense que les forcénés terroristes du conseil des cinq cents auraient paralysé mon plan. Leurs hur-

lemens m'empêcherent de leur faire entendre raison. Le souvenir de la mort de César dans le sénat acheva de m'atterrer. J'avais de la peine à me tenir sur mes jambes. Je tremblais de tout mon corps. Je savais que c'était de frayeur. Je dis que c'était de colere. Les généraux Lefevre, Leclerc et Murat étaient tous aussi déconcertés que moi. Personne n'avait la force de parler aux troupes. Lucien harangua les grenadiers comme s'il eut vieilli sous le harnois. Il leur parla de discipline. Il leur demanda s'ils ne mépriseraient pas ceux de leurs camarades qui refuseraient d'obéir à leur capitaine. Ils répondirent affirmativement. Il leur représenta que, comme président du conseil des cinq cents, ils devaient regarder comme rebelles tous les députés qui ne se réuniraient pas à lui censé leur capitaine. Ce raisonnement parut très-juste aux grenadiers qui applaudirent l'éloquent Lucien. Leclerc qui n'était pas mal-adroit, profita de ce moment d'enthousiasme, et entra dans la salle des cinq cents avec sa troupe au pas de charge. Les députés se sauverent par les fenêtres, et la bataille fut gagnée. Bernadotte qui, la veille, avait voulu se battre en duel avec moi, lorsque je lui eus fait part de mes projets, était resté à Paris. Jourdan *la Commere* n'avait pas jugé à propos de se rendre à Saint-Cloud. *Cette machine* eût suffi pour déranger mes projets. On lui insinua qu'il était beau de ne pas se soumettre au décret qui transférait les conseils à St. Cloud.

Le 11 Novembre 1799, je jouai le rôle de Roi de France. Je convoquai toutes les premieres autorités de l'état. Je parlai en maître. Je vis avec joie que le charme était complet. J'ordonnai la déportation de quelques jacobins désespérés. J'accordai ma protection à tous ceux qui parurent renoncer à leurs erreurs. Je donnai de l'argent à Lefevre, commandant de Paris. Je fis parler à Bernadotte que je savais être fort aimé des troupes. On lui promit de ma part des honneurs et des richesses. *Il aime l'agréable et l'utile.* Je fus obligé de le ménager, parce qu'il était beau-frere de Joseph, ayant épousé sa belle-sœur. Dans ce rapprochement, je ne consultai que mes intérêts du moment, et je résolus de profiter de la premiere occasion de l'expatrier à tout prix. Le général Moreau me fut utile au Luxembourg. Je voulus lui en témoigner ma satisfaction, en lui donnant en mariage ma sœur Caroline. Je fis insérer un article *ad hoc* dans les journaux, la veille d'un jour que j'avais fixé à Moreau pour venir concerter avec moi ses opérations en Allemagne. Après qu'on eut apporté les gazettes, j'en donnai une à Moreau, et j'en pris une autre avec assez d'indifférence. Après l'avoir parcourue, je dis en souriant, *ces Parisiens ont une furieuse démangeaison de parler.* Je lui lus l'article. Il éluda la proposition, et je parlai des troupes et des positions. Son caractere modéré, et sa grande réputation militaire m'assuraient un regne tranquille, et l'attachement de l'ar-

mée. Si j'avais réussi à avoir Moreau pour mon beau-frere, je me faisais proclamer Empereur immédiatement après la bataille de Marengo. Je m'accuse donc d'avoir dans ces trois jours, 9, 10, et 11 Novembre, employé tour-à-tour mensonge et violence, et de m'être emparé de la propriété des Bourbons, car je ne tardai pas long-temps à m'installer solennellement dans leur palais des Thuileries. Je conviens que je ne suis qu'un usurpateur. C'est un mal nécessaire. La rentrée des Bourbons en France occasionnerait une réaction peut-être plus sanglante que n'a été la révolution. Je dois donc vous prévenir que je me soumettrai à tout ce que vous me prescrirez pour me rendre digne d'une absolution générale, à condition qu'il ne sera jamais question de rendre ma couronne *impériale*. Je ferai du bien aux églises et j'aurai soin qu'on remplace les vols faits à Lorette.

L'Abbé Maury.—Je suis persuadé de vos bonnes dispositions envers l'église catholique apostolique et romaine qui se glorifie de vous avoir pour son fils aîné. Je suis mortifié que vous m'ayez pu croire capable de vous proposer d'abdiquer les *deux* couronnes acquises par tant de peine et tant de sang. La justice de l'éternel est immuable. Il a jugé dans sa sagesse que vous deviez être un de ses représentans sur la terre. Soumettez-vous à ses décrets. Je vous dirai dans mes conclusions ce qu'il vous reste à faire envers

les augustes descendans de Saint-Louis. Le 18 Brumaire est votre chef-d'œuvre. *Vous avez muselé deux millions de Jacobins.* Vous avez eu l'adresse de faire disparaître la plupart de leurs chefs. Vous avez donné aux autres quelques os à ronger, en attendant l'occasion de les faire rentrer dans le néant. Ce que vous appelez violence pour avoir fait donner des coups de baïonnette aux députés récalcitrans, ne me paraît qu'un acte de justice. Si vous aviez échoué, *vous deviez vous attendre à être écartelé.* Votre triomphe fit tomber la France à vos genoux. Je bénis le ciel d'avoir couvert de son égide l'auteur d'une si heureuse révolution. Je dois vous répéter que vos mensonges sont des ruses permises en politique comme en guerre, quand ils contribuent à faire prospérer la bonne cause. Barras et Augereau vous ont été, dit-on, très-utiles en faisant adopter de fausses mesures par les mécontens, au nombre desquels vous aviez jugé à propos de les placer. On prétend que Barras vous a rendu les plus grands services depuis Toulon jusqu'au 18 Brumaire; que vous lui aviez promis de le prendre pour second consul, et que vous lui avez tourné le dos, quand il ne vous a plus été nécessaire. Vous auriez pu sauver les apparences. L'ingratitude dénote un mauvais cœur. Il vous avait donné l'armée d'Italie, et puisqu'il vous avait pris pour son second au 13 Vendémiaire, il paraissait naturel que vous lui eussiez donné le même

rang auprès de vous, lorsque vous preniez sa place. Votre vainqueur de Castiglione, le héros du 18 Fructidor, a suivi vos instructions avec une intelligence qu'on était loin de lui supposer. Il a très-bien hurlé avec les loups. *Il l'a fait au naturel.* Après avoir rempli sa mission, il s'est converti subitement ainsi que vous en étiez convenu. Je ne crois pas à son attachement pour vous. Prenez-y garde. Il vous jouera quelque tour de sa façon. Il a une figure qui annonce une vilaine âme. Il vous caresse, parce que vous lui donnez des diamans. Souvenez-vous qu'un homme sans religion et sans mœurs, est un sujet très-dangereux.

Buonaparte.—Vous pouvez vous en rapporter à moi. Je connais mon monde. J'ai la conviction que l'intérêt seul dirige tous les hommes. Je sais que si j'étais malheureux, non seulement Augereau, mais vous-même me jetteriez la premiere pierre. Apprenez que je me regarde comme un apothicaire qui sait utiliser dans ses médecines, toutes ses drogues jusqu'au poison le plus violent. J'ai adopté la devise qui a fait la grandeur des papes, *si vis regnare, divide,* et depuis que je suis général en chef, je me suis occupé d'espionnage et de désunion. J'ai mis ensemble des hommes qui différaient de caractere et d'opinion. Ces dispositions étaient regardées comme accidentelles, quoiqu'elles fussent bien combinées. Je jouais le

rôle de médiateur. Quand la réconciliation était impossible, j'accordais un changement qui presque toujours avait les mêmes inconvéniens. *On paraissait tomber de Charibde en Scilla.* On finissait par se plaindre secretement. Mon but était rempli, j'étais instruit des plus petits détails. Je fais aujourd'hui en France et dans toute l'Europe la même manœuvre qui me réussit si bien à l'armée d'Italie et en Egypte.

L'Abbé Maury.—Ce qui serait très-blâmable pour un citoyen, est souvent un devoir dans un souverain. Autant l'union est nécessaire au bonheur d'une famille, autant elle serait dangereuse chez des fonctionnaires ambitieux et remuans, dont les esprits inquiets et turbulens sont sans cesse portés au désordre, surtout après une révolution. Je vous engage fortement à redoubler de méfiance. *Elle est la mère de la sûreté.* Je ne puis mieux vous prouver le dévouement des évêques de l'église Gallicane qu'en vous assurant que leurs instructions secrettes portent que quand on découvrira *par le moyen de la confession,* quelque aveu intéressant pour la tranquillité publique, il doit sur-le-champ en être donné avis au ministre des cultes de votre majesté, afin qu'il se concerte avec qui de droit, pour déjouer le complot, sans compromettre la tranquillité du *digne* ecclésiastique qui aura fait la révélation. Vous avez en France quatre-vingt mille prêtres dont les services et la fidélité surpassent

sans contredit le mérite de quatre-vingt mille grenadiers ou cuirassiers. Qu'avez-vous à vous reprocher depuis le 18 Brumaire?

Buonaparté.—On a bien raison de dire que l'ambition aveugle les hommes et surtout les conquérans. Malgré toute la pompe qui m'environne, je frémis en réfléchissant à la multitude et à l'énormité des crimes qui m'ont servi pour ainsi dire d'échelons pour monter sur le trône du continent de l'Europe. Avant d'en venir à cette terrible nécessité, je voulus donner au public une idée favorable de ma situation et de mes intentions. Quoique je n'eusse pas besoin d'argent, je convoquai les banquiers de Paris. Je les traitai avec bonté. Je leur promis ma protection et un meilleur avenir. Ils étaient arrivés tremblans, crainte que je ne demandasse des fonds. Je n'eus garde de commettre cette maladresse. Je parlai comme un homme qui possede des millions. Ils rentrerent dans leurs comptoirs en me couvrant de bénédictions. Je leur avais fait espérer la paix, même avec l'Angleterre. J'écrivis en effet au roi Georges III. On vit bientôt à Londres que ma lettre ne contenait que *de l'eau bénite de ma nouvelle cour.* On répondit évasivement. On dut s'applaudir d'avoir adopté ce parti, quand on eut connaissance des instructions que j'avais laissées au général Kléber en partant d'Egypte. Je lui conseillais de négocier avec les Turcs et les Anglais, *afin de gagner du temps.*

Les dépêches interceptées et publiées par les Anglais prouvaient que Kléber était non-seulement mécontent de mon départ, mais encore qu'il appelait *désastreuse* mon expédition de Syrie. Je vous ai déjà avoué que je ne pardonnais jamais l'impudence de quiconque avait la prétention d'être plus savant que moi. Je fus indigné du ton de Kléber. Son retour en France me faisait craindre un rival puissant. J'envoyai un officier de confiance au général Menou Abdalla qui s'était fait Turc. Son changement momentané de religion me fut très-utile. Il s'aboucha avec un prêtre Musulman aussi fanatique que Menou était lâche et perfide. On donna des renseignemens précis sur l'insouciance de Kléber pour ce qui concernait la sûreté de sa personne. On promit beaucoup d'argent à l'intermédiaire qui de son côté garantit à l'assassin le paradis de Mahomet, et le brave général Kléber succomba sous le poignard d'un vil Osmanly. J'ai promis de vous dire la vérité. Ma victime méritait les éloges que je lui donne. Kléber était un grand homme de guerre. S'il avait eu ma finesse, il se serait tenu sur ses gardes, il aurait évité mes embuches, il serait rentré en France, il aurait été le point de ralliement des mécontens, et je calcule assez bien les chances de cette hypothese pour être assuré que, depuis plusieurs années, j'aurais cessé d'exister. Kléber était le premier général du 18eme siecle, Moreau le second et moi le troisieme.

Soult n'a paru qu'à la bataille d'Austerlitz. Son début a été brillant. Il a du génie. Il a le bon esprit de trembler, quand il entend prononcer mon nom, ou qu'on lui annonce mon arrivée. Sans cette particularité que j'ai fait constater par des personnes sûres, il y a long temps qu'il aurait disparu. C'est à lui que je dois mes batailles d'Austerlitz, d'Jéna, d'Eylau, d'Heilsberg, d'Ocana, et le passage important de la Sierra Morena.

L'Abbé Maury.—L'assassinat de Kléber à préservé la France d'une guerre civile. Le pardon vous en est assuré. Souvenez-vous bien que votre autorité impériale est comme un glaive qui doit trancher tout ce qui s'éleve au-dessus du plan horizontal sur lequel il se meut. Quiconque paraît disposé à trahir votre cause ou à se révolter, doit périr sans délai et sans miséricorde. Quand on résolut dans le conseil du roi d'Egypte de faire mourir le grand Pompée, le rhétoricien Théodote dit un mot remarquable dont les rois doivent faire l'application à propos : "Un ennemi "mort ne mord point." Donnez-moi quelques détails sur le général Desaix. Il y a des gens aussi oisifs que méchans qui ne voient que conspirations, et qui ne rêvent que meurtre. On a prétendu que vous aviez chargé Savary son aide-de-camp de lui tirer un coup de pistolet dans le milieu de la mêlée le jour de la bataille de Marengo.

Buonaparté.—J'ai fait périr tant de monde depuis quatorze ans, que j'aurais très-mauvaise grâce en affectant de la honte sur l'aveu de tel crime qu'on puisse m'imputer. Je vous répete que je n'ai point de secret pour vous. Puisque je vous ai confessé que j'étais l'auteur de la mort de Kléber, il ne m'en reviendrait que l'inconvénient grave de ne pas obtenir le pardon de mes péchés, en refusant de dire la vérité sur un objet de cette importance. J'aurais aimé Desaix, si à cette époque, j'avais pu éprouver d'autre sentiment que ceux de la gloire et de la vengeance. Desaix était modeste, doux, instruit et bon général. Je ne le place cependant que dans le second ordre avec l'Archiduc Charles, Saint-Cyr, Lord Wellington, Bernadotte, Macdonald, Masséna, &c. On ne parle de cet officier que comme du vainqueur de Marengo et cela afin de me mortifier. Mes ennemis me croient la faiblesse d'attacher un grand mérite à une victoire. Je me suis trouvé bien plus grand le 22 Mai 1809 à Essling, que le 14 Octobre 1806 à Jéna. Néanmoins mon succès contre les Prussiens fut complet, tandis que je fus écrasé sur les bords du Danube. Que tout militaire observe mes deux positions et qu'il prononce avec impartialité. J'avais deux cent mille Français tous agueris, contre cent vingt mille Prussiens qui n'avaient pas combattu depuis douze ans, tandis qu'à Essling, le 22 à midi, je n'avais que vingt-mille

hommes, reste de cinquante mille, contre soixante mille Autrichiens victorieux. Vous me faites devancer les événemens par vos questions mal placées. La Vendée excita tout mon intérêt. Je voulais rétablir le calme dans l'intérieur de la France. Je ne fus pas difficile sur le choix des moyens. On promit de l'argent. On attira quelques chefs dont la lassitude provoquait la confiance. On leur trouva des torts par mes ordres. J'ordonnai qu'on les fusillât. Ils étaient braves, intelligens et par conséquent dangereux d'après leur attachement aux Bourbons. Frotté, général royaliste, fut du nombre de mes dupes. C'était un homme d'un vrai mérite. Il montra beaucoup de fermeté dans ses derniers momens. Chambarlhac le fit fusiller après lui avoir assuré son pardon, en conséquence de mes premiers ordres. Je me rendis en Italie avec soixante mille hommes. Je tournai la droite de Mélas, et je marchai sur Milan. L'histoire vous apprendra comment je battis les Autrichiens à Montebello et à Marengo. Combien on est heureux quand on a en tête des généraux de soixante et dix ans ! ! Mon retour à Paris fut un triomphe. A Lyon je reçus des honneurs extraordinaires. Je promis beaucoup, et j'ai peu accompli. Il est malheureux *pour un prince de ma façon* d'être réduit au triste rôle de charlatan. Mes fideles sujets de ma bonne ville de Lyon doivent avoir une opinion peu favorable sur mon compte. Autant j'avais été en-

chanté de l'enthousiasme des provinces, autant je fus mortifié de cette apathie parisienne qui me fit oublier l'accueil brillant du reste de la France. Après avoir réfléchi long-temps sur les moyens à prendre pour les intéresser à mon sort, je résolus de faire conspirer contre ma personne. Fouché qui se désolait des inutiles efforts de ses agents pour me faire applaudir quand je paraissais en public, fut ravi de la singularité de mon invention ; il m'en promit les plus heureux effets, en m'assurant qu'il remplirait ponctuellement mes intentions. Il m'est arrivé à la Malmaison de converser avec ce ministre pendant quatre heures consécutives et toujours avec un nouveau plaisir. Il a une mémoire prodigieuse, et une finesse qui ne le cede qu'à la mienne. Je voulais que les jacobins ne conspirassent qu'après les royalistes. Il me démontra mathématiquement l'irrégularité de cette marche. Les jacobins étant censés les plus grands ennemis du 18 Brumaire, il était essentiel qu'ils débutassent par les poignards. La machine infernale devait être regardée comme l'ouvrage des royalistes, mis en avant par l'Angleterre. Cette puissance devait être représentée à la France et à l'Europe comme ennemie du rétablissement de l'ordre, puisqu'elle favorisait les assassins du premier consul. J'ai donc à me reprocher la mort des infortunés à qui les agens de Fouché donnerent la premiere idée de

conspiration tant pour l'incendie de l'Opéra que pour la machine infernale du 3 Nivôse. Je reçus des félicitations de toute la France. Paris même parut se réveiller un instant. J'étais ivre de joie de la réussite de mon stratagême. Mon illusion ne tarda pas à s'évanouir. Trois jours après le dernier des deux événemens où je paraissais avoir couru les plus grands dangers, on recommença à me faire des chansons et des épigrammes. On fut insensible aux victoires d'Italie et d'Allemagne ainsi qu'au traité de Luneville. On voulait la paix maritime. On soupirait après les guinées des Anglais. Je remplis le vœu général. J'y trouvais aussi mon compte. J'avais reconnu une foule de mauvaises têtes qui ne m'obéissaient que parce qu'elles étaient entraînées par le torrent, mais j'avais tout à craindre avec le temps. Il fallait les expatrier honorablement. Vous croirez avec peine que mon beau-frere Leclerc était de ce nombre. Petit, laid et ambitieux, il s'avisa de me singer. La parenté produisit l'insolence. Souvent il me tint tête, ne voulant point convenir de ses torts. Je dissimulai. Je le plaçai sur ma liste de proscription. Je lui donnai le commandement en chef de l'expédition de Saint Domingue. Je savais d'avance que c'était pour ainsi dire *un ordre de service pour l'autre monde*. Très-mécontent de la conduite de ma sœur Pauline son épouse,

j'ordonnai qu'elle suivrait son mari. Elle eut beau alléguer des prétextes pour rester en France, je ne lui laissai d'autre alternative que de partir de gré ou de force. Les bavardages de Dugua lui valurent une semblable destination. Je mis aussi sur les rangs Richepanse, Sahuguet, Hardy, Vatrin, Debelle, Humbert, &c. avec le désir d'être débarrassé pour toujours du républicanisme de l'un, de l'ambition de l'autre, de la morgue de celui-ci, de la bêtise de celui-là, &c. et des ridicules prétentions de tous. Je fis embarquer les regimens dont les officiers et les soldats étaient de chauds patriotes; ceux qui avaient fait la contrebande, et ceux enfin qui s'étaient égayés aux dépens des évêques, lors de leur installation.

L'Abbé Maury.—A merveille! n'en doutez pas, cette derniere résolution vous a été inspirée par l'Esprit-Saint. La protection authentique que vous accordez aux ministres du Dieu tout-puissant sera pour vous et vos enfans une source intarissable des bénédictions du ciel. Vous ne devez-vous repentir que de ce plaisir secret qu'on éprouve en apprenant la mort de ses victimes. Vous avez très-bien fait d'en purger le corps politique. L'évangile ordonne *de pardonner à ses ennemis.* Cette morale sublime ne convient aux souverains que quand ils ont fait justice des citoyens dangereux. *Alors ils doivent prier pour le repos de leurs âmes.*

Buonaparté.—Comptez sur mon zele à profiter de cette précieuse leçon. Pendant que mes proclamations et celles de Leclerc garantissaient la liberté aux noirs et aux mulâtres de Saint Domingue, les ordres étaient donnés pour le rétablissement de l'esclavage. L'entêtement de Leclerc fit manquer mes spéculations. Je lui avais enjoint de réunir tous les chefs, dès qu'il aurait réussi à obtenir une ombre de pacification, de les faire empoisonner ou noyer, ou, si ces deux expédiens n'étaient pas pratiquables sans quelque grand inconvénient, de me les envoyer en France dont le sol brûlant ne manquerait pas de les dévorer. Le pauvre Leclerc, malgré qu'il eut quelqu'esprit, n'a jamais pu se persuader *que l'honneur pour un gouvernement consiste uniquement à faire tout ce qui peut consolider ou accroître son autorité.* Il se laissa attendrir par la bonhommie de Toussaint, par la loyauté de Christophe, et par la franchise qu'il crut apercevoir dans les autres chefs. Il comblait d'éloges ces mêmes individus qui l'auraient fusillé quelques jours auparavant, et qui plus tard devaient égorger son armée et les habitans. Je ne voulus pas le contrarier, et je lui laissai carte-blanche pour tous, excepté pour Toussaint. Il avait respiré l'air de la souveraineté. Il lui était impossible d'être sujet fidele. J'ordonnai qu'on le fit arrêter et partir pour la métropole. On devait, pour la forme, lui supposer un

projet de révolte. La maladresse de Leclerc pour conduire de semblables intrigues, occasionna une insurrection générale. Presque toute l'armée périt de maladie ou de misere. J'envoyai des renforts qui eurent le même sort. J'en avais fait partir un de Toulon, fort de quatre mille hommes, à l'époque où la garnison de Gibraltar était en insurrection. On pouvait très-facilement surprendre cette place. Gantheaume à qui j'avais fait dire mon arriere-pensée par Lauriston qui s'était rendu à Toulon pour chercher la veuve de Leclerc, n'en parla qu'au commandant de la marine dont les insinuations parurent ridicules au général de terre qui commandait les troupes de l'expédi dition. Depuis que des projets importans n'ont point été mis à exécution par l'équivoque des explications, j'ordonne littéralement, et presque toujours je réussis. Je serais aujourd'hui le maître du monde, si j'avais envoyé en Angleterre l'expédition de Saint Domingue avec *un homme de tête* pour s'emparer du gouvernement. J'aurais pu lui donner cinquante mille hommes d'élite avec de bons généraux. Je fus aveuglé par ma vengeance particuliere contre les jacobins, et je me sentis certain orgueil de me voir reconnu, comme chef de la France, par une famille illustre, et par une nation qui, après mon empire, est sans contredit, au premier rang, par l'étendue de sa puissance, la sagesse de ses lois, et l'immensité

de ses richesses. J'avais alors une marine que j'ai perdu depuis, tant par l'ignorance de mes amiraux que par la fatalité des événemens. Mon ambassadeur à Londres me prévint, dès son arrivée dans cette capitale, que tout y était à la guerre. Je lui fis répondre *de gagner du temps et d'en profiter pour ce dont nous étions convenus.* Tous mes agens sont des espions. Toutes mes missions extraordinaires sont confiées à des généraux intelligens. On doit les regarder comme des reconnaissances militaires. Sous prétexte d'un mal de tête qu'une promenade ne manquera pas de dissiper, on visite des fortifications, des positions, &c. On organise une police qu'on paye bien. On la fait surveiller par d'autres affidés qui sont encore mieux payés. Malgré toutes mes supercheries, la bombe éclata plutôt que je ne devais m'y attendre. Le commerce fit de grandes pertes. On murmura. Je parus m'apitoyer sur le sort des négocians. Je fis donner des secours aux plus malheureux. Je promis aux autres des indemnités. Je ne manquai pas de faire tomber sur les Anglais l'odieux de la reprise des hostilités. On m'envoya le général Toussaint l'Ouverture. Je le fis conduire au château de Joux près de Besançon. J'étais instruit qu'il avait fait enterrer environ cinquante millions en or dans le milieu d'une forêt de Saint Domingue. Lui seul pouvait indiquer l'endroit de ce dépôt, parce

qu'après l'avoir effectué, il avait fait égorger, par sa garde, les douze hommes dont il s'était servi tant pour conduire les mulets qui portaient le trésor que pour creuser les fosses où il avait été enfoui. On lui promit son rang de général, et le quart de ses richesses. Il se borna à répondre *que le consul l'avait trompé une fois, qu'il ne le tromperait pas deux.* Quand son obstination eut rendu toutes mes démarches inutiles, j'ordonnai qu'il fût enfermé dans un cachot creusé dans le roc, et qu'on ne lui donnât que le strict nécessaire pour ne pas mourir de faim. Son entêtement résista à cette rude épreuve. Il n'ouvrait la bouche que pour m'accabler de malédictions. Je le fis empoisonner. Le vieux commandant de ce château est un homme intéressant par sa discrétion et par son sang-froid. A chaque mort de ce genre, il trouve un prétexte que le juge de paix s'empresse de consigner sur le procès-verbal. On fit mettre pour Toussaint, *qu'il était mort de chagrin.* Quand on m'eût annoncé l'arrivée du général la Plume, comme ce negre s'était toujours montré mon partisan, je le fis expédier avec les honneurs de la guerre. Il était indisposé. L'officier de santé qui le traitait, reçut l'insinuation *d'abréger sa maladie.* J'ai de très-grandes obligations à l'opium. Quand il est bien administré, il produit des effets également avantageux pour assurer le secret à mes agens, et pour épargner aux proscrits les moindres convulsions.

L'Abbé Maury.—Les prêtres et les médecins, vous sont aussi utiles que vos *gens d'armes*, ils méritent toute votre bienveillance. Ce sont les personnes sans contredit les plus instruites, et par conséquent les ennemis jurés des Vandales de 1793. Il y a eu quelques faux freres dans ces deux classes *si intéressantes*. Dieu et les hommes en ont fait justice. Nous exerçons aussi une police sévere dans notre intérieur. Quiconque s'éloigne de ses devoirs est rappelé paternellement à ce qu'il doit à la dignité du corps respectable, auquel il a l'honneur d'appartenir. S'il récidive, et qu'il soit reconnu incorrigible, nous *arrachons* cet arbre qui ne porte point de fruit, et nous le mettons au feu. Il est à regretter que Toussaint ait refusé de vous découvrir le lieu où il cacha son or. Vous en faites un si bon usage que tout homme de bien vous souhaite de bon cœur les mines du Pérou. Il me paraît que vous avez négligé d'employer l'influence si favorable de la confession. Ce que Toussaint a refusé d'avouer à votre commandant d'armes, il l'eût peut-être confié à un ministre des autels. Il eût été flatté de se confesser à un évêque ou à un archevêque. Je regrette que cette forte somme de cinquante millions reste ainsi paralisée dans les entrailles de la terre. J'ai rencontré peu de cœurs endurcis, lorsque je leur ai parlé du paradis et de l'enfer. L'empoisonnement de Toussaint était nécessité par une saine politique. Vous devez vous repentir de la mort de la Plume. C'é-

tait un honnête homme. Il aurait pu vous faire bien du mal dans le sud de Saint Domingue. Il vous resta fidele, et il vous fut utile. Vous avez voulu venger sur lui les cruautés de Dessalines. On a, au surplus, exagéré l'odieux du massacre des blancs par les noirs. Je suis loin de vouloir les justifier, mais je les trouve bien moins coupables que les auteurs des égorgemens de la Saint Barthelemy, des vêpres siciliennes, des 2 et 3 Septembre à Paris, des fusillades et des noyades de la Vendée, etc. En Europe c'étaient des blancs qui tuaient leurs freres blancs, par fanatisme, par vengeance et par fureur, tandis qu'à Saint Domingue, les noirs ont égorgé leurs ennemis jurés pour les mettre hors d'état de leur river de nouveaux fers. Il est vrai que leurs coups sont tombés sur des victimes désarmées. Mais combien ils sont loin d'avoir satisfait les mânes de tant d'infortunés qui ont péri dans les plus affreux tourmens aux Cayes, au Port-au-Prince, à St. Marc, au Cap, et dans toute la colonie! Je vous parle le langage d'un ministre du Dieu de paix. Prenez les mesures nécessaires, lorsque les mers seront ouvertes à votre commerce, afin que la justice soit observée envers le peuple d'Haïty. Laissez-le jouir en paix de son indépendance, et soyez assuré que vos sujets, comme négocians, y trouveront sûreté, protection et profit. Soyez bien repentant du mal que vous y avez fait faire par vos agens, ainsi que du parti violent que vous avez pris envers le général

Laplume. J'ai entendu dire que cet officier était très-attaché à la France. Souvent même il a parlé de vous avec admiration. Il était loin de se douter que son héros deviendrait un jour son bourreau !

Buonaparté.—Je le sais. Je ne l'ai fait périr que parce que je ne voulais pas qu'on vît en France l'uniforme de général sur un negre. Je n'avais aucun sujet de le destituer, puisqu'il s'était toujours bien conduit. *Peccavi.* Quand j'eus bien reconnu l'impossibilité d'une descente en Angleterre, je calculai les moyens de la forcer à en venir à un rapprochement, en excluant son commerce des marchés du continent. Il fallait soumettre la Prusse, effrayer l'Autriche, dompter la Russie, et envahir les Espagnes et le Portugal. Je devais prouver à la France que je n'étais nullement disposé à céder ma place à Louis XVIII. Ce prince avait rejeté avec dédain les offres que je lui avais fait faire pour me céder ses droits à la couronne de ses ancêtres. J'avais à Londres dans Pichegru un ennemi dangereux par sa réputation et par ses talens, quoique du second ordre. George avait une grande influence dans les provinces de l'Ouest. Moreau me donnait de l'inquiétude. Sa femme et surtout sa belle-mere l'avaient aigri contre moi au point qu'il ne me voyait plus. Il tournait en ridicule mes campagnes et mes institutions politiques. Cet homme, qui en 1799, avant mon retour d'Egypte, avait refusé le premier rang, se repentait de sa

modération. Il fallait arrêter le mal dans son principe. Je résolus de former une hydre de toutes ces têtes, et de les abattre d'un seul coup. L'entreprise était difficile. J'imaginai une conspiration. Quoique Fouché ne fut plus ministre de la police, il continuait à avoir toute ma confiance Lui seul pouvait diriger toutes les ramifications de mon vaste plan. D'après les renseignemens précis qu'avait recueillis Andréossy sur les coteries de Londres, on mit sur le tapis *l'assassinat du premier Consul.* Moreau était indigné de mes hauteurs insultantes. Pichegru ne me pardonnait pas la continuation arbitraire de son exil illégal. La témérité de George faisait croire à la possibilité de son plan pour attenter à mes jours. Le dévouement du Duc d'Enghien pour la gloire de son illustre famille, le décida à se rendre sur la rive droite du Rhin. Je fus instruit des plus petits détails avec une précision dont j'étais moi-même stupéfait. Toutes les propositions de mes agens furent acceptées avec une étourderie qui ne peut s'expliquer que par la haine que me portaient les conspirateurs, par le désir de rendre les Bourbons à la France, et par l'habileté de mes espions. Mon confident le général Savary, avec six de ses gendarmes, se trouva sur la côte près Fécamp, au moment où le débarquement de Pichegru et de sa troupe eut lieu. On les suivit gite par gite. On eût pu les arrêter le jour même de leur arrivée en France. Il était nécessaire d'y englober Moreau,

en le faisant communiquer avec les conjurés. Dès que ce point important eût été obtenu, on sonna l'alarme. Tout Paris fut sur pied. Les fonctionnaires les plus marquans, quoique très-bien connus, furent souvent arrêtés par les gendarmes, et conduits par devant l'autorité compétente, afin d'être confrontés avec les signalemens des principaux conspirateurs. Cette comédie dura plusieurs jours. Pendant ce temps, Caulaincourt et Ordener étaient en course pour arrêter le duc d'Enghien qui, au lieu d'entrer en France comme triomphant, ainsi qu'on l'en avait bercé, fut conduit comme prisonnier au château de Vincennes; il m'était très-facile de le faire passer comme s'étant suicidé. Mon ambition n'eût pas été satisfaite. Je le fis traduire par devant un conseil de guerre. J'avais donné mes instructions à Hullin, qui en était le président. Les formes voulues par la loi, furent observées; quoiqu'il fût innocent, puisqu'il avait été arrêté sur le territoire neutre, il fut condamné à mort. On le fusilla dans les fossés du château de Vincennes où il fut enterré. On m'a dit que c'était un sujet intéressant par ses vertus et ses talens. Il me fallait une victime de cette maison pour prouver aux Français et à l'Europe qu'elle avait cessé de régner et qu'elle était remplacée par la dynastie Buonaparté. Plusieurs personnes de rang firent les officieux pour obtenir sa grâce. Je répondis vaguement pendant toute la soirée, et quand l'heure fixée pour l'exécution du

duc fut passée de cinq minutes, je leur ris au nez en leur annonçant le *consummatum est*. Je me reconnais coupable de cet assassinat, légal aux yeux des sots, mais très-criminel devant Dieu auquel j'en demande un pardon bien sincere.

L'Abbé Maury.—A tout péché, miséricorde. Je crois qu'une proclamation énergique aurait rempli vos vues en assurant tous vos sujets et les cours de l'Europe, de votre détermination inébranlable de conserver le trône de France. Vous avez donc versé de gaieté de cœur un sang innocent. Le prince n'était point sur vos terres. Vous avez violé toute les lois divines et humaines. Vous ne sauriez trop vous repentir d'un forfait aussi horrible. On assure que d'après les observations des ambassadeurs des puissances étrangeres, et les sollicitations de Cambacérès et de Madame Buonaparté, vous eutes un moment d'indécision, et que les clameurs furibondes du général Murat vous ramenerent au parti violent de faire fusiller le duc d'Enghien.

Buonaparté.—On se trompe grossierement : ni Murat ni Berthier qui cependant paraissent être très-avant dans mon intimité, n'ont jamais osé me faire la moindre observation. S'ils sont préférés aux autres, c'est parce qu'ils ont été constamment les plus adroits à me flatter, et les plus prompts à m'obéir. Depuis quatorze ans, je n'ai fait qu'à ma tête. En prenant conseil de quelqu'un, c'eût été lui donner des droits à une supério-

rité qui m'aurait humilié. Je me suis conduit de maniere à me faire regarder comme nécessaire à tous et indépendant de tout le monde. J'ai affecté le plus grand mépris pour la bonne chere, et pour les dangers, *quoique je sois gourmand et peureux comme tous les hommes, en raison des circonstances.* La fidélité de Murat m'étant garantie par la parenté et par une expérience de plusieurs années, je lui donnai l'ordre de rester à Vincennes pour assurer l'exécution de mes intentions, et de venir m'en rendre compte, dès que le tout serait fini. Je chargeai Savary de faire étrangler Pichegru. Il s'acquitta de cette commission avec beaucoup de dextérité. Je fus obligé de prendre ce parti violent, parce que cet homme avait une effronterie qui aurait intimidé ses juges. Je doute même que les soldats eussent consenti à le passer par les armes. J'aurais donné trop de sujet de clabauder, en le faisant guillotiner. Je réservais ce supplice à Moreau, et vous savez qu'on doit *user* et non pas *abuser* de ces grands moyens autorisés par la loi. Il m'est impossible de vous donner une idée précise des accès de fureur que j'éprouvai lorsqu'on m'annonça qu'il était dangereux de sacrifier Moreau. J'accablai Régnier des injures les plus grossieres, mais bien méritées, parce que, deux jours auparavant, il m'avait assuré que tout était d'accord pour condamner à mort l'homme que je détestais le plus sur la terre depuis sa victoire d'Hohenlinden. Je

regrettai de n'avoir pas opéré promptement et secretement dans une de mes bastilles comme cela m'avait si bien réussi pour le ducd'Enghien. Je me reprocherai toute ma vie d'avoir consenti à commuer son supplice en un exil perpétuel. Cette faiblesse me sera funeste tôt ou tard, et j'ai l'intime persuasion que Moreau finira par me jouer quelque mauvais tour. Il est le point de ralliement des mécontens qui conservent l'espoir de l'avoir un jour pour les diriger. S'il avait péri, depuis long-temps la légéreté française aurait fait oublier et sa mort et ses services. Il est très-heureux pour moi qu'il soit amoureux de sa femme et de ses enfans. J'etais perdu, s'il avait commandé contre moi à Austerlitz, à Eylau, ou à Essling. J'attribue encore son amour pour la retraite au chagrin cuisant que dut lui causer l'étonnant sang-froid avec lequel tous les Français, présens à son jugement, entendirent l'accusateur public prendre ses conclusions à la peine de mort. Citoyens, magistrats et militaires, tous resterent calmes comme à une représentation de l'opéra. J'ai tout su depuis, mais il n'était plus temps. J'avais été assailli par des fonctionnaires que je présumais énergiques, je fus la dupe de la fourberie des uns et de la terreur panique des autres. Je méprise bien les Français, mais si j'étais à la place de Moreau, je provoquerais leur tyran à redoubler ses atrocités envers ces être vils, rampans, lâches et ingrats, plus faits en

un mot, pour la servitude la plus outrageante, que les anciens esclaves de Darius et de Xerxès.

L'Abbé Maury.—Ne soyez point surpris de cette apathie générale de la France. On a tant d'exemples récens de ce qu'ont coûté le zele de l'amitié, la chaleur du patriotisme, et le dévouement pour la justice, qu'on se croit trop heureux de trouver un coin de terre où l'on soit à l'abri de la tourmente révolutionnaire dont l'idée seule fait frissonner l'homme sage qui a réussi à se sauver du naufrage. Vous avez très-mal fait de ne pas vous délivrer entierement de Moreau par le poison, ou par le poignard. Vous reconnaissez qu'il vous est supérieur par ses talens militaires, et vous vous laissez influencer par des contes ridicules, fabriqués par l'astuce d'un Talleyrand, la timidité d'un Régnier, le commérage d'un Lefevre, et la platitude de quelques autres chefs indignes de votre confiance ! Comme vous le dites très-bien, *on charge la mine ;* prévenez vos adversaires. Qu'ils soient pris dans leurs propres filets. La mort de Pichegru était nécessaire. Malgré que vous le classiez dans les généraux du second ordre, il était regardé par le public comme un des plus habiles capitaines de son siecle. J'ai entendu plusieurs de vos meilleurs officiers vanter beaucoup sa campagne de Flandre en 1794, et la conquête de la Hollande. Il n'aurait jamais pu oublier le traitement barbare qu'on lui fit éprouver depuis le 18

Fructidor jusqu'à son arrivée à Cayenne, où le sort des déportés reçut quelqu'adoucissement.

Buonaparté.—Mes précautions sont bien prises, et quoiqu'aux Etats-Unis, Moreau est surveillé d'aussi près que lorsqu'il était à Paris. Je fais observer ses liaisons sur le Continent. Je leve les épaules de pitié quand je vois un Lecourbe, à peine connu par quelques légers succès, moins dûs à ses talens qu'à la bravoure de ses troupes, jouer l'homme sentimental, et s'apitoyer sur l'exil de Moreau, en publiant que je suis *un despote, un tyran*, etc. Je n'ai répondu que par le plus profond mépris aux sottises de cet obscur détracteur, et je l'ai laissé manger tranquillement dans son château de Choisy près de Corbeil, les cinquante mille écus de rente qu'il a volés dans ses campagnes en Suisse et en Allemagne. J'ai suivi la même marche envers plusieurs autres fonctionnaires dont la nullité paralysa ma vengeance. George ayant avoué qu'il était venu pour m'assassiner, fut puni suivant la rigueur des lois, ainsi que presque tous ses associés. Je me regarde comme coupable de leur mort, puisque ce sont mes agens qui leur ont suggéré la conspiration. Je fis faire dans tout mon empire beaucoup d'arrestations. Les prisons furent bientôt remplies des défenseurs trop ardens de Pichegru, de Moreau, et des Bourbons. C'est de cette époque que date le système de terreur imprimé à tous mes sujets. Je fis mes préparatifs pour le propager sur tout le continent, afin de faire

adopter mes mesures séveres contre le commerce Britannique. Je savais que l'Autriche et la Russie se disposaient à m'attaquer. Je parus l'ignorer. Je réunis l'élite de mes troupes sur les côtes, ayant l'air de menacer l'Angleterre.. On a bien raison de dire que la peur empêche d'y voir clair. Le Cabinet de Saint James eut la bonté de me croire sur parole. On fit des dépenses énormes pour se mettre en état de repousser une attaque à laquelle je n'ai jamais pensé réellement à cause de son impossibilité, tant que je ne serai pas le maître de la mer. Comment a-t-on pu croire que je mettrais à exécution un projet qui présentait tant d'inconvénients pour descendre en Angleterre, et tant de difficultés pour profiter d'un succès primitif? Le moment favorable était passé. L'époque de la paix présentait des chances que la reprise des hostilités avait fait évanouir. Les malheurs de la derniere guerre, le mécontentement de l'Irlande, mes offres réitérées d'une pacification prompte et honorable, et ma modération politique jusqu'à cette époque, auraient peut être couronné d'un succès complet, une invasion subite, en faisant oublier l'odieux de la violation des préliminaires. Le traité d'Amiens n'était pas encore signé. Pendant que les Anglais faisaient des levées extraordinaires, et se fortifiaient sur les points principaux, je faisais manœuvrer ces colonnes que je destinais à combattre les Russes et les Autrichiens en Souabe, en Baviere, et en Moravie. Je ne voulais point paraître l'a-

gresseur. Mes intrigues me furent bien utiles à Vienne. J'avais gagné le général Mack. Il était prisonnier à Dijon, lorsque je revins d'Egypte. Après le 18 Brumaire, je le fis venir à Paris. Le marché fut conclu avec de l'or et une principauté *in partibus, lorsqu'un de mes satrapes aura remplacé mon beau-pere François.* Mes succès furent faciles et brillans, par la complaisance de mon *associé* Mack. La prise d'Ulm avait déterminé la campagne en ma faveur. C'est sur l'Iller que j'avais gagné la bataille d'Austerlitz, et dicté la paix de Presbourg. Je profitai de mon séjour dans la capitale de l'Autriche pour y organiser une police qui m'a bien dédommagé de toutes mes avances. On me soupçonna d'avoir fait assassiner l'amiral Villeneuve à Rennes. Ce bruit est faux. J'ai à me reprocher de lui avoir envoyé l'ordre impératif d'attaquer les Anglais. Cet officier m'observa sur mon premier ordre que la composition des équipages de la flotte combinée ne permettait pas d'espérer un succès contre Nelson dont l'armée était d'élite, tant pour les marins que pour les vaisseaux. J'insistai en le prévenant, qu'en cas de refus, il serait remplacé dans son commandement. Il obéit. Le désastre de Trafalgar doit m'être imputé. Les Anglais ne durent la victoire qu'à leur intrépidité et à l'habileté de leur amiral, qui paya son triomphe de sa vie. Je méprisais trop Villeneuve pour le faire périr. Je ne l'avais employé que faute d'avoir un meilleur officier de

mer. J'ai à me reprocher d'avoir fait égorger Palm, à Nuremberg. Je voulais imposer silence à une nuée d'écrivassiers qui tendaient par leurs pamphlets incendiaires à insurger l'Allemagne, et à m'aliéner l'attachement de mon armée. Je dois dire que j'avais laissé à Berthier assez de latitude pour sauver le libraire. Les circonstances, et surtout son zele pour mon service le déterminerent à le faire fusiller. J'avais fait comprendre dans le jugement de Palm un libraire de Vienne. Comme je sais que dans la religion catholique l'intention doit être réputée pour le fait, je m'accuse de ce délit spirituel. Pour ne pas trahir la vérité, je dois m'en attribuer au moins cent mille de la même nature.

L'Abbé Maury.—Attendez pour totaliser que nous soyons à nos conclusions. Votre conduite envers Lecourbe est très-prudente. Vous savez mieux que moi que si vous vouliez faire restituer en âme et en conscience les vols de l'intérieur faits à la faveur de la révolution; les pillages qui ont eu lieu aux armées, et les agiotages pratiqués sur les biens dits nationaux; vous savez, dis-je, que vous procureriez à votre trésor une valeur réelle de dix milliards. L'exactitude de ce calcul m'a été garantie par votre ministre des finances, qui me paraît avoir des notions exactes à ce sujet. Vous avez trompé les Anglais par vos démonstrations hostiles. Vous leur avez fait peur. Ils ont dépensé de l'argent. Tout jusqu'ici est très-louable.

Je dois blâmer votre obstination à faire écharper votre flotte. Vous n'étiez pas à votre début. Vous saviez comment Nelson avait anéanti la flotte de Brueis dans la rade d'Aboukir en 1798. Vous auriez dû encourager, et non pas blâmer la circonspection de votre amiral. Vous devez vous repentir d'avoir occasionné la mort de plusieurs milliers de braves gens, victimes de votre ignorance, dans ce qui a rapport à la tactique navale. Permettez-moi de vous observer que depuis le cocher qui conduit votre carrosse jusqu'à Gantheaume qui commande votre flotte de Toulon, ou Masséna général en chef de l'armée de Portugal, chaque fonctionnaire, après avoir reçu vos ordres, doit jouir d'une certaine latitude dont l'abus est sous sa responsabilité personnelle. Sans cette précaution, le zele et les talens sont paralysés au dernier point, et au grand détriment des intérêts de votre majesté. La corruption de Mack est un chef-d'œuvre, d'autant plus admirable qu'il était préparé depuis quatre ans, et que vous aviez eu l'adresse de le masquer, en rendant l'individu plus intéressant par son évasion de Paris le jour même où son échange était censé y arriver. Je ne vous reconnais pas dans votre conduite vis-à-vis du libraire Palm. Je blâme fortement cette sévérité aussi cruelle qu'elle est ridicule. Vous faites égorger un pere de famille pour un méprisable libelle! Que vous fassiez tomber des têtes illustres qui veulent ou vous rivaliser ou vous détruire, je le conçois; mais je suis révolté

pour votre gloire de voir qu'on vous proclame l'assassin d'un homme libre qui émet son opinion, ou qui peut-être n'était que l'interprête de ses concitoyens justement irrités contre les auteurs de la guerre, dont ils étaient, depuis douze ans, les trop malheureuses victimes.

Buonaparté.—Je conviens que je suis plus sensible aux dures vérités d'un journaliste qu'à la perte d'une bataille. Mes presses impériales m'assurent des lauriers immortels! Je ne redoute rien tant que ces libelles affreux où l'on me dévoile, et où l'histoire impartiale puisera de quoi mettre la postérité à même de m'apprécier à ma juste valeur. Je suis tellement rongé par ces vers insulaires, que si mon frere Georges voulait établir à Londres les mêmes lois qu'en France relativement à l'imprimerie, non-seulement je consentirais à reconnaître sa suprématie maritime, mais même je restituerais le Hanovre avec d'autres points du Continent à sa convenance. Je crains que tous ces folliculaires enragés ne me fassent mourir de chagrin, si je ne réussis pas bientôt à les dompter par la famine, et par la destruction de leur commerce. Dans un jour j'ai renversé l'ouvrage du Grand Frédéric. Que de blasphêmes n'ai-je pas proféré contre la Providence le jour de la sanglante bataille d'Eylau! Le désespoir me fit sacrifier inutilement l'élite de ma garde. Avec un peu plus de calme, j'aurais attendu la coopération de mes deux ailes dans une défensive respectable. Je fis effectuer des charges

de cavalerie et d'infanterie aussi insensées que meurtrieres, et dont j'ai cherché néanmoins à me glorifier en faisant l'éloge le plus brillant des troupes qui les avaient exécutées, et des généraux qui les avaient dirigées. Je vis avec douleur que les Russes étaient plus braves que les Français. La question qui était restée indécise à Austerlitz à cause de la coopération des Autrichiens, fut bien clairement décidée à la bataille d'Eylau. Je fus battu. Beningsen, ou plutôt l'immobile intrépidité de l'armée russe gagna une bataille défensive et contre la furie française de la grande armée, et contre la finesse italienne de Buonaparté. Je disposai tout pour en finir avec des adversaires si redoutables. Après avoir déploye la force à Heilsberg et à Friedland, je m'empressai de signer la paix de Tilsit pour accomplir mes vues sur d'autres points du Continent, dont l'occupation devait précéder ma marche sur Pétersbourg. J'avais rempli mon but provisoire vers le Nord, en forçant la Russie à déclarer la guerre à l'Angleterre, et à fermer ses ports au commerce de cette puissance. J'avais également eu la précaution d'exiger que Louis XVIII, Roi de France, sortirait de l'empire Russe, pour me venger du refus de ce prince de renoncer à ses droits à ma couronne.

L'Abbé Maury.—Dieu a voulu mettre à l'épreuve votre confiance en lui par votre défaite d'Eylau. Il a voulu vous persuader qu'il était le dieu des victoires, et vous devez regarder cet échec

comme une punition de votre présomption, en vous regardant l'unique auteur des événemens prodigienx que le Tout-puissant a permis pour châtier les ennemis de la religion catholique comme les Russes, les Prussiens et les Anglais, et pour ranimer la ferveur attiédie des Polonais, des Autrichiens, et des peuples des deux Péninsules. Vous avez manqué à la générosité dont doit se piquer un grand homme, en exigeant d'Alexandre qu'il refusât l'hospitalité au descendant de Saint-Louis, de Henri Quatre et de Louis le Grand. On a fait courir le bruit que vous aviez voulu faire empoisonner ce prince.

Buonaparté.—J'y ai pensé, mais je n'en ai pas donné l'ordre. Je l'aurais fait, s'il avait été possible de détruire cette race d'un seul coup. Vous pouvez bien croire qu'il m'est pénible d'être convaincu que je ne suis qu'un usurpateur. L'extinction de la famille des Bourbons m'aurait bien mieux rassuré pour l'avenir que la renonciation la plus absolue de Louis XVIII. Ma haine pour tout ce qui est de cette maison, et le désir de couronner un de mes freres, me firent projetter la conquête des Espagnes. Mes intrigues semerent la désunion dans la famille royale. Je proposai ma médiation. Je la fis accepter par la présence d'une armée de *freres et amis.* Je me rendis à Bayonne. Là je forçai la main à Charles et aux Infants. Le souvenir du sort du duc d'Enghien que j'eus soin de rappeler, dissipa tout projet de résistance à mes

volontés despotiques. J'imposai silence au président de la Junte qui eut le courage de me dire en pleine audience, étant assis sur mon trône, *que si je persistais dans mes projets sur l'Espagne, au lieu d'avoir des sujets, des maisons et des campagnes, mon frere Joseph ne régnerait que sur des déserts, des tombeaux et des cadavres.* Cette franchise que l'expérience ne prouve que trop être fondée, ne me dissuada pas. Je donnai l'ordre qu'on obtînt, par la force des armes, un consentement qu'on paraissait refuser *à mes propositions paternelles.* Les massacres de Madrid doivent m'être imputés. J'avais chargé Murat de frapper un grand coup pour effrayer les malveillans de la capitale, et pour contenir les mécontens des provinces. La cruauté de mon lieutenant ne servit qu'à irriter la fierté espagnole. L'insurrection devint générale. Après plusieurs événemens du ressort de l'histoire, mes troupes dûrent se replier près des Pyrénées. J'obtins une conférence à Erfurth avec Alexandre. Je lui jurai une amitié constante par tout ce qu'il y a de plus sacré. Ce serment n'était que sur mes levres, puisque j'avais à venger ma défaite d'Eylau, et une mortification particuliere dans le refus que sa sœur avait fait de mon alliance. Sa neutralité, et même sa participation en cas de rupture avec l'Autriche, m'étaient indispensables. Il me promit tout, et il se résolut à attaquer les Turcs pour effectuer un agrandissement aussi impolitique pour ces deux

empires qu'il m'était avantageux, puisqu'il occasionnait la destruction des forces de deux ennemis aussi puissans que dangereux. Après avoir endoctriné Alexandre, promis beaucoup à Frédéric et temporisé avec François, je me rendis en Espagne. J'ordonnai qu'on fusillât tout ce qui serait pris les armes à la main, qu'on brûlât les villes et villages qui feraient résistance, et qu'on égorgeât indistinctement vieillards, femmes et enfans. Mes intentions furent exécutées de la maniere la plus barbare, et depuis cette époque la Péninsule est un vaste théâtre de pillage, d'assassinats et d'incendie. Vous pouvez, d'après les fonctions qui vous sont confiées, m'ouvrir les portes du ciel, mais la génération présente et la postérité la plus reculée sont des juges terribles qu'il m'est impossible de fléchir. J'en ai trop fait pour mériter l'estime de l'Europe. Je ne me fais point illusion sur les sentimens que j'inspire à mes contemporains. Ce grand respect dont on m'environne, cette admiration que l'on proclame pour ma conduite militaire et politique, et cet amour dont les Français paraissent s'affubler pour un Corse qui les hait bien cordialement, toutes ces baliverues sont le résultat de l'activité de ma police, de la lâcheté de mes sujets, et de la terreur que leur inspirent mes gendarmes et mes bastilles.

L'Abbé Maury. — Le désir que vous avez formé de pouvoir empoisonner tous les Bourbons, est très-coupable. Nous sommes tous freres en

Jésus-Christ. Nous appartenons au même maître, dont la justice suprême nous prescrit de ne pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît : *Alteri ne feceris quod tibi fieri non vis.* Je conviens avec vous, qu'il est bien difficile de justifier votre conduite envers l'Espagne et le Portugal. Vous avez trompé votre allié le plus fidele et le plus utile. La cour de Portugal ne vous avait rien fait. Depuis trois ans ces deux royaumes sont en proie à toutes les horreurs de la guerre la plus injuste et la plus cruelle dont il soit fait mention dans les annales du monde. Les vérités que le président de la Junte de Bayonne eut le courage de vous annoncer, doivent exciter toute votre sollicitude. Vous ne pouvez espérer l'oubli de tant d'horreurs que par une réparation prompte et éclatante. Vous voyez combien vous a déjà coûté cette folle entreprise. Vous ne pourrez jamais dompter la fierté des Castillans. Vous les battrez, mais vous ne les soumettrez pas. La Péninsule a dévoré près de trois cent mille Français ou étrangers à votre service. Vous avez fait égorger au moins un million d'Espagnols et de Portugais de tout âge et de tout sexe, et votre influence sur l'Espagne est bien loin de vous être aussi avantageuse qu'elle l'était avant votre équipée de Bayonne, et les sabrades de Murat à Madrid. Rendez à l'Espagne et au Portugal leurs souverains légitimes. Il doit vous suffire de leur faire approvisionner votre trésor. Vous serez toujours à même de les châtier,

s'ils ne se conforment pas rigoureusement aux mesures ordonnées pour le blocus continental.

Buonaparte.—Vous oubliez dans ce moment que vous m'avez promis de ne me donner de conseil qui ne dût contribuer à rehausser l'éclat de ma couronne, puisque vous me parlez d'un pas rétrograde! Je devrais combattre trente ans, et sacrifier trois millions de soldats, je suis résolû à tout, plutôt que de renoncer à la conquête de la Péninsule. J'ai détruit la Prusse, écrasé l'Autriche et fait trembler la Russie, et vous pouvez me croire capable de m'avilir au point de m'avouer vaincu par des bandes de brigands qu'exasperent des moines fanatiques! Quoique cette raison soit concluante pour la continuation de cette guerre, il est un autre motif non moins important pour ma sûreté et pour la tranquillité de la France. En supposant que j'évacue l'Espagne et le Portugal, que deviendrait cette armée qui, depuis trois ans, s'est familiarisée avec tous les crimes? Il me paraît très-politique de la laisser périr à petit feu. Je n'ai plus d'ennemis sur le continent. Il faut aux Français une guerre dont l'avantage est d'empêcher le caractere satirique de la nation de censurer les opérations du gouvernement. On m'en a beaucoup voulu pour ma sévérité envers Dupont et Marescot à cause de la capitulation de Baylen. Je fus justifié et même applaudi, dès que j'eus publié que ces deux généraux *étaient des lâches et des ignorans.* Quelques personnes qui les connaissent et qui sont à

même de les apprécier, ne m'ont pas cru et m'ont méprisé comme un vil imposteur. Le général Dupont est un officier très-instruit et très-brave. Il a mérité plusieurs fois mes éloges dans les campagnes de 1800 en Italie, 1805 en Autriche, et 1807 en Pologne. Marescot est un des plus habiles ingénieurs de l'Europe, et tout le monde sait qu'on ne peut pas être bon officier de génie, si l'on n'est pas intrépide et savant. Comme la majorité de la France et la presque totalité de l'Europe regardent mes calomnies les plus absurdes comme des oracles infaillibles, je me reconnais coupable et je m'accuse de la mort politique de ces deux hommes qui ont réellement un mérite supérieur. Je voulus prouver à mes généraux qu'il leur était dangereux de survivre à une défaite, et qu'ils devaient adopter pour devise, *vaincre ou mourir*. Mon intention était bien de faire fusiller Dupont et Marescot. Cela aurait eu lieu, si j'avais été présent à l'armée. *L'air de Paris a la vertu de me calmer*. Je cédai aux instances de quelques fonctionnaires de rang qui les protégeaient, et qui me représenterent *que le remede serait pire que le mal*. Il est superflu de vous dire que tous mes succès en Espagne sont dus à mes moyens de séduction autant qu'à mes armes. Les hommes comme Morla, susceptibles d'être corrompus, ne m'ont opposé qu'une faible résistance, la reddition de Madrid en est la preuve. La défense héroïque de Palafox dans Sarragosse atteste son courage autant que sa

probité. Quoique mon prisonnier, ce brave homme conserve toute son indépendance. Il a refusé les offres les plus flatteuses. Son retour en Espagne serait très-dangereux. Il périra dans mes fers. Le même sort est réservé au Marquis de la Romana pour le punir d'avoir réussi à tromper Bernadotte, en désertant mes drapeaux. Tous les chefs doivent disparaître du théâtre où, depuis trois ans, ils combattent mon frere *Don Joseph Napoléon, leur seul Roi légitime.* Plusieurs ont donné l'assurance formelle qu'ils poseraient les armes aussitôt que l'armée anglaise aurait été forcée d'évacuer le Portugal. Ils n'en seront pas moins exposés à ma vengeance. Il en est de l'Espagne comme de Saint-Domingue. On doit détruire tout ce qui a contribué à former ou à entretenir l'insurrection. La moindre indulgence aurait les conséquences les plus pernicieuses pour la tranquillité intérieure. Pétion aura beau vouloir gagner ma bienveillance en me livrant les provinces qui le reconnaissent et en m'aidant à conquérir le Nord. Je m'en servirai tant qu'il pourra m'être utile. Il doit s'attendre à être traité comme l'ont été Toussaint et la Plume, et comme le sera Christophe, si je réussis à m'emparer de sa personne.' On assure que ce dernier s'est toujours conduit avec loyauté, et que dans ce moment il gouverne avec sagesse et modération. Sa mort est nécessaire pour venger sa seconde révolte contre le général Leclerc. Je désire beaucoup pouvoir arrêter

le général Castanos, afin de lui faire faire pénitence de son triomphe de Baylen. Je veux le faire expirer dans les tourmens les plus affreux pour venger une foule de mes soldats qu'il laissa égorger par les insurgés de son armée.

L'Abbé Maury.—Il me paraît que vous perdez de vue le motif qui vous a décidé à avoir recours à la religion. Vous m'avez dit que vous vouliez, dorénavant, vivre en bon chrétien, et en ami de la paix, et vous ne parlez que de guerre continuelle, de vengeance et de mort. Permettez-moi de vous observer que rien n'est affreux comme le sacrilége. Il vaut beaucoup mieux ne pas se servir de la confession que d'en faire un mauvais usage. Je me garderai bien de vous dire avec l'évangile de *presenter la joue gauche à celui qui vous aura donné un soufflet sur la joue droite*, malgré que ce soit à cette grande résignation des apôtres et des premiers évêques, ainsi qu'à la constance des martyrs, que la religion doit son plus grand lustre ; mais je vous demanderai si vous n'auriez pas imité les généraux la Romana, Christophe et Castanos. Votre pere et tous vos parens n'ont-ils pas porté les armes contre les Français ? Vous-même n'avez-vous pas fait des vœux pour l'indépendance de la Corse ? Vous êtes convaincu que la patrie est chere à tout homme bien-né. Je ne puis point approuver que vous projettiez d'incarcérer et de faire périr des chefs énergiques dont les vertus et les talens vous com-

mandent l'estime, et obtiennent l'admiration de l'univers. Vous allez me taxer de philantropie, parce que je mets au même niveau les negres de Saint-Domingue et les habitans de la péninsule. Sachez qu'ils sont comme vous et moi l'ouvrage de la divinité. *L'âme d'un noir est aussi précieuse aux yeux de Dieu que l'âme d'un blanc. L'homme vertueux et brave,* quelle que soit sa couleur, sera toujours à préférer à l'être lâche et corrompu, quand bien même sa peau serait blanche comme neige. Soyez aussi juste que vous êtes puissant, et j'ose vous garantir que tous les peuples, sans en excepter les habitans de Saint-Domingue, deviendront vos admirateurs et même vos amis. Renoncez à votre penchant pour verser du sang sans nécessité et à votre projet de monarchie universelle, dont j'entends parler chaque jour par des personnes qu'on suppose, avec raison, être dans votre confidence.

Buonaparté.—Quoique ce dernier article ne soit pas de votre compétence, je vous en parlerai plus tard. Vous venez de me tenir le langage de l'abbé Grégoire. Je ne puis vous excuser qu'en attribuant aux âmes et non aux corps les principes que vous manifestez. La tyrannie est indispensable dans les deux hémispheres pour le bonheur de la société. Quel bien les Français ont-ils recueilli de cette liberté de 1789? Ils se sont entr'égorgés comme des bêtes féroces. J'arrive d'Egypte : je chasse à coups de baïonnettes cinq cents grédins

moins propres à être législateurs qu'à égorger les passans sur les grands chemins. Je donne des lois, on témoigne de l'étonnement, on obéit, et on est heureux, *ou on paraît l'être*. Si l'anarchie eût été prolongée d'un an, la France serait aujourd'hui divisée parmi toutes les puissances de l'Europe. Au contraire, les souverains et leurs sujets sont mes esclaves. Mes *victoires* de 1809 contre l'Autriche m'ont fait le maître du Continent, en me procurant la main d'une archiduchesse. Je dis plus, cette alliance me rend l'arbitre des destins du globe. En supposant que les Anglais se maintiennent dans le Portugal, que la résistance des Espagnols se prolonge, et que je sois las de faire tuer des Français dans la péninsule, je puis y envoyer une armée de cent mille Autrichiens. Si l'Angleterre refuse de faire la paix, j'enverrai dans les grandes Indes une armée de cent mille Russes. Cette puissance étant privée de la base essentielle de ses richesses, ne pourra plus conserver sa supériorité maritime. Je lui ferai payer par des monceaux d'or et par des larmes de sang, sa tyrannie des mers, *sa liberté de la presse*, et la misere qu'occasionne à mes peuples la stagnation du commerce. Il n'en est pas des négocians anglais comme de ceux du continent. Ceux-ci sont ruinés. Ils ont fait banqueroute, ils n'ont point de quoi subsister, et cependant ils n'osent pas proférer la moindre plainte. Une telle imprudence serait considérée comme une rébellion. Une prison perpétuelle ou

la mort délivreraient l'état de leurs clabauderies et frapperaient de terreur quiconque aurait été tenté de les propager. Cette soumission absolue m'est garantie par mes armées de terre et de mer, par trente mille gendarmes, quatre-vingt mille prêtres, cent mille douaniers, par cent cinquante mille gablous, et par deux cent mille espions de mes polices. Alexandre, François et Frédéric font à St. Pétersbourg, à Vienne et à Berlin ce que mon frere Jérôme, mon beau-frere Murat, et mon cousin le duc de Plaisance font à Cassel, à Naples et à Amsterdam. Mes ordres sont observés partout avec la même ponctualité, tandis qu'à Londres, à chaque banqueroute, on jette les hauts cris contre les ministres, on casse les vîtres de leurs hôtels, et on demande la paix à tout prix. Le peuple anglais est persuadé que je suis de bonne foi, et il est bien loin de penser combien il me tarde de trouver une occasion favorable de piller Londres, de pressurer l'Angleterre, et de rendre les trois royaumes trois provinces françaises, dont je ferai en sorte que les habitans soient encore plus malheureux que ne le sont aujourd'hui les nations du Continent. Si la paix a lieu, mon projet favori s'exécutera dans trois ans. *J'embrasserai les Anglais, pour mieux les étouffer.* Je leur ferai des conditions très-favorables. Je leur cacherai le piége sous des fleurs. Si, prémunis contre mes machinations secrettes, ces fiers insulaires se refusent à tout rapprochement, je réaliserai mon projet contre les établissemens anglais dans les grandes

Indes, et dans dix ans mes vœux seront accomplis. Alors disparaîtront du tableau des puissances toutes les anciennes maisons de l'Europe depuis l'empereur de Russie jusqu'au duc confédéré de Nassau Weilbourg. Je sais que l'on s'amuse dans toutes les cours *hautes et basses*, au sujet de mes ancêtres. On s'appuye de Muratori, et de quelques découvertes de l'abbé Fassadoni de Trevise. On dit *que dans le 16eme siecle les Buonaparté, employés au service de l'évêque de Trevise, en qualité de commandans des troupes de l'évêché, s'oublierent au point de dévaliser et d'assassiner les voyageurs, que l'évêque voulut les faire arrêter pour les faire pendre, qu'ils prirent la fuite, et qu'ils se refugierent en Corse, repaire de tous les brigands de l'Afrique et de l'Europe.* En supposant que cela soit vrai, suis-je la cause des crimes de mes aïeux? Je sais qu'un prince de beaucoup d'esprit fit rire aux éclats une société nombreuse et brillante, en disant après avoir entendu ces détails sur ma famille: "*Je suis tenté d'y croire d'après la conduite de Buonaparté: De race le chien chasse.*" Cette joie d'un moment sera payée par la ruine totale de la famille de cet indiscret railleur qui déjà n'existe plus. Je veux être le premier en tout point. Je ferai des traitemens honorables à tous les *détrônés*. Ils seront obligés de résider en France. Leur présence dans leurs anciens états troublerait l'ordre et la tranquillité dont je désire faire jouir leurs successeurs. Les généraux, non les plus célebres, mais les plus

dévoués à ma famille, recevront des couronnes; moins pour récompenser leur fidélité que pour consolider ma dynastie. Je ne désire vivre encore que vingt ans, et j'aurai surpassé tous les grands hommes de l'antiquité.

L'Abbé Maury.—Malgré qu'il me soit pénible de vous contrarier, je vous avoue que je differe singulierement de votre opinion. La Russie est intacte, son armée est formidable. L'Autriche vous imitera, elle oubliera la parenté. Vous aurez beaucoup à faire avec ces grenadiers Hongrois. Les forces de l'empire Ottoman étant bien dirigées, feraient du côté de l'Italie une puissante diversion en faveur des cours du nord de l'Europe; et plus le roi de Prusse est malheureux, plus ses sujets lui témoignent de l'attachement. *Le phénix renaît de ses cendres.* L'Allemagne et l'Italie execrent les Français à cause des malheurs qu'entraîne la guerre. Les pays réunis à la France, la Hollande, l'Espagne, le Portugal, et la Suède désirent leurs anciens souverains; quant à l'Angleterre, je ne pense pas comme vous sur son compte. On peut bien être fatigué des taxes énormes qu'occasionnent les dépenses de la guerre. Je conviens même avec vous, que les négocians qui font banqueroute se plaignent, que les manufacturiers demandent la paix, parce qu'ils n'ont pas assez de débouchés pour placer leurs marchandises, et qu'on paraît très-animé contre les ministres. Toutes ces circonstances ne prouvent rien en votre faveur.

On est encore plus effrayé de vous. Votre conduite en Espagne vous a fait perdre presque tous les partisans que vous aviez en Angleterre en assez grand nombre. Tous ont dit d'un commun accord, " Si un allié qui a été si loyal, est traité avec tant d'indignité, à quelles horreurs ne doit pas s'attendre de la part de son ennemi, un peuple dont les coups sont d'autant plus terribles que l'adversaire n'a ni la faculté de la parade, ni les moyens de la riposte." Les Anglais ne cesseront de crier tant qu'il s'agira d'améliorer leur gouvernement. Dès que vous effectuerez une descente, vous les verrez se réunir tous contre vous. Vous n'aurez point à combattre ces rassemblemens irréguliers de Cassivellanus contre les légions de César, vous serez attaqué avec fureur par des troupes exercées et intrépides. Les batailles de Fontenoi et de Talavera doivent vous faire concevoir combien cette nation serait terrible, si vous la forciez à se défendre dans ses propres foyers contre des troupes dont la conduite, jusqu'à ce jour, garantit aux vaincus un traitement bien plus affreux que la mort. Tout l'univers vante votre finesse; les Anglais ne sont pas maladroits. Vous dites que vous les caresserez. Ils se méfieront de vos embrassemens. Quant à vos projets d'envahir l'Inde, j'ai entendu des voyageurs instruits assurer que cela était impratiquable, parce que ces contrées si fertiles à l'époque où Alexandre les traversa pour aller soumettre Porus, sont aujourd'hui des

déserts immenses, où vos armées périraient de fatigue et de misere. Mon avis est que votre plan de faire disparaître toutes les anciennes familles des trônes du continent, *n'est pas la précaution inutile*, si l'exécution en était possible. J'admets que le roi de Prusse consente à être un des barons de votre empire. Comment ferez-vous adopter un semblable parti à l'Autriche et à la Russie? Ces deux puissances ont un million de braves soldats, et de plus l'attachement de tous leurs sujets. Le grand Turc vous fera acheter chérement la conquête de Constantinople. Je vous engage à bien réfléchir sur tous ces changemens avant de les entamer. Souvenez-vous du sort de la grenouille du bon la Fontaine *qui s'enfla si bien qu'elle creva.* Excusez la franchise avec laquelle mon saint ministere m'autorise à vous représenter vos véritables intérêts. Je vous prie de me donner quelques détails sur votre consulat à vie, votre nomination d'empereur, votre couronnement par le pape, votre divorce avec Joséphine, votre mariage avec Marie Louise, et sur vos mœurs depuis 1796.

Buonaparté.—Le tribunat m'a donné le consulat à vie, et je dois l'empire à l'armée. Mes partisans avaient leurs instructions. Ces deux opérations ont été très-bien combinées. J'eus grand soin de paraître indifférent à toutes les flagorneries que j'avais ordonnées moi-même avant chacune de ces deux époques. Mes réponses indiquaient que je regardais comme un fardeau pé-

nible, tous les honneurs qu'on me déférait, tandis que j'étais intérieurement satisfait au delà de toute imagination. J'avais passé le Rubicon au 18 Brumaire. Je n'étais étonné que de ma modération. Ne croyez pas que ce soit le pape qui m'ait couronné. J'ai placé ma couronne sur ma tête, et j'ai couronné Joséphine. Toutes les formalités auxquelles je voulus bien m'assujettir, avaient un but politique qui a été rempli, en persuadant à mes peuples de France et d'Italie, que j'étais *un bon catholique*. Je vous avoue que j'ai été athée pendant vingt-huit ans. L'ouvrage par Mirabaud ayant pour titre le Système de la Nature, m'étant tombé entre les mains, je le dévorai. J'en adoptai tous les principes, et ce n'est que depuis la nuit du 1er au 2e Juillet, que je crois à l'existence d'un Dieu qui a daigné me préserver ainsi que mon épouse d'un danger préparé par un génie bien habile, puisque jusqu'à ce jour toutes mes démarches pour en connaître l'auteur ont été infructueuses. Tout ce que j'avais dit et fait jusqu'alors en faveur de la religion n'avait été que par hypocrisie. Je détestais Joséphine, parce qu'elle ne pouvait point perpétuer ma race, et qu'elle conservait à son âge toutes les prétentions d'une jeune coquette. La France n'ignorait pas ses liaisons avec Barras avant mon mariage, et pendant mon expédition d'Egypte. Ma catastrophe d'Essling, et les revers que Lord Wellington fit éprouver en Espagne à mes lieutenans,

me firent renoncer provisoirement à mon plan de détrôner François. Je savais qu'il avait une fille en âge d'être mariée. L'affaire de Chasteller occasionna des explications qui amenerent un rapprochement. Je sentais que je n'étais pas le plus fort. Je dus être le plus rusé. On me laissa passer le Danube sans la moindre résistance. On se battit pour la forme. Un jeune prince charmé sans doute *d'avoir l'honneur* de devenir mon oncle, resta à Presbourg avec son armée. Il oublia facilement les injures grossieres dont je l'avais accablé par mes bulletins officiels. Le prince Charles, dont la droite avait écrasé et mis en fuite mon aile gauche commandée par Masséna, voulut bien prendre la route de la Bohême. Nous avons dupé les Anglais. Quand on a eu leurs guinées, on a signé la paix qui était convenue depuis la fin du mois de Juin. J'avais réussi, en comblant de présens et de caresses les confidens de François, à lui faire croire que je désirais sincerement être son ami. Je suis encore à concevoir comment il a pu me donner sa fille, après qu'il avait appris *très-officiellement* ma volonté formelle de le détrôner, et mon invitation solennelle aux Hongrois de se choisir un autre roi. J'avais l'espoir que mon alliance avec une des premieres maisons de l'Europe, engagerait le gouvernement anglais à faire paraître des dispositions pacifiques. J'aurais voulu qu'on eût imposé silence aux nouvellistes de Londres qui me vilipendent à qui mieux mieux. Depuis qu'un de mes

généraux, qui a servi avec moi en Italie et en Allemagne, et qui par conséquent me connaît très-bien, s'est rangé de leur bord, on me dit des vérités qui me déchirent l'âme. C'est ce philantrope Fouché qui m'occasionne cette disgrace. Depuis près de deux ans j'avais des notions, quoiqu'indirectes, que le général Sarrazin désirait passer au service anglais. Un coup de fusil m'aurait délivré de ce traître ; la faiblesse de mon ministre l'a sauvé. Ne me parlez donc plus de modération, puisque mes ennemis en abusent pour me dénoncer à l'opinion publique et bientôt peut-être pour venir m'attaquer les armes à la main au sein de mon empire.

L'Abbé Maury.—Félicitez-vous du bonheur d'être éclairé par la vraie lumiere. Vous croyez en Dieu ! vous serez heureux sur la terre et dans le ciel. Vous avez bien fait de répudier votre premiere femme. Qu'avait fait Joséphine pour mériter d'être associée à votre brillante couronne ? Son alliance vous privait, ainsi que vos sujets, de ces grands avantages qui résultent de votre union avec une princesse de l'illustre maison de Lorraine, puisque la paix du Continent a été la suite de votre désastre d'Essling et de votre bataille *conventionnelle* de Wagram, vous obtiendrez facilement le pardon de la mort de tant de braves qui ont péri dans ces terribles combats qu'on peut assimiler à des luttes de géans. Quant aux Anglais, vous ne devez vous attendre à les voir chan-

ger de langage à votre égard, que quand vous leur offrirez une perspective qui leur garantisse la jouissance de quelques avantages pour leur commerce dans les marchés du Continent. Il faut pour cela que l'équilibre de l'Europe soit rétabli, afin que leurs négocians ne soient pas dans une crainte continuelle de voir confisquer, par vos ordres, les marchandises qu'ils auraient placées dans des entrepôts de vos domaines. Ils savent que vous avez sur le cœur les riches prises faites sur votre commerce en 1803, et ils sont persuadés que vous êtes très-vindicatif. Vous avez mal fait de ne pas faire fusiller le général Sarrazin. Lorsque je vous ai dit qu'il fallait faire périr les citoyens dangereux, j'ai bien entendu parler des généraux qui doivent être surveillés et expédiés avec plus d'activité et de rigueur que tous vos autres sujets.

Buonaparté.—Je dois vous observer que vous vous contredites souvent. Tantôt vous me blâmez d'avoir été cruel, et ensuite d'avoir été trop bon. On ne peut mieux vous comparer qu'à une girouette qui tourne à tout vent. Soyez fixe dans vos opinions. Je suis résolu à vous prendre pour mon guide *dans la voie du salut*, mais ne tergiversez pas dans votre maniere de me diriger. Dans le temps de mon athéisme, les liens les plus étroits de famille ne m'ont pas empêché de me livrer aux atrocités les plus déshonorantes. Il vous est facile de me deviner, et vous pouvez re-

garder comme vrai, ce que vous avez appris à ce sujet par la voix publique. En Italie, j'ai joué le rôle d'un Sultan. J'ai violé toutes les convenances. Je n'ai point respecté les devoirs qu'impose le mariage. Malgré que je sois très-satisfait de mon alliance avec l'impératrice d'aujourd'hui, je regrette quelquefois la liberté dont je jouissais auparavant; et je vous avoue que j'ai déjà eu plusieurs désirs d'être infidelle à mes nouveaux engagemens. L'occasion seule m'a manqué. Je m'accuse d'avoir déshonoré au moins cent familles par la complaisance de la directrice d'un pensionat célebre dont, depuis dix ans, le public regarde les éleves comme faisant partie de mon serrail. Aux unes j'ai donné de riches cadeaux, j'ai placé avantageusement les parens des autres, et à toutes mes favorites, j'ai eu soin de procurer des établissemens avantageux. On a supposé que j'avais eu des particularités avec plusieurs femmes de ma cour: cela est faux. Je n'aime pas à brouiller les ménages, à moins d'une absolue nécessité. Lorsque j'étais en Egypte, je fus obligé de me conformer aux circonstances. Il n'y avait dans toute l'armée française qu'une jolie femme, mariée avec un capitaine de chasseurs à cheval. Je chargeai Junot de me la procurer. Elle fut invitée à dîner avec son mari. Une *viviandiere*, femme provisoire de mon premier aide-de-camp, faisait les *honneurs* de la maison. Au dessert, la *maîtresse* du logis sortit avec madame la capitaine,

déjà générale *in petto*, parce que je l'avais trouvée très-aimable pendant le dîner. Je ne tardai pas à suivre les deux dames. Pendant que Junot et plusieurs autres officiers d'état-major sablaient le Bordeaux avec le mari, je faisais mes arrangemens avec sa femme. Elle ne céda qu'à regret à mes instances. Mes *promesses* finirent par la décider à rester avec moi, et il fut convenu que le capitaine serait *évincé*. Le lendemain, on donna à cet officier des dépêches pour se rendre en France. Comme les croiseurs anglais s'opposaient au départ du bâtiment qui devait le transporter, il demanda à retourner au Caire, ce qui lui fut refusé. Il écrivit à sa femme de venir le joindre à Alexandrie. Sa lettre resta sans réponse, et depuis lors on n'en a plus entendu parler. A mon retour d'Egypte, je plaçai cette maîtresse dans le faubourg de la Villette, et avant de la délaisser, je lui assurai une pension de *cent louis par an*. Vous avez été instruit que toutes les actrices qui m'ont plu ont partagé ma couche. J'ai cédé à un jeune prince la belle George, qui avait eu la folie de croire que j'en étais amoureux. Pour vous mettre à même de me juger sous le rapport des mœurs, qu'il me suffise de vous dire que, depuis l'âge de quinze ans, je suis libertin et corrompu comme César, que Suétone appelle avec raison : *Omnium mulierum virum, et omnium virorum mulierem*, tandis qu'il répudia sa femme Pompéia, sur un simple soupçon, en disant : *Quonium meos tam*

suspicione, quam crimine judico carere oportere. Je m'accuse d'avoir, au gré de mes caprices, humilié, maltraité et même frappé ma premiere femme Joséphine. Ne voyez en moi qu'un malheureux bien coupable par ses crimes, bien méprisable par ses turpides, et très-résolu d'en mériter l'oubli et le pardon par la régularité de ma conduite. Je vous prie de m'excuser si la décence m'empêche d'entrer dans de plus amples détails sur une matiere si délicate. Votre expérience dans le saint tribunal de la pénitence, vous met à même d'apprécier l'énormité de mes offenses.

L'Abbé Maury.—La miséricorde divine est encore plus grande que vos iniquités. Il suffit de vous en repentir, avec la ferme résolution de vivre en bon mari avec votre jeune épouse que vous devez regarder comme un présent du ciel, puisque ses sages avis occasionnent votre retour aux bons principes. Renoncez pour toujours à ce crime affreux qui causa la destruction de deux célebres villes d'antiquité. Jouissez chastement et dans des intentions pures des précieuses qualités dont la nature s'est plu à orner l'Impératrice. Eloignez de vous ces sentimens pervers, l'attribut de la brutalité, et que la vertu soit l'apanage d'un hymen fait pour le bonheur de l'Europe. Avant d'en venir à nos conclusions, il me paraît important que vous me donniez quelques détails sur l'administration intérieure de la France. Le bruit circule que vous faites commettre tous les ans des injustices criantes

dans la conscription, dans la levée des contributions, et dans toutes les autres parties du service public. Il existe des lois; vous-même vous en avez *reçu* votre autorité. Un bon prince doit maintenir ses sujets dans tous les droits que leur assure l'empire d'une sage législation.

Buonaparté.—La conscription est la pépiniere de mes armées. L'habileté du ministre Lacuée, le dévouement des préfets, l'activité de mes gendarmes, et le zele infatigable des officiers et sous-officiers de recrutement ont mis dans la levée des conscrits, une perfection surprenante. Le ministre exige pour les exemptions autorisées par la loi, des conditions qui sont rarement remplies, à cause de l'éloignement des régimens ou de la négligence *calculée* des colonels. En supposant l'arrivée des pieces au temps fixé, les préfets les *trouvent défectueuses*. La gendarmerie fait une chasse à outrance aux conscrits réfractaires, dont le nombre quelquefois très-considérable n'est jamais porté en déduction du contingent que doit fournir le département. Dans la route, les officiers et sous-officiers conducteurs mécontentent les jeunes conscrits pour les faire *déserter*. Toutes ces sourdes manœuvres augmentent mon armée. La désertion d'un seul homme m'en procure deux autres, sans s'exempter lui-même. Le conscrit qui déserte avant d'être arrivé à son régiment, est de suite signalé par l'officier conducteur qui en donne avis au préfet. Celui-ci convoque le numéro premier à

marcher du canton du conscrit qui a déserté. La gendarmerie ne tarde pas à arrêter le déserteur. Il est lié, garrotté, et conduit de prison en prison jusqu'à sa déstination primitive. S'il a été condamné comme réfractaire, il est conduit dans un des ateliers pour les travaux publics, d'où il ne sort que pour être incorporé dans un régiment. Son frere qui, l'année suivante, aurait été exempté de la conscription, ne retire aucun avantage de son service forcé, et il est obligé de partir si le sort ne l'a pas favorisé. Par ces dispositions, je me trouve avoir trois soldats par la faute d'un seul, ou plutôt par l'adroite insinuation d'un de mes agens. Les préfets ont été fort long-temps à adopter mes instructions. Ils sont tous à présent à la hauteur de leur besogne. J'ai remplacé par des hommes dignes de moi, ceux dont l'excessive sensibilité prenait en considération les plaintes des vieillards, les larmes des veuves et les cris des orphelins. Je vous remercie de m'avoir ramené sur ce chapitre. Combien je ruine de familles auxquelles on enleve le seul homme en état de conduire les travaux pour faire subsister une mere infirme et plusieurs enfans en bas âge! J'y suis néanmoins contraint pour conserver ma supériorité militaire. La loi strictement observée ne me procurerait qu'un homme sur cinq cents âmes de population, tandis que les abus m'en procurent le double, et quelquefois plus. Dans un département de l'ancienne Belgique, on a vu les listes des cantons, épuisées par

la désertion, et tous ces conscrits deviennent tôt ou tard mes soldats. Je n'ignore pas qu'on se plaint amerement. Ces bonnes gens disent souvent *que l'empereur n'est pas instruit de tant d'injustices, qu'autrement il les ferait cesser, et qu'il est malheureux que je sois représenté par des tyranneaux.* Telle a été, depuis la création du monde, la rubrique des opprimés contre leurs oppresseurs secondaires. On ne veut pas se persuader que je suis instruit de tout, que rien ne se fait que par ma volonté, et que quiconque s'en écarte est destitué de ses fonctions, et remplacé par un homme *dévoué.*

L'Abbé Maury.—Il vous faut des recrues. J'approuve fortement la conscription. Elle est le boulevard de l'empire. Pourquoi ces abus? Pourquoi ne pas demander deux hommes au lieu d'un? Pourquoi laisser à l'arbitraire, et surtout à la rapacité des agens subalternes le sort de plusieurs millions d'individus? Le langage que vous dites que tiennent vos sujets pour réclamer votre justice leur est dicté tous les jours par les directeurs de leur conscience. Les curés et les vicaires ne cessent de vanter les vertus, les talens et surtout *la tendresse paternelle* que l'empereur Napoléon porte à tous les Français.

Buonaparté.—Vos prêtres ne font que leur devoir. S'ils continuent à me contenter, j'améliorerai leur sort, en faisant disposer en leur faveur de quelques centimes additionnels sur les budjets de leurs paroisses. La religion m'a été fort utile.

par le zele de tous ses ministres à faire marcher les conscrits. Je regrette que leur ascendant ne soit pas le même pour influencer la rentrée des contributions. Mes coffres que le public croit remplis d'or, sont absolument vides. Sans les ressources que me procurent encore l'Italie, l'Allemagne et la Hollande, je serais depuis six mois très-embarrassé pour solder les deux millions d'employés qui sont à mes gages, depuis Cambacérès jusqu'au simple douanier. La loterie et la poste sont sans valeur depuis deux ans. Les frais absorbent les recettes, et même *les vols*. Lavalette est forcé, à son grand regret, de suspendre ses versemens dans ma caisse *secrette*. Les droits du timbre et de l'enrégistrement ne valent pas le quart de 1803. Les affaires sont mortes. Il n'y a plus de mutations dans les propriétés. Les douanes si productives en 1802 et 1803, sont presque nulles. Les droits réunis occasionnent des vexations arbitraires. D'un bout de mon empire à l'autre, les plaintes sont générales. La perception de cet impôt très-onéreux exige presque tout son produit. La rentrée des contributions des pays conquis va finir. Je ne puis plus compter que sur l'impôt territorial, sur ma bonne ville de Paris, et sur les extorsions de mes préfets. Quelques savans prétendent qu'on ne saurait accuser ces fonctionnaires de déprédation. Ils ignorent sans doute que leurs rapines de vingt especes différentes, sont presque entierement à mon profit, n'en allouant qu'une

bien faible part aux instrumens de ma rapacité. Quiconque connaît les ressources de la France, et sait exploiter adroitement cette mine jusqu'à ce jour inépuisable, cessera d'être étonné de me voir faire face aux dépenses énormes de mon empire. J'apprends de toutes parts que la confiance disparaît, qu'on retire le numéraire de la circulation, et que je ne dois plus compter que sur le quart de mes revenus secrets. Je suis au désespoir de me voir privé des grands avantages que je m'étais promis de mon système de corruption générale. Depuis moi-même jusqu'au fossoyeur des paroisses, tout est compris dans l'organisation de mes finances. Si j'alloue cent millions pour les dépenses du département de la marine, le ministre jaloux de me contenter, se hâte d'en verser la dixieme partie chez mon trésorier. Un léger sourire à sa premiere visite le satisfait amplement. Non-seulement ces dix millions se trouvent portés en dépense dans la reddition de ses comptes, mais il a soin encore, dans le courant de l'année, de faire d'autres économies dont il me rend un compte fidele qui lui garantit la continuation de ma *bienveillance impériale*. Il en est de même dans tous les autres ministeres. M. de Broglie, évêque de Gand, peut vous dire comment il rançonne ses diocésains par le moyen de *son armée noire*. Le tarif est fixé en raison des fortunes des particuliers, tant pour les mariages, tant pour les naissances, tant pour les enterremens, les grandes et basses messes, etc. Du temps de son

prédécesseur, M. Fallot de Beaumont, on poussa l'impudence jusqu'à exiger un double louis pour l'évêque, à l'occasion d'un mariage de gens d'une fortune ordinaire. La lettre et l'argent furent adressés par méprise à M. Devos sous-préfet de l'arrondissement de Termonde en Flandre, qui ébruita l'aventure. On jeta la pierre à ce *pauvre* Beaumont qui fut obligé de demander son changement. Il n'était à Gand que depuis trois ans, et il avait déjà mis *dans sa bourse* trois cent mille francs d'*économie.* Je l'ai placé en Italie. Il est évêque de Plaisance, où il continue à me servir *avec beaucoup de zele.*

L'Abbé Maury.—Il faut rendre à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César. Je maudis quiconque ne se contente pas de *la dixme* autorisée par le réglement de l'église. Tout le surplus du *tour du bâton* vous appartient. J'aime à croire que mon confrere Beaumont connaît trop bien ses obligations spirituelles et ses devoirs temporels pour ne pas avoir observé scrupuleusement un principe aussi utile au trône qu'à l'autel. J'ai entendu dire que les généraux, les colonels, et même les fonctionnaires qui administrent la justice saisissent avec empressement toutes les occasions de s'enrichir. Je pense que cette conduite est criminelle, que vous êtes coupable de la tolérer, et qu'il convient qu'au moins les juges soient probes et vertueux.

Buonaparté.—On voit bien que vous prêchez

pour les autres une morale que vous ne voulez pas adopter pour vous-même. Si l'honnêteté est de rigueur pour un état quelconque, n'est-ce pas aux ecclésiastiques qu'il faut la prescrire? N'avez-vous pas à imiter Jésus-Christ et les Apôtres, dans le mépris des richesses? Sachez que, dans mon gouvernement, un conscrit ou un assassin, s'ils ont de l'argent, éluderont la sévérité des lois. Un financier fut menacé de la potence par un ministre qui lui reprochait ses vols; il lui répondit *qu'on ne pendait pas un homme qui avait cinquante mille livres de rente.* Je suis fort de cet avis. Tous les pillards ou brigands couverts de crimes qui ont quinze mille livres de revenu, je les fais comtes, et ceux qui en ont le tiers je les nomme barons. Je vous prie de ne jamais me parler des rapines de mes généraux et de mes colonels. Apprenez que des têtes couvertes des lauriers de la victoire sont à l'abri de toute autre censure que la mienne. Ce sont mes *Benjamins.* Ils m'ont fait ce que je suis, et j'aime à pouvoir me croire l'auteur de ce qu'ils sont. J'ai eu soin d'élaguer ce qui n'étant pas de ma création, ne cédait qu'à regret au nouvel ordre de choses. Mes colonels n'ont que six mille francs par an. Il est naturel qu'ils regardent leurs régimens comme des fermes dont je leur confie l'exploitation. Le colonel Coutard, en prenant le commandement du 65eme régiment, le trouva endetté de cent mille francs. Trois ans après, il

avait liquidé cette dette et il avait économisé cent mille francs qui se trouvaient en caisse à la revue de l'inspecteur-général. J'avoue que je suis coupable de laisser voler les soldats par leurs chefs. C'est un mal dont il résulte un plus grand bien. On leur donne une musique excellente et bien habillée; on va au secours des sergens promus au grade d'officier, et le soldat ne s'aperçoit pas des injustices de son colonel qui ne peut pas économiser *un centime* sans le voler à ses subordonnés. L'institution des inspecteurs aux revues a mis un terme aux vols que l'on faisait au gouvernement. La comptabilité des troupes est portée à sa perfection. On dit aussi dans des ouvrages publiés à l'étranger, *que l'administration des communes est en désordre*. C'est une erreur grossiere. Indépendamment des maires et des adjoints toujours choisis parmi les anciens nobles, ou les roturiers riches et instruits, il a été établi des secrétaires très-intelligens qui tiennent tous les régistres dans le plus grand ordre. Comment a-t-on pu avancer une assertion qui, si elle était fondée, supposerait une confusion dans mon système administratif regardé par tous les savans politiques comme un modele de précision, de sagesse et d'habileté? Dans les départemens du Rhin et en Flandre, on ne place pas un secrétaire qui ne connaisse les deux langues, la française et celle du pays où il est employé. Ces places de secrétaire sont très-lucratives en raison de l'importance des communes.

Les receveurs à vie pour les contributions sont bien traités. Les gardes champêtres ou espions des préfets rivalisent avec la gendarmerie pour la police et l'arrestation des déserteurs et conscrits réfractaires. Les entrepreneurs pour les travaux publics sont au choix des préfets qui ne manquent jamais de faire acheter leur protection au poids de l'or. On dit aussi *que les maires sont obligés de servir l'état de leur bourse.* Ce serait bien peu connaître les Français que de les croire capables de tant de libéralité. Si petite que soit une commune, elle a ses revenus, d'après la nature des contributions. Le budjet fait face à toutes les dépenses. Le gouvernement s'empare des fonds excédens. Toutes les autorités intermédiaires, sans en excepter les conseils généraux, les préfets et les ministres, ne sont que des machines dont je dirige tous les mouvemens. Mes proclamations, depuis que je suis maître absolu, respirent la justice,la plus impartiale. Mes instructions secretes prescrivent impérativement les abus qui me sont avantageux dans toutes les parties du service public. Mon directeur de la conscription, mon ministre de l'intérieur et celui de la police ont réussi à surpasser les finances, les cultes, la marine et même la guerre. Je suis peu content de mon grand-juge qui est cependant ce que j'ai de moins mauvais dans son genre. J'ai dirigé moi-même les affaires étrangeres. Mes mensonges ont assez souvent produit le bon effet que je m'en étais

promis. Voilà, à-peu-près, tout ce que l'on peut trouver de repiéhensible dans ma conduite depuis mon entrée dans le monde jusqu'à ce jour. Je dois vous observer que les injustices dont je viens de vous parler, sont nécessaires pour maintenir mon empire dans l'état de *prospérité* dont il jouit.

L'Abbé Maury.—Je vous prie de me donner quelques détails sur l'éducation publique où vous avez, dit-on, introduit de très-grands abus; parlez-moi aussi des vexations que vous avez fait éprouver à la garde nationale, au mépris des lois qui lui sont relatives, et de ces bastilles où l'on prétend que vous faites périr à petit feu plusieurs milliers d'innocens. Vos ennemis poussent la méchanceté jusqu'à vous attribuer l'arrestation d'agens diplomatiques, leur assassinat, ou leur disparition qui ont eu lieu à différentes époques en pays étranger. Cette violation du droit des nations est très-blâmable, si toutefois vous n'y avez pas été forcé par le désir d'assurer les triomphes de la nation française. *Salus populi, suprema lex.*

Buonaparté.—Vous me rendez justice. Lorsque je me suis décidé à des mesures qui assimilaient leurs exécuteurs à des mandrins et à des Cartouches, c'était pour me procurer les secrets des cours étrangeres, afin d'avoir le temps suffisant pour faire mes dispositions. Je n'avais pas d'autre moyen pour résister à leurs attaques, et faire retomber sur mes ennemis les malheurs qu'ils préparaient à la France. Indépendamment de ces

actes de vive force, je dois m'accuser, *si toutefois cela est mal*, d'entretenir dans les villes de quelqu'importance, des agens qui interceptent les lettres qu'on présume de conséquence, en prennent lecture pour m'en donner communication, et en font la soustraction, ou la remise conformément à mes intérêts. Depuis le dix-huit Brumaire, cette précaution a été régulierement observée en France et dans tous les pays sous ma domination. J'ai besoin d'être au courant de tout ce qui a rapport à la sûreté de l'état, afin de déjouer les complots des malveillans. L'éducation publique a dû avoir pour but de m'affectionner les jeunes gens, de leur inspirer le goût du métier des armes, et de leur persuader la supériorité d'un empereur sur un pape. Vous me contesterez vainement ce dernier point. Il est nécessaire au bonheur des peuples que cette vérité leur soit confirmée par les ministres de la religion. Vous savez que *votre royaume n'est pas de ce monde*, et que vous devez obéir à l'autorité légitime. Je conviens qu'il s'est glissé plusieurs abus dans l'instruction publique pendant les troubles de la révolution. Bien loin d'en être l'auteur, je me suis occupé à les détruire. J'y ai presque réussi par l'établissement de l'université. Le temps peut seul perfectionner mon ouvrage. Mes ennemis les plus acharnés finiront par me rendre justice en convenant que la jeunesse reçoit, sous mon empire, une éducation bien plus

soignée que dans les temps les plus prosperes de l'ancienne dynastie. Je suis très-mécontent de la garde nationale. Il m'a fallu toute mon adresse pour parvenir à tirer quelque parti de ce fantôme en 1809, lorsque les Anglais firent leur expédition de l'Escaut. Les Français sont indignes de m'avoir pour empereur. Ils sont témoins de mes peines et de mes travaux pour les couvrir de gloire, et ils me payent de l'ingratitude la plus noire. Je vous assure que si les Anglais débarquaient en Normandie, ou en Picardie, je les laisserais pendant quelques jours libres de leurs mouvemens pour être mes vengeurs de l'indifférence coupable que ces deux provinces ont montrée pour la défense des côtes. Une armée anglaise à Rouen ou à Amiens pendant un ou deux mois, apprendrait aux Normans et aux Picards à ne plus déserter comme ils l'ont fait si lâchement, étant au camp de Boulogne. J'en fis condamner plusieurs à quatre ans de fers pour effrayer les autres. Cette rigueur exaspéra les esprits au lieu de les calmer, et les camps furent abandonnés au point qu'on fut obligé de laisser sans garde les batteries, même les magasins à poudre. On eut beau faire arrêter les peres et meres des déserteurs, et les mettre en prison; inutilement on condamna les familles aisées des déserteurs à payer une amende de quinze cents francs, les soldats se cacherent, et les officiers refuserent formellement d'obéir aux préfets qui

leur ordonnaient de retourner à leur poste: ils donnaient, pour motiver leur désobéissance, des raisons très-plausibles. Ils disaient "qu'ils avaient "fait leurs trois mois, ainsi que la loi le prescri- "vait, qu'on devait y en envoyer d'autres, et "qu'on les fusillerait, plutôt que de les faire "repartir avant leur nouveau tour." J'ai cependant été obligé *de filer doux*, pour éviter une insurrection générale qui était sur le point d'éclater. Vous voyez donc que cette maudite garde nationale que j'ai la politique de vanter, autant que j'ai raison de la mépriser, vous voyez, dis-je, qu'elle méritait les mauvais traitemens auxquels elle a été exposée. Il faut trois mois pour apprendre à un recrue à charger son fusil et à marcher. S'il est autorisé à s'en aller dans ses foyers après trois mois de service, et qu'il soit remplacé par un autre recrue, il est évident que cette troupe ne sera jamais instruite, et que dans une attaque elle ne fera qu'embarrasser, et même semer l'épouvante, en prenant la fuite à la premiere vue de l'ennemi. Sur trente officiers de cette garde, il est rare d'en trouver trois de bonne volonté, ou qui connaissent leur métier. On a cru que je les faisais marcher en poste pour arriver plus vite sur les points susceptibles d'être attaqués. Ma premiere raison de cette mesure *très-dispendieuse* était de ne pas laisser voir aux espions des Anglais la qualité des troupes qui leur étaient opposées. On voyait cent char-

riots chargés chacun de dix hommes avec des uniformes et des fusils. On ne pouvait pas deviner que ces prétendus soldats étaient très-effrayés de leur arme sans qu'elle fût chargée, et qu'il a fallu long-temps pour obtenir d'eux de ne pas détourner la tête, lorsqu'ils faisaient l'exercice à feu. En second lieu, la fatigue de la marche aurait pu dégoûter ces vieux et jeunes débutans, et les engager à déserter. Au mépris de la loi et en dépit du bon sens, les maires ont eu la cruauté de faire partir des enfans de 14 à 15 ans, et des vieillards de 60 à 67 ans. Je ne puis donc plus compter sur la garde nationale. Je suis assuré qu'à présent les Anglais n'en font aucun cas. Après une révolution aussi orageuse que celle dont la France a été agitée pendant dix ans, il serait dangereux pour la tranquillité publique de suivre ponctuellement les lois. Je ne veux que le bonheur de la majorité de la nation. Pour atteindre ce but, je dois avoir la fermeté nécessaire de punir les turbulens, et de les mettre hors d'état de nuire. J'ai donc créé huit bastilles par mon décret du 3 Mars 1810. Je connais toute la légéreté de mes sujets. Un an ou deux de cachot feront plus d'effet pour faire taire les bavards, que les noyades de Carrier, et les massacres de Robespierre. On mettra les prisonniers en liberté avec l'avis qu'en cas de récidive, ils seront arrêtés et incarcérés pour le reste de leurs jours. Mon calcul produira plus de conversions que

les sermons les plus pathétiques de vos meilleurs orateurs. Quand on sera dénoncé par son curé comme libertin, mauvais sujet, ennemi de la religion, détracteur du prince, etc. *vite un commissaire de police s'empare de l'égrillard.* Tous ses camarades consternés, désavouent à l'envi l'un de l'autre la honte d'avoir partagé des sentimens si coupables. Regardez donc à présent mes huit bastilles avec leurs trois cents succursales ou prisons, comme le *rafinement* de mon travail sur l'éducation publique. J'aime à me persuader que vous ne partagez pas l'opinion de Fouché, de ce terroriste déhonté qui, après avoir du temps de Robespierre, versé de grand cœur des torrens de sang, et après m'avoir surpassé dans l'exécution de tous mes projets diaboliques pour m'assurer ma couronne, s'est permis tout récemment de mettre dans ses rapports du jour, *que le décret du 3 Mars avait singulierement aigri l'opinion publique, et que, dans plusieurs cercles de la capitale et des principales villes des provinces, on s'était permis de m'appeler tyran. et de m'assimiler à Néron.* Mon parti fut bientôt pris. Ce mentor importun a été placé sur la roche tarpéienne d'où il sera précipité au premier signal. Je l'ai remplacé par Savary dont la soumission égale son dévouement pour ma personne et son habileté pour la partie secrette.

L'Abbé Maury.—Vous avez des argumens irrésistibles: j'approuve votre conduite envers la

garde nationale, et je vous remercie pour l'église en général, et pour moi en particulier, des mesures prises pour faire repentir *les têtes fortes*, de leur irréligion. On aura soin de les faire connaître pour éviter la propagation de l'épidémie ; mais il me paraît par votre ton que vous oubliez que vous êtes à confesse. Faites attention que le tribunal de la pénitence exige une autre attitude et un autre langage que si vous étiez sur un champ de bataille. Humiliez-vous devant le très-haut, si vous voulez qu'il répande sur vous sa divine protection, sans laquelle le pêcheur périt dans l'impénitence finale, et son âme est condamnée à des tourmens éternels. Vous ne m'avez pas parlé de vos liaisons avec votre belle-fille Hortense Beauharnois, reine de Hollande ; le public malin dit que vous viviez maritalement avec elle avant son mariage, que vous avez forcé votre frère Louis de l'épouser, lorsque vous la saviez enceinte, que depuis cette époque, elle a obtenu de vous tous les soins d'un bon mari pour sa femme, que vous avez autorisé ses oppositions aux volontés de son mari *suivant la loi*, que vous avez fait jeter dans la Seine son médecin qui avait rapporté à son mari, non sa conduite avec vous, mais ses écarts avec d'autres amans aussi favorisés, dont par conséquent vous avez eu l'air de vous établir le champion, et que vous n'avez rompu ce commerce adultere que d'après les vives prieres de l'archiduchesse qui a

obtenu que sa rivale quitterait Paris, et perdrait sa couronne.

Buonaparté.—Tout ce que dit le public est, à-peu-près, vrai. Si tout autre que mon confesseur avait eu l'audace de me faire de semblables confidences, il n'aurait pas tardé à éprouver le sort du médécin babillard. Je n'aimai jamais Hortense. Je m'en amusai. C'est à la complaisance de sa fille que la veuve Beauharnois doit l'honneur d'avoir été Madame Buonaparté depuis mon retour d'Egypte. L'esprit, les grâces, la beauté et surtout la jeunesse d'Hortense me firent oublier tous les torts de sa mere. Il est faux que j'aie forcé Louis à épouser ma maîtresse. Il connaissait mes liaisons. Il continua ses assiduités. Il voulut être *heureux*, lorsqu'il pouvait le devenir utilement pour prêter son nom. J'ordonnai qu'on consentit à tout, et il fut époux. Je m'accuse de la mort du médecin. J'ai dû céder aux instances de mon épouse pour renvoyer Hortense de Paris, et même pour l'humilier en la faisant cesser de régner. L'avenir la dédommagera des mortifications actuelles, nécessitées par les circonstances. Je suis très-malheureux avec ma famille. L'amour que me témoigne ma Louise me soutient dans mon infortune. Le secours du ciel me rendra ma tranquillité. Je demande l'absolution de tous les péchés dont je viens de vous faire l'aveu. Mes mensonges sont de tous les jours; mes injustices, mes manquemens contre la chasteté, et

mes égorgemens sont sans nombre fixe. En vous priant de supporter mentalement les deux premiers articles, je ne crois pas exagérer le troisieme, en portant à deux millions le nombre de victimes qui ont péri par ma faute depuis les massacres de Toulon jusqu'à la noyade du médecin de la reine de Hollande, qui a eu lieu en Janvier de cette année. Daignez excuser quelques sorties un peu violentes qui m'ont échappé depuis que je vous fais ma confession. Je suis très-sujet à ces sortes de fureurs. Ce qui n'était d'abord qu'une ruse est devenu un besoin : l'habitude est une seconde nature. Je cassai un service de porcelaine à Campo Formio pour jouer la comédie, et effrayer les plénipotentiaires, tandis qu'à Vienne, en Août 1809, lorsque j'appris la reddition de Flessingue, je ne pus pas m'empêcher de briser tous les meubles que je trouvai sous ma main, je blasphêmai comme un énergumene. J'ai oublié de m'accuser que souvent il m'arrive de battre mes alentours, c'est-à-dire mes domestiques, mes aides-de-camp, et quelquefois même mes ministres. Le moment d'après j'en suis fâché, mais le mal est fait : je ne le répare qu'avec de *l'argent*. Je suis trop fier pour m'abaisser à une excuse, quel que soit mon tort, et envers qui que ce puisse être. Si je viens de le faire tout-à-l'heure envers vous, c'est à cause du saint caractere dont vous êtes revêtu, et des fonctions de conciliateur entre Dieu et moi que vous remplissez dans ce moment.

Partout ailleurs, attendez-vous à me trouver votre *Empereur.*

L'Abbé Maury.—Je n'oublierai jamais ce que je dois à *l'oint du seigneur*, et tout mon orgueil sera de vous prouver que vous n'avez pas de sujet plus fidele que l'ancien panegyriste de Saint-Louis votre prédécesseur de glorieuse mémoire. Il me souvient encore qu'on a dit dans le temps que vous vous occupiez d'usure et d'agiotage pour faire valoir vos fonds à Paris et dans les principales places de l'Europe. Entre plusieurs époques dont on prétend que vous avez tiré très-grand parti, on cite la bataille de Marengo. Un courrier porteur de nouvelles plutôt désastreuses que favorables, précéda de vingt-quatre heures l'officier qui portait les dépêches relatives à votre victoire. Vos agens et surtout Talleyrand firent des bénéfices énormes.

Buonaparté.—Dans une place comme la mienne, on n'a jamais assez d'argent. Je vous ai déjà dit, et je vous le répete, que je m'en procure *per fas et nefas.* On est mon ami quand on me flatte, et on est mon favori quand on travaille de cœur à approvisionner mes coffres, et à recruter mes armées. Mon agiotage est aussi étendu que ma police. Je fais d'une pierre deux coups. Cette ressource va m'être bien utile, dans un moment où se trouvent presque nulles les principales ressources de mes finances. Je crois vous avoir assez détaillé, mon irréligion, ma cruauté, mon

libertinage, mon immoralité, ma rage de mentir, ma brutalité, et toutes ces autres miseres inséparables de la chétive espece humaine. Vous connaissez mon vif désir d'en obtenir l'absolution, parlez-moi comme un ange de paix, dites-moi ce que vous croyez pouvoir completter ma conversion. Je vous en supplie, je vous y autorise, et si vous l'exigez pour votre responsabilité, je vous l'ordonne.

L'Abbé Maury.—Malgré le pouvoir spirituel dont je suis revêtu, et l'obligation que m'impose mon caractere sacré, de dire la vérité toute entiere, je dois vous avouer, à ma honte, que la crainte de vous déplaire m'aurait fermé la bouche sur ce qui doit cimenter votre bonheur et celui de votre postérité. Je vous aurais parlé vaguement de quelques arrangemens dont l'insuffisance n'assurait la durée que jusqu'à votre mort, ou même de votre vivant jusqu'à un revirement de fortune, si ordinaire dans ce bas-monde. Puisque vous m'ordonnez de vous parler à cœur ouvert, et au nom du Dieu tout puissant, apprenez que vous seul pouvez rendre la paix à l'univers, et vous placer au dessus de tous les grands hommes qui ont honoré l'humanité, et illustré la sainte église. Renoncez au trône de France. Rendez aux Français leur souverain légitime. Soyez roi des Lombards. Vos états seront composés de tout ce qui se trouve entre l'Adige, les Alpes, le Tesin, le Tanaro, la Bormida, la Toscane, le Rubicon, et le Golfe Adriatique. Vous aurez l'ancien état de

Gênes, et l'île de Corse. Ce qui est sur la rive gauche de l'Adige des états de Venise, ainsi que cette ville seront donnés à l'empereur d'Autriche pour l'indemniser du Milanais. Le comtat Venaissin restera à la France pour l'indemniser de la *perte* de l'île de Corse. Du reste, toute l'Europe rentrera dans l'*in statu quo* de 1789, il en sera de même pour les colonies. On vous donnera la Guadeloupe. Vos nouveaux états vous seront garantis par toutes les puissances, ainsi qu'à votre famille. Si vous n'adoptez pas ce plan, vous devez vous attendre à éprouver le sort de Cromwell, qui après avoir été enseveli avec les honneurs royaux, *fut déterré et pendu par la main du bourreau.* Votre gloire sur la terre, et votre bonheur dans le ciel ne vous permettent pas de balancer. Dès votre vivant vous serez regardé comme un habitant de l'empirée. Vous seul pouvez rendre heureux cent soixante millions d'hommes qui, dans ce moment, gémissent opprimés par vos agens despotiques, qui ont la barbarie de renchérir sur la sévérité de vos dispositions déjà très-rigoureuses. Le nord est plongé dans la stupeur la plus complete, et dans la derniere des miseres ; l'ouest présente le triste spectacle d'une animosité inconnue chez les sauvages, et dont l'Angleterre et la France sont à la fois les malheureuses victimes ; le sud est à feu et à sang par cet esprit de vengeance bien naturel à des peuples qu'on veut priver de leurs légitimes souverains et de leurs lois antiques; et l'est, est le théâtre

des massacres de deux grandes nations bien plus intéressées à se protéger qu'à se détruire. De votre volonté seule, dépend la liberté générale. Parlez, et l'âge d'or sera votre ouvrage. Vous avez commis de grands crimes. Vous avez mérité un million de fois d'être précipité dans le fond des enfers au milieu des plus grands scélérats, pour y être la proie de ces flammes dévorantes qui éternisent leurs victimes en centuplant leurs tortures déchirantes; votre conversion vous préserve d'une si fatale destinée. Les portes du ciel vous sont ouvertes. Combien ne doit pas être grande votre gratitude pour une si éclatante protection de la divinité? Jettez les yeux sur le passé. Que de nouveaux motifs pour remercier l'Etre Suprême des faveurs dont il vous a comblé. Quel a été votre protecteur, lorsque vous faillites périr à Arcole? c'est Dieu. Qui vous a préservé de la peste et des assassinats en Egypte et en Syrie? c'est Dieu. Qui vous a suggéré l'idée de sortir de derriere l'église d'Eylau un moment avant la chute d'un obus qui vous aurait écrasé, si vous y fussiez resté? c'est Dieu. C'est encore à Dieu que vous êtes redevable d'avoir échappé aux poignards des députés au 19 Brumaire à St. Cloud, et à plusieurs conspirations dont vous n'étiez pas l'auteur. Ne vous faites point illusion sur toutes vos victoires. Le Tout-puissant vous a couvert de son égide paternelle à Marengo, à Austerlitz, à Jena, et à Friedland. Que d'actions de grâces ne lui devez-vous

point pour la bataille d'Essling, où vos ennemis furent aveuglés assez à temps pour ne pas consommer votre destruction ! Ne soyez pas ingrat envers votre bienfaiteur. Rendez aux Français et aux Espagnols leurs souverains légitimes. Malgré vos forfaits qui sont énormes, les peuples et les rois vous proclameront leur sauveur, et vous combleront de bénédictions. Le monde chrétien chantera vos louanges, quand on verra le chef visible de l'église jouir de nouveau des bienfaits de vos ancêtres, dont vous n'aviez pas le droit de le dépouiller, et que leur restitution vous rendra personnels. Vos torts envers le Pape sont très-grands. Si vous ne les réparez pas amplement, une excommunication vous privera des avantages que la confession présente au pêcheur repentant. Le successeur de Saint Pierre, seul homme *infaillible* sur la terre, a le pouvoir de *lier* et de *délier* les consciences. Dès qu'il vous aura chassé de la communion des fideles, toutes mes bonnes intentions seront paralisées, et votre malheur pour l'éternité sera inévitable. Calculez tous ces raisonnemens. Servez-vous de la perspicacité surprenante dont Dieu vous a doué, pour vous convaincre de l'impossibilité de la durée de votre puissance colossale dont les élémens tiennent du prodige. Pensez au sort de l'impératrice que vous avez tant de raisons de vouloir rendre heureuse. Ne frémissez-vous pas en imaginant que si vous succombiez aujourd'hui sous le fer d'un assassin, demain Marie

Louise porterait sa tête sur le même échafaud où périt sa tante Marie-Antoinette, reine de France? Faites cesser de si pénibles anxiétés. Mettez le comble à votre gloire et au bonheur des Français. La modération est la pierre de touche des grands hommes. Vous m'avez dit que la mort de Kléber et l'exil de Moreau vous laissaient le premier rang en Europe comme général. Je vous déclare que vous serez le monarque le plus respecté, le plus chéri, et le plus heureux de cette même Europe, si vous vous contentez de *votre couronne de fer*. Vous êtes convenu qu'il vous répugnait de n'être qu'un usurpateur. C'est encore une inspiration divine afin que vous acheviez l'ouvrage que vous avez si heureusement commencé, l'extinction du jacobinisme, et la restauration de la monarchie dans la dynastie des Bourbons. En rétablissant cette illustre famille dans tous ses droits, vous réunirez cordialement tous les partis qui, dans ce moment, ne sont que comprimés. Ils vous craignent, mais ils vous haïssent. Vous connaissez bien les Français. Il est superflu de vous détailler les motifs qui les animent contre vous. Ils ne s'accoutumeront jamais à voir un étranger les gouverner avec plus de rigueur et plus de pompe que Louis Quatorze, le plus orgueilleux et le plus despote de leurs anciens rois. Il en est de même de tous les autres peuples réunis à la France. Rendez-leur leurs anciens maîtres ou plutôt leurs peres bien-aimés. Cette conduite

ne doit point être influencée par aucune puissance. Vous devez l'annoncer à l'univers qui ne saura comment louer assez dignement tant de magnanimité. Qu'il est doux de mourir de la mort des justes! Combien doit être horriblement tourmenté le monarque qui, à sa derniere heure, a la terrible conviction de n'avoir pas assuré le bonheur de ses enfans, de ses amis, de ses sujets, de tous les hommes enfin dont la providence ne lui avait confié les destinées que pour lui imposer l'obligation de contribuer à leur félicité.

Qu'importe, lorsqu'on dort dans la nuit du tombeau,
D'avoir porté le sceptre ou traîné le rateau.
L'on n'y distingue point l'orgueil du diadême,
De l'esclave et du roi, la poussiere est la même.
Le vice seul est bas, la vertu fait le rang,
Et l'homme le plus juste est aussi le plus grand.

Les princes doivent méditer ces vérités sublimes. . . . .

(L'Abbé Maury et Buonaparté furent interrompus par l'impératrice qui seule a le droit d'entrer dans le cabinet de l'empereur sans être annoncée par Roustan. Buonaparté pria l'Abbé Maury de se retirer dans le sallon voisin où Berthier faisait anti-chambre depuis deux heures. Voici quelle fut à-peu-près la conversation *du grand aumônier et du grand veneur.*)

Conversation du Général Alexandre Berthier avec l'Abbé Maury.

Berthier.—On a bien raison de dire, Monsieur l'Abbé, qu'il y a des grâces d'état. Avec quelle habileté vous prêchez ce que vous ne pratiquez pas! Je sais de vos nouvelles, et quoique vous soyez âgé de soixante-quatre ans *bien sonnés,* vous croyez, comme Buonaparté, être rajeuni par ces jeunes beautés qui affluent dans votre hôtel par pur libertinage qu'on pallie par la fausse allégation de piété. Il est difficile de nous en revendre, car nous en savons d'aussi loin que les hypocrites les plus madrés. Cessez votre rôle de tartuffe, soyez de bonne foi, n'allez pas tracasser par de vaines terreurs le peu d'années qui nous restent à vivre. J'ai entendu tout ce que vous avez dit à Buonaparté. J'en ai levé les épaules de pitié. Il a oublié quelques-unes de ses fredaines. Je puis vous en parler savemment, puisque nous sommes comme St. Roc et son chien, c'est-à-dire, les inséparables jusqu'à la mort, qui, je l'espere, nous dispensera long-temps de sa visite toujours importune. Il est heureux que l'impératrice soit arrivée pour vous empêcher de commettre un sacrilége, quoique, soyez en sûr, l'empereur n'en aurait pas perdu un *coup de dent.* Je ne reviens pas de mon étonnement de tout ce que j'ai entendù. Vous savez très-

bien jouer la comédie. Que signifient vos conclusions? Que prétendez-vous par cette proposition de rendre aux Bourbons la couronne de France, et de se confiner dans l'Italie septentrionale? Avez-vous pu croire que je renoncerai à ma principauté de Neufchâtel et Valangin avec la même apathie que le Pape l'a fait pour le Saint Siége? Vous prétendez aussi que je renonce à mon titre de prince de Wagram, et à ma charge de vice-connétable! Vous m'avez mal jugé. Buonaparté peut faire ce qu'il veut. Dès qu'il rétrogradera, je lui tourne casaque; je réunis autour de moi tous les braves qui ne voudront pas survivre à la perte de l'honneur et nous mourrons avec gloire, s'il le faut, pour la défense des titres et des richesses acquises à la sueur de notre front, et par des flots du sang Français. Vous feriez beaucoup mieux d'exercer votre éloquence à faire quelque beau discours pour exalter nos triomphes, que de chercher à nous en faire perdre le fruit par vos jérémiades jesuitiques. J'aurai peu de chose à faire pour renverser votre ouvrage *pieux*. Je ferai connaître votre conduite à l'époque de l'assemblée constituante. On verra que vous êtes l'homme des circonstances, et que vous n'êtes réellement *utile* que pour faire de belles phrases. Laissez aller les choses leur train, et si vous me promettez de ne plus parler des Bourbons, je vous promets de vous faire Grand Muphthi, lorsque je serai empereur des Ottomans à Constantinople. Nous serons aussi zélés Musulmans

que nous sommes bons catholiques. De l'argent, de jolies femmes et des cuisiniers français, voilà le bonheur de ce monde, et notre nouvelle religion nous promet le paradis enchanteur de Mahomet. La postérité la plus reculée prononcera avec admiration les grands noms de Mustapha Berthier et de Maury grand Muphti.

L'Abbé Maury. — Votre altesse est d'une gaieté et d'une amabilité qui me ravissent. Vous pouvez être assuré, mon prince, que je saisirai avec joie toutes les occasions de vous être agréable. Je ne refuse point d'être le chef de la religion dans votre empire. Je vois avec regret que le cardinal Fesch me damera le pion pour la papauté. Je dis comme César qu'il vaut mieux être le premier dans un village que le second dans Rome. Nous sommes un peu vieux pour apprendre la langue Turque, et cette précaution est indispensable pour pouvoir espérer de plaire à la nation, et de lui faire embrasser le christianisme. Avec le secours du souverain maître du ciel et de la terre, nous devons compter sur un succès complet.

Berthier.—Laissez-là tous vos grands mots de toute puissance, de miséricorde, etc. La force et l'audace sont mes moyens de persuasion. J'employe assez à propos le mensonge et la corruption. J'ose croire que Buonaparté aurait fait le tour du monde, et qu'il n'aurait pas réussi à trouver mon pareil pour le seconder dans l'exécution de tous ses projets. Lorsque je travaillerai pour mon pro-

pre compte, mes opérations seront basées sur les mêmes principes. Il serait imprudent de s'écarter de la route ouverte par *notre grand maître.*

L'Abbé Maury.—Excusez, mon prince, mon indiscrétion, en vous demandant quelques détails sur les principes dont vous parlez, et qui ont occasionné des événemens si surprenans. Buonaparté ne parle que de *nombre et de témérité.* J'attribue à la modestie du plus grand des héros de donner de semblables motifs pour expliquer des triomphes inouïs jusqu'à nos jours, et je serai pénétré de la plus vive reconnaissance, si votre altesse a la bonté de me donner une idée approximative *du systéme militaire de Buonaparté.* Si vous voulez consacrer quelques instans à l'étude de l'éloquence, je serai flatté de vous démontrer les beautés de l'art oratoire.

Berthier.—Je vous en dispense. Ma bourse était à sec, lorsque je m'occupais d'Horace, de Virgile et de Cicéron. J'étais encore un très-petit Sire, lorsqu'il y a seize ans, je me morfondais sur les doctes ouvrages des Guibert et des Feuquieres. Je craindrais que la théorie que vous me proposez ne me devînt funeste. *Sabrer et piller,* voilà notre rhétorique et notre morale. Buonaparté ne vous a pas dit le mot de ralliement qu'il donna à ses généraux en entrant en campagne en 1796. C'était encore plus énergique, quoiqu'ayant la même signification. *Vaincre et voler.* Il fit une observation bien simple, et qui a été bien utile.

à la réussite de ses opérations. " Promettez-moi," dit-il à ses généraux, " de m'obéir aveuglement " et je vous garantis *victoires et trésors*. C'est " l'union qui fait la force. Plus vous me respec- " terez, plus je vous ferai respecter. Il faut une " tête à un corps bien organisé. Si vous croyez " qu'il y ait parmi vous quelqu'un plus en état " de vous commander que moi, vous n'avez qu'à " me le désigner. Je ferai confirmer votre choix " par le gouvernement, et je serai le premier à " exécuter ses ordres. Dans le cas contraire, " soumettez-vous à tout, et comptez sur ma re- " connaissance. Persuadez bien à vos officiers " *que l'obéissance à la guerre passe avant tout*, " *même avant la bravoure*."

L'Abbé Maury.—Buonaparté ne m'a donc pas dit la vérité, puisqu'il a regardé la *témérité*, qui n'est que de la bravoure, comme la cause de ses succès après le *nombre*. Je prendrai la liberté de vous interrompre, lorsque je ne pourrai pas concilier vos communications avec les idées que j'ai déjà de l'art de la guerre. Dans mon état d'orateur, il m'importe fortement de connaître le fort et le faible du métier des armes pour en faire une heureuse application dans le *panégyrique* de notre Empereur dont j'ai préparé les matériaux.

Berthier.—Buonaparté a eu raison et avec ses généraux et avec son confesseur. Le roi de Prusse perdit la bataille de Kolin par la désobéissance du général Manstein dont la bravoure est reconnue

par Frédéric. Il faut être brave, intrépide, et même par fois téméraire *pour exécuter les dispositions du général en chef.* On peut aussi faire un coup de crâne, quand on est détaché en partisan, avec la ferme résolution de réussir ou de périr. On doit toujours adopter ce calcul, quand on se décide à enfreindre les ordres de ses chefs.

L'Abbé Maury.—J'ai été obligé de tant étudier pour acquérir la perfection à laquelle je suis enfin par venudans l'éloquence de la chaire, que j'ai de la peine à croire que Jourdan, marchand de toile à Limoges en 1790, ait pu battre Clairfait au déblocus de Maubeuge, et le prince de Cobourg à la bataille de Fleurus, trois ans après avoir quitté son aune et sa boutique pour aller commander des armées de cent mille hommes.

Berthier.—Puisque vous remontez au commencement de la guerre de la révolution, je vous expliquerai en peu de mots la marche progressive des succès des armées françaises. La guerre fut déclarée à l'empereur d'Allemagne le 20 Avril 1792. La troupe de ligne en France était alors composée d'environ 200 bataillons, et de 208 escadrons. Le soldat manquait de discipline, mais il était bien exercé. Les officiers connaissaient leur métier. L'artillerie et le génie conservaient leur bonne réputation de zele et de talens. Il n'y avait que cent bataillons de gardes nationaux. On eut tort de les mépriser. Beaucoup de sous-officiers avaient quitté la troupe de ligne pour entrer dans ces corps comme instruc-

teurs. Leur formation fut rapide. Ils rivaliserent les troupes de ligne d'abord, par leur bravoure, et ensuite pour l'instruction et la tenue. Les officiers généraux n'avaient pas encore été choisis dans les bonnets rouges. Rochambeau, Beauharnois, Dumouriez, Broglie, Lukner, La Fayette, Dillon et tant d'autres connaissaient la guerre et par théorie et par pratique. On fit la guerre comme toujours. Des avant-gardes, des corps de bataille, et des réserves furent formés dans toutes les armées. Les généraux et les officiers d'état-major s'étudierent à faire observer par les volontaires cette vigilance dont ne s'est jamais écartée la troupe de ligne. Ce ne fut qu'en les incorporant dans les anciens régimens qu'on parvint à leur donner cette consistance qui résulte de l'expérience. On n'a pas encore dit quelle était la cause des succès des Français. C'est l'envoi des représentans du peuple auxarmées. Ils y étaient tout-puissans. S'ils firent des promotions ridicules, ils sortirent des derniers rangs des hommes de génie qui gagnerent des batailles. On oublie les nominations des Charbonnier, des l'Echelle, des Rossignol, etc. quand on voit des Kléber, des Moreau, des Pichegru, des Marceau, etc. qui ont réellement formé les état-majors des armées après le départ des nobles dont le renvoi fut modifié en raison des talens. Jourdan est un bon soldat, et un honnête homme. Gardez-vous de croire qu'il soit général. C'est Carnot qui a gagné la bataille de Watignies, et c'est Soult qui a gagné la bataille de Fleurus.

Marceau dans cette derniere affaire commandait l'aile droite de l'armée de Sambre et Meuse. Jourdan était au centre dans un ballon; et Kléber commandait l'aile gauche. Beaulieu attaqua Marceau à la pointe du jour. A midi toute la droite était en déroute. Le centre commençait à plier en pivotant sur la division Lefevre dont Soult était chef de l'état-major. La cavalerie française avait été culbutée. Lefevre voulait suivre le mouvement rétrograde des trois autres divisions du centre; Soult le conjura de conserver sa position avec toutes ses troupes dont Marceau lui demandait un détachement que Soult fit encore refuser. Les Français furent attaqués avec plus de bravoure que d'intelligence. Ils gagnerent une bataille défensive. Ils conserverent leur position, et le prince de Cobourg se retira à la faveur de la nuit, sans être poursuivi. La droite que Beaulieu avait battue fut pendant vingt-quatre heures sans pouvoir se rallier. Quand vous aurez lu une histoire impartiale des événemens militaires, alors seulement vous serez à même de rendre justice à tant de brillantes réputations, presque toutes usurpées.

L'Abbé Maury.—Vous faites donc la guerre comme Frédéric. Vous n'avez rien innové qui augmente la supériorité de cet art de se détruire, sur celui d'autrefois. Comme j'ai l'habitude de juger des causes par leurs effets, je vous prie de me dire pourquoi Buonaparté a soumis tout le continent, tandis que le Roi de Prusse fit face à la

vérité à toutes les puissance, mais il fut forcé à faire la paix, et les autres nations resterent dans une attitude menaçante ; pourquoi donc la Russie, la Prusse, et l'Autriche tremblent-elles au seul nom de leur vainqueur ?

Berthier.—Les deux causes vous ont été indiquées par votre *pénitent impérial, le nombre et la témérité.* Le plus grand mérite de Buonaparté n'est pas de posseder l'art de la guerre. Son grand secret est la connaissance qu'il a du cœur humain. Il ne dédaigne pas de s'entretenir avec les officiers subalternes. Il reste quelquefois six heures à passer la revue d'un régiment. Il questionne les colonels, les chefs de bataillon et les capitaines, avec beaucoup d'intérêt. Aussitôt qu'un sujet le frappe, soit en bien soit en mal, un de ses aides-de-camp met ses notes par écrit, et le soir on lui soumet le travail général. Ce n'est pas sur un champ de bataille que Buonaparté est dans son élément. Il est unique dans son cabinet pour discuter les questions relatives à la politique de l'Europe et à l'administration de la France. Il manie l'or, cette clef des cœurs, avec une habileté extraordinaire. Un capitaine de grenadiers a fait une belle action. Il examine ses notes. Si c'est un officier instruit, il le nomme chef de bataillon. Si cette place est au dessus de ses moyens, il lui fait donner cent louis. A la premiere affaire, cet homme qui n'était que brave, saisit avec empressement toutes

les occasions de paraître *téméraire*. Cette tactique fait tuer beaucoup de monde. Nous ne faisons jamais ce calcul. La conscription est un mode de recrutement bien précieux. On crie, on se plaint, on prétend que la France se dépeuple par la continuation de la guerre. Ce sont des contes pour rire. Il n'y a pas un village où l'on ne danse tous les Dimanches comme dans l'ancien régime. D'ailleurs l'Italie, la Confédération et les Autrichiens sont à nos ordres. Avant le mariage de l'empereur avec l'archiduchesse, nous étions comme l'oiseau sur la branche. Aujourd'hui si les Français bougeaient, on verrait Buonaparté à la tête des vainqueurs d'Essling faire payer chérement aux rebelles, leurs triomphes de Marengo et d'Austerlitz.

L'Abbé Maury.—Cette sortie qui anticipe sur les événemens, supposerait la possibilité d'un soulevement. Je suis loin de le désirer, et je fais des vœux bien sinceres pour le repos des nations. Je serais charmé de connaître l'ordre hiérarchique des pouvoirs qui font mouvoir une armée, en en faisant l'application à la campagne de 1805 contre l'Autriche. Cette bataille d'Austerlitz a été racontée de tant de manieres différentes que je vous serai très-obligé de fixer mon opinion à ce sujet.

Berthier—A l'époque dont vous me parlez, l'armée était composée de sept corps d'armée, composés d'infanterie de ligne, d'infanterie et de ca-

valerie légere, de vingt-quatre régimens de dragons, de deux divisions de grosse cavalerie, et de la garde impériale. Voyez dans mon *memorandum* les noms des généraux et des régimens. Quoique le tableau soit du 1er Mai 1806, il est à peu près exact, tant pour la bataille d'Austerlitz livrée le 2 Décembre 1805, que pour celle de Jéna qui eut lieu le 14 Octobre 1806. Si je choisis cette époque pour placer sur mon calepin l'état de situation de la grande armée, c'est parce que j'en étais alors le général en chef. Buonaparté m'en avait donné le commandement, en se rendant à Paris. J'avais mon quartier-général à Munich.

Premier corps d'armée—Maréchal Bernadotte.

Premiere division, Général Rivaud—8e et 54e de ligne.

Deuxieme division, Général Drouet—27e légere, 94e et 95e de ligne.

Cavalerie légere—Général Kellermann—2e, 3e et 4e régimens de hussards, et 5e de chasseurs à cheval.

Deuxieme corps d'armée—Général Marmont.

Premiere division, Général Boudet—18e légere, 11e et 35e de ligne.

Deuxieme division, Général Grouchy—84e et 92e de ligne.

Cavalerie légere, Général Lacoste—6e de hussards et 8e de chasseurs à cheval.

Lés Hollandais, Général Dumonceau.

Troisieme corps d'armée—Maréchal Davoust.

Premiere division, Général Morand—13e légere, 17e, 30e, 51e, et 61e de ligne.

Deuxieme division, Général Friand—15e légere, 33e, 48e, 108e et 111e de ligne.

Troisieme division, Général Gudin—12e, 21e 25e, et 85e de ligne.

Cavalerie légere, Général Vialanes—7e de hussards, 1er, 2d, et 12e de chasseurs à cheval.

Quatrieme corps d'armée—Maréchal Soult.

Premiere division, Général Saint Hilaire—10e légere, 14e, 36e, 43 et 55e de ligne.

Deuxieme division, Général Vandamme—24e légere, 4e, 28e, 46e, et 57e de ligne.

Troisieme division, Général Legrand—26e légere, 3e, 18e, et 75e de ligne.

Cavalerie légere, Général Margaron—8e de hussards, 11e et 26e de chasseurs à cheval.

Cinquieme corps d'armée—Maréchal Lannes:

Premiere division, Général Gazan—4e et 21e légere, 58e, 100e, et 103e de ligne.

Deuxieme division, Général Suchet—17e légere, 34e, 40e, 64e et 88e de ligne.

Cavalerie légere, Général Lasalle—9e et 10e de hussards, 13e et 21e de chasseurs à cheval.

Sixieme corps d'armée—Maréchal Ney.

Premiere division, Général Dupont—9e légere, 32 et 96e de ligne.

Deuxieme division, Général Marchand—6e légere, 39e, 69e et 76e de ligne.

Troisieme division, Général Malher—25e légere, 27e, 50e, et 59e de ligne.

Cavalerie légere, Général Dupré—1er de hussards et 10e de chasseurs à cheval.

Septieme corps d'armée—Maréchal Augereau.

Premiere division, Général Desjardins—16e légere, 44e et 105e de ligne.

Deuxieme division, Général Sarrazin—7e légere, 24e et 63e de ligne.

Cavalerie légere, Général Augereau—7e régiment de chasseurs à cheval.

Le corps de grenadiers et voltigeurs réunis sous les ordres du Général Oudinot.

Vingt-quatre régimens de dragons sous les ordres des généraux Klein, Walther, Beker, et Beaumont.

Les deux régimens de carabiniers et huit régimens de cuirassiers commandés par les généraux d'Hautpoult et Nansouty. Le général

Murat, *Grand Duc de Berg*, avait le commandement supérieur de toute cette cavalerie.

A l'époque de la bataille d'Austerlitz, le maréchal Bessieres commandait la garde impériale.

Les Bavarois sous les ordres du Général de Wrede étaient du côté de la Bohême, faisant face au corps de l'archiduc Ferdinand.

Le maréchal Ney avec les divisions Marchand et Malher pénétrait dans le Tyrol. Sa premiere division, commandée par le général Dupont, fut mise sous les ordres du maréchal Mortier, avec la division Gazan du corps du maréchal Lannes. L'ennemi qui sait que nos corps d'armée sont composés de vingt-cinq à trente mille hommes, ne sait de quel côté faire face, quand on lui annonce un corps que lui était inconnu. Buonaparté a le grand talent de paraître augmenter ou diminuer ses forces à volonté. On a paru étonné de ce que notre armée ne manquait de rien, quoique sans magasins. Nous trouvons dans le pays que nous occupons tout ce dont nous avons besoin. On croit aussi que nos officiers sont sans équipages. C'est une erreur. Il y a un caisson par bataillon pour porter leurs bagages. Rien ne se fait par enchantement. Tout est dans un ordre très-actif à la vérité, mais bien simple et fort naturel. Quant aux opérations, je reçois les ordres de l'empereur. Je les transmets aux maréchaux qui les font exécuter par les généraux de division. Ceux-ci donnent aux géné-

raux de brigade des instructions pour l'exécution des dispositions qui les concernent. Les colonels reçoivent des généraux de brigade les ordres pour leurs régimens dont ils dirigent tous les mouvemens, et sous leur responsabilité personnelle. Vous sentez qu'il serait ridicule et dangereux d'ordonner des mouvemens au dessus des forces humaines. Nos marches sont rapides, quand les circonstances l'exigent. Pour éviter l'inconvénient de laisser des traîneurs, les colonels sont autorisés à mettre en réquisition des voitures pour transporter les mauvais marcheurs, ou ceux qui tombent malades en route. Il serait très-imprudent d'envoyer des voltigeurs *quelques heures* en avant des colonnes. On ne compromet point ainsi des détachemens isolés. Quand un corps d'armée a battu l'ennemi, on le fait poursuivre par une forte avant-garde qui, elle-même, est soutenue par une division, et presque toujours par la totalité du corps d'armée. Le maréchal Mortier au combat de Dierstein reçut une leçon dont il se souviendra toute sa vie, pour n'avoir pas marché avec ses troupes réunies. Mack a très-bien joué son rôle. On peut dire que la complaisanee de ce général, et la présomption de Kutusow ont couvert de gloire l'armée Française. Comment le général Russe a-t-il préféré flatter son maître en lui faisant entrevoir la possibilité d'un succès, à la gloire de le dissuader de ses folles espérances ? Kutusow a toujours eu de-

vant lui des forces plus nombreuses que les siennes même après l'arrivée du grand duc Constantin qui avait sous ses ordres environ 8 mille hommes délite. Le jour de la bataille d'Austerlitz, l'armée austro-russe était forte de 70 mille hommes, dont douze mille de cavalerie. Buonaparté avait sous ses ordres, présens sous les armes, cent douze mille combattans dont dix-huit mille de cavalerie. Il ne s'était replié de Wischaw que pour être plus sûr de son triomphe en augmentant *ses masses* par sa jonction avec Bernadotte et une partie du corps de Davoust. Mortier lui avait rendu un compte fidele de l'intrépidité des Russes. Il eut recours au *nombre, l'un des deux grands généraux de l'armée d'Italie.* Malgré cette précaution, il n'était pas tranquille. Il me dit la veille de la bataille : *L'armée russe est la premiere armée du monde. J'espere gagner la bataille, parce que je suis d'un tiers plus fort que Kutusow en infanterie et en cavalerie. Avant d'en venir à la baïonnette, recommandez aux maréchaux d'écraser les colonnes ennemies avec un grand feu d'artillerie. Alors l'infanterie les fusillera, et les cuirassiers les acheveront.* Les ennemis ne tarderent pas à dissiper nos frayeurs, en manœuvrant au rebours du bon sens. Ils prouverent qu'ils ne connaissaient pas notre force. Avant de tourner un ennemi, et de chercher à lui couper la retraite, il faut avoir les moyens de faire face à sa ligne de bataille. Une seule manœuvre décida la victoire en notre fa-

veur. Le maréchal Soult se porta sur les hauteurs de Pratzen, et culbuta le centre de l'ennemi. Le grand duc Constantin fit des prodiges avec la garde de l'empereur Alexandre. Il réussit à protéger les mouvemens rétrogrades des deux ailes, qui l'effectuerent avec beaucoup de perte. L'armée Austro-Russe eut six mille tués, dix mille blessés et douze mille prisonniers. Notre perte fut de dix mille hommes dont trois mille tués et sept mille blessés.

L'Abbé Maury.—Il me souvient, mon prince, que vous avez mis dans le 30eme bulletin, en date d'Austerlitz du 12 Frimaire, an 14, 3 Décembre 1805, que vous n'aviez eu que 800 tués et 1600 blessés. Je crois avoir entendu dire que vous n'avouez dans vos rapports que le dixieme des morts et le cinquieme des blessés. Je pense que vous m'avez dit la vérité. Je serais fort aise de connaître les motifs qui vous ont fait dévier de votre système dans cette occasion.

Berthier.—J'ai été vivement grondé à cause de cette erreur de mon secrétaire. Buonaparté ma prodigué les épithetes d'étourdi, de fainéant. Je me suis tu d'abord, j'ai ensuite promis de mieux faire, et l'orage s'est dissipé. Attendez-vous aussi à éprouver quelque bourrasque à votre tour. Je lui ai souvent entendu dire qu'il *n'honorait* de ses fureurs que les personnes à qui il accordait sa bienveillance. Tenez-vous pour averti, et quand vous verrez la tempête se déchaîner, humi-

liez-vous et priez. Vous ne tarderez pas à être un des plus grands saints de notre paradis terrestre. Les Parisiens nous appellent de *grands singes*. Nous les laissons jaser, et nous faisons bonbance avec leurs contributions. Dans le principe nous étions affectés de leurs calembourgs que nous regardions comme l'expression de l'opinion publique. Nous sommes revenus de cette erreur grossiere. Le peuple français, quand on a la bonté de le caresser, se familiarise

Jusqu'à sauter sur l'épaule du roi....

Il leur faut un monarque qui se remue, qui les fasse tuer, et qui les tienne de lui dans un éloignement respectueux. Nous les connaissons à fond, ces enfans gâtés. Je vous assure qu'ils sont en de très-bonnes mains.

L'Abbé Maury.—Vous ne m'avez rien dit de votre artillerie légere qu'on regarde comme la premiere de l'Europe. Est-il vrai que quand les chevaux succombent, des soldats les remplacent? Cette artillerie doit alors changer de dénomination.

Berthier.—L'artillerie ne manque jamais de chevaux. Qnand ceux du train succombent, on les remplace par des chevaux de paysan qu'on prend d'autorité dans le premier village. On donne un coup de main dans une montée rapide pour pousser aux roues, mais on n'a jamais eu l'idée de remplacer les chevaux par des soldats.

Dans les marches, le chef de l'état-major de chaque division assigne des villages, situés sur la grande route pour cantonner l'artillerie et les équipages, qui s'embourberaient dans les chemins de traverse, surtout en hiver. On leur donne une forte escorte d'infanterie. Avant de déterminer les cantonnemens des troupes, on prend des renseignemens sur les villages qui doivent être occupés. Quand on est près de l'ennemi, les troupes sont concentrées. Une grange suffit pour cent hommes. Lorsqu'on a les coudées franches, on élargit les cantonnemens, et les soldats sont traités comme des seigneurs, Il m'a été rapporté qu'en 1806, du côté de Veilbourg sur la Lahn, un caporal s'était trouvé avec son escouade, cantonné dans un très-bon village. En qualité de commandant, le bourgmaître et le pasteur allaient journellement s'informer de sa santé. Indépendamment d'une très-bonne table, on lui allouait par jour une demi-couronne. Cet argent ne faisait que passer par les mains du caporal. Il en devait faire la remise au colonel dont le régiment, fort de trois bataillons, occupait environ 70 villes, bourgs ou villages, qui tout contribuaient en proportion de leurs ressources. Tout cet argent servait à donner aux soldats des effets d'habillement, et à réparer l'armement. La troupe mangeait avec les habitans. Les généraux ont soin de laisser des cantons libres de logement à condition qu'ils feront face aux dépenses de leur table. Les Alle-

mands sont si accoutumés à ces différentes corvées, que dès l'arrivée d'une troupe dans un canton, la répartition en est faite sans la moindre difficulté. Ce système n'est pas nouveau, et dans la guerre de sept ans toutes les armées furent obligées de l'adopter. Le soldat aime mieux trouver ses vivres dans son logement où on lui en fournit à discrétion, que d'être obligé, après une longue marche, d'aller au point indiqué pour la distribution, chercher du mauvais pain avec un morceau de charogne. Les fournisseurs prêchent pour les magasins, parce qu'ils peuvent voler. Quant à moi, je prétends qu'ils sont nuisibles au bien du service, et aux intérêts du pays, excepté lorsque vous devez rester en présence de votre adversaire pour l'observer, lui faire craindre une attaque, ou la réaliser. Cette discussion est du ressort de l'art de la guerre. Vous trouverez des détails sur tout ce qui est relatif aux armées en campagne dans une foule d'auteurs militaires, dont la réputation, au moins pour la plupart, est bien au-dessus de leur mérite.

L'Abbé Maury.—Ayez la bonté, mon prince, de m'indiquer l'ouvrage sur la guerre que vous estimez le plus. Je me sens un désir bien vif de connaître les bases de tous ces grands mouvemens dont les résultats bouleversent le globe.

Berthier.—Je commence à croire, Monsieur l'Abbé, que vous êtes un peu timbré. Eh quoi! à votre âge et dans votre état de prêtre, vous voulez apprendre à guerroyer? Avez-vous envie d'imiter ces illustres prélats qui marchaient à la tête

des croisades? Toute votre éloquence ne réussira pas à persuader à Buonaparté d'aller faire la conquête de la Terre Sainte. Nous avons été reçus devant Saint Jean d'Acre de maniere à être dégoûtés pour toujours de faire de semblables excursions. Nous n'avons pas pu venir à bout de ce féroce pacha Djezzar; après avoir sacrifié l'élite de l'armée, Buonaparté a été réduit à prendre la fuite. Si vous lui prononcez le nom de Saint Jean d'Acre, vous êtes disgrâcié pour six mois. Vous ne voulez sans doute étudier l'*art de se tuer*, qu'afin de faire revivre dans vos discours tous ces braves que nous avons fait égorger. Heureusement que ces résurrections ne sont pas dangereuses. Nous sommes inondés de livres militaires. On change les noms des opérations, et dès lors on se persuade que l'art a reçu une amélioration, et la science un grand perfectionnement. Vous pouvez prendre Feuquieres. Les mémoires de cet officier sont ce qu'il y a de plus complet. Il y a quelques bonnes idées dans les rêveries du maréchal de Saxe. Les ouvrages de Folard, de Puységur, de Santacruz, de Guibert, de Jomini, de Turpin de Crissé, de Gassendy, de Cessac Lacuée, de Grimoard, de Foissac, de Clairac, de Gaudy, de Bousmard, de Vauban, de Noizet, de Saint Paul, et de plusieurs autres auteurs ne sont que des compilations incomplettes, et trop volumineuses pour pouvoir être lues avec fruit par un prédicateur comme par un officier. Nous n'avons pas encore un ouvrage qui puisse

être appelé à juste titre, l'*Art de la Guerre.* Nous possédons un chef-d'œuvre, *le Réglement sur les Manœuvres de l'Infanterie du* 1er *Août* 1701. L'officier qui ferait le pendant de cet ouvrage, en recueillant, dans un semblable développement, les notices relatives aux opérations d'une armée en campagne, cet officier, dis-je, acquerrait des droits incontestables à la reconnaissance de tous les militaires. Il devrait y insérer tout ce que doit savoir un officier sur l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie et la fortification. Après avoir exposé les maximes générales sur les revues, les campemens, les cantonnemens, les marches, les batailles, les retraites, les siéges, et les autres opérations secondaires, il tracerait les qualités et les devoirs de chacun depuis le général en chef jusqu'au sous-lieutenant, pour être digne de la confiance de ses subordonnés et de la bienveillance du gouvernement. Je trouve qu'on a raison d'être épouvanté à l'aspect de quatre à cinq volumes remplis de dissertations inutiles pour l'homme de génie qui saisit sur-le-champ la vérité du principe énoncé, et superflus pour l'homme ordinaire qui ne se donne presque jamais la peine de les lire. Je n'aime pas que Feuquieres qui a quatre volumes, me renvoie à l'ouvrage de Saint-Remy pour la théorie des mines. Il donne des notions générales dont on ne peut profiter ni pour l'attaque, ni pour la défense, puisqu'il se tait sur les moyens d'exécution. Dans l'ouvrage projetté, quelques pages suffiraient pour

faire connaître la théorie et la pratique de cette guerre souterraine, dont on n'a pas encore su calculer toute l'importance. Dantzick n'a tenu que cinquante jours. Cette place était bien approvisionnée. La garnison était nombreuse, et composée de troupes d'élite. La résistance pouvait être prolongée jusqu'au 1er Juillet. L'envoi de la division Russe de Kamensky pour ravitailler cette place, n'avait pas été calculée par un bon officier. C'était affaiblir en pure perte la grande armée Russe. Si Kalkreuth avait rempli ses devoirs envers son prince, l'armée de siége n'eût point été disponible pour les opérations de la grande armée française, et Buonaparté aurait été complettement battu à Heilsberg. Les Prussiens ont cependant de très-bons ingénieurs. Remarquez que pour plaire au général Kalkreuth, on mit en tête de la capitulation de Dantzick, qu'*après une longue résistance, cinquante-un jours de tranchée ouverte, des circonstances majeures ont nécessité de traiter de la reddition de la place, etc.* Lorsque vous lûtes ce singulier passage, et que vous en fites la comparaison avec le 77eme bulletin, où il est dit, *qu'on a trouvé dans Dantzick huit cents bouches à feu, des magasins de toute espece, plus de cinq cents mille quintaux de grains, des caves considérables.... Le Hakelsberg aurait été enlevé d'assaut sans une grande perte, mais le corps de la place était encore entier. Un large fossé, rempli d'eau courante, offrait assez de difficultés pour que les assiégés pro-*

longeassent leur défense. Vous jugeâtes que le gouverneur deDantzick n'avait pas fait son devoir. Kalkreuth est cependant un brave homme. Mais il n'avait pas les connaissances nécessaires pour *soutenir* un siége. S'il avait fait usage des contremines, sa défense aurait duré cent jours au lieu de cinquante. Les événemens ne nous ont été favorables *que par l'habileté* avec laquelle Buonaparté les a *influencés.*

L'Abbé Maury.—Je n'ai pas pu prononcer de mon chef sur la défense de Dantzick par le général Kalkreuth, mais j'ai entendu des militaires distingués assurer que cette place avait été très-mal défendue, et surtout rendue lorsqu'elle pouvait encore tenir plus d'un mois. L'ouvrage dont vous parlez serait accueilli avec le plus grand intérêt, par toutes les classes de la société. J'ai questionné des officiers de mérite qui m'ont déclaré que de toutes les sciences, aucune n'était plus facile à apprendre que celle de l'Art de la Guerre. Il y a une qualité préliminaire, *la valeur*, dont la nature ne m'a pas doué, sans doute, parce que j'étais destiné à être prêtre. C'est la peur que j'ai éprouvée pendant les premiers jours de la révolution, qui a fait blanchir mes cheveux. Je portais des pistolets pour effrayer ceux qui étaient aussi poltrons que moi. Je vous avoue que je n'aurais pas osé en faire usage crainte qu'ils ne crévassent et ne me fracassassent la main, et parce que *ecclesia abhorret à sanguine.* Le fait est que je ne suis rien moins

que brave. Je n'ai pas besoin de l'être comme cardinal. J'ai la vertu nécessaire à mon état, celle d'entendre les plus jolies pénitentes me raconter leurs écarts les plus voluptueux sans éprouver la moindre tentation de les rendre encore plus pécheresses. Vous seul pouvez composer le traité dont vous reconnoissez la nécessité. Vous avez des connaissances très-étendues sur les quatre armes et sur la grande tactique. Pour mon compte, je vous en aurai une obligation particuliere. Je désire pouvoir appliquer à propos les mots techniques. Dernierement un ingénieur faisait le plaisant sur votre relation de la campagne d'Egypte. Il blâmait toutes les opérations du siége de Saint Jean d'Acre comme contraires aux regles de l'art, et il s'amusait beaucoup de ce que vous dites, page 72, *qu'en continuant de battre en brêche on fit sauter une portion de la contrescarpe ;* et il ajoutait qu'on voyait bien que vous étiez moins un éleve de l'école de Mezieres qu'un *enfant de Versailles.* Comme il n'y avait pas d'autre ingénieur dans ce cercle, on le pria de s'expliquer, et il nous dit que c'était l'escarpe qu'on avait fait sauter, et non pas *la contrescarpe* qui ne pouvait être atteinte que par les mineurs ou par les sapeurs.

Berthier.—Cet officier a raison. Mon étourderie me fait commettre bien des fautes. Il n'y a que ceux qui ne sont d'aucune utilité à la société, qui ont des titres à *l'infaillibilité.* Malgré mon vif désir de rendre service aux militaires de la France

et de l'Europe, j'avoue que mes autres occupations ne me permettent pas d'entreprendre une besogne qui, si elle est bien faite, exige au moins un an de l'application la plus assidue, et des recherches très-compliquées. Il faudra savoir écarter tout ce qui est superflu, et ne rien omettre de ce qui est essentiel. Il faut prendre quatre cents pages dans quarante mille. Je ne m'en sens pas le courage, et malgré toute l'envie que j'aurais de vous obliger, j'y renonce. J'ai cinquante-cinq ans. J'ai rempli ma tâche, je suis prince, riche et *puissant*. Je veux jouir de la vie; *après moi le déluge*. Je crois que Buonaparté adopterait votre proposition. Vous devriez lui en parler, il est grand travailleur. D'ailleurs, il s'agit de gloire, de postérité, d'immortalité. Ces trois mots, *qui sont pour moi vides de sens*, suffisent pour lui faire entreprendre les travaux les plus scabreux. Quant à vous, l'Abbé, vous m'avez l'air d'un bien bon enfant. Vous dites franchement ce que vous avez sur le cœur. Vous n'aimez pas le feu de la guerre, mais bien celui de votre chéminée. Quant à celui de l'amour dont vous m'assurez ne pas ressentir la douce chaleur à côté d'une jeune beauté, vous sortez des bornes de la vérité, puisque vous vous regimbez contre les lois de la nature. Vous n'êtes sous ce rapport qu'un *pharisien*. Votre mine est trop rubiconde pour que je sois votre dupe sur ce point. Vous savez que *l'homme qui n'est pas amoureux est un homme mort*, et tout ce que vous me direz pour

votre satisfaction ne servira qu'à me convaincre *que votre fameuse grâce d'état* n'est que votre adresse à cacher au public vos parties fines dont je suis très-loin de vous blâmer, puisque les prêtres sont des hommes comme les autres.

L'Abbé Maury.—Laissons-là, je vous prie, mon prince, toutes ces plaisanteries, et permettez-moi de vous demander quelques éclaircissemens sur la campagne de 1809. L'élite de vos troupes était en Espagne. La défense des côtes exigeait des corps pour protéger les ports et les établissemens maritimes. Tous les amis de Buonaparté ont tremblé en apprenant qu'il avait été complettement battu à Essling. Toutes les fois que j'y pense, je sens tout mon corps frissonner. On assure que l'empereur et vous, courûtes les plus grands dangers, et que sans la garde impériale, vous étiez obligés ou de vous faire tuer ou de vous rendre prisonniers. On dit que, dans la nuit du 21 au 22 Mai, il était possible à l'Archiduc Charles de se placer entre votre tête de pont et le village d'Essling. On apprit en France avec étonnement, mais avec le plus grand plaisir, que vous aviez réussi avec vingt mille hommes battus et découragés, à contenir plus de soixante mille Autrichiens dont l'enthousiasme était à son comble par la victoire qu'ils avaient remportée en vous forçant à rétrograder jusqu'à Aspern et Essling.

Berthier.—Mon cher Cardinal, vous me faites

trop de questions à la fois. Vous faites le petit Buonaparté, qui souvent me dit avec la rapidité de l'éclair, tout ce qui lui passe par la tête, et je suis obligé de ne rien oublier; si je veux éviter quelque mauvaise aventure. Je m'apeçois qu'on m'a dit vrai en m'assurant que la curiosité des gens d'église surpassait celle des coquettes. Quoique je sois habitué à mentir dans les proportions que m'assigne *mon seigneur et maître en mensonge comme en guerre*, je veux bien vous dire les choses comme elles se sont passées, à condition que vous n'en parlerez jamais à qui que ce soit. Si Buonaparté venait à savoir ce que je vais vous réveler, il faudrait que ses fureurs ne fussent que du second rang, si je ne payais mon indiscrétion que de mes deux oreilles. Prenez-y bien garde. Vous me payerez au centuple tous les désagrémens que votre bavardage pourrait me causer.

L'Abbé Maury.—La confiance dont vous m'honorez me fera toujours un devoir de me conformer à vos moindres désirs. Votre complaisance vous garantit ma reconnaissance, et le secret le plus inviolable. Veuillez excuser mon importunité par le besoin que j'ai de connaître la vérité, pour ne rien mettre dans mes discours qui ne soit approuvé par nos contemporains et par la postérité.

Berthier. — Votre esprit, l'abbé, vous fait perdre la tête. Vous me promettez le secret le

plus inviolable, et vous en voulez parler dans vos discours ! Voilà un secret d'une espece inconnue. Je vous défends bien de ne jamais ouvrir la bouche sur ce que je vous confie, et si vous vous avisez d'en écrire une syllabe, vous aurez à faire à moi. Nous étions encore en Espagne, lorsqu'on prévint Buonaparté que la maison d'Autriche prenait une attitude hostile. Nous voulions différer notre retour à Paris jusqu'à ce que Soult eût forcé les Anglais à se rembarquer. Nous n'étions pas allés à la Corogne avec l'armée, à cause de la difficulté du retour trop lent avec des troupes, et dangereux sans une escorte considérable. Notre évasion de Valladolid est de la conception de Buonaparté. Nous fûmes plus heureux que sages, et l'on peut dire que nous l'échappâmes belle. Une quadrille de cinquante chevaux ne nous manqua que d'une heure. En arrivant à Bayonne, Buonaparté me fit expédier des ordres de marche à plusieurs régimens pour se rendre en Allemagne. Notre retour à Paris, *sans avoir planté nos aigles sur les remparts de Lisbonne*, comme l'Empereur l'avait promis, fournit matiere aux faiseurs de chansons. Nous laissâmes chanter, et nous fîmes partir tout ce qui était disponible. Plusieurs régimens avaient leurs troisiemes bataillons dans l'intérieur et sur les côtes. On fit courir le bruit qu'ils allaient remplacer la garde impériale en Espagne, pendant qu'ils marchaient vers le Rhin. On voulait gagner du temps avec l'Autriche. On y

réussit. Un mois plutôt, l'Archiduc n'aurait éprouvé qu'une faible résistance pour se rendre dans le Brizgaw. Il pouvait attaquer le 1er Mars. Il ne se mit en mouvement que le 9 Avril. L'Autriche avait 400 mille combattans. Nous n'avions à lui en opposer que 250 mille, y compris les Polonais, les Saxons et les confédérés. Cette infériorité nous empêcha de suivre la maxime *qu'il vaut mieux attaquer que de se laisser attaquer*. Nous connaissions la fureur des Autrichiens *pour tourner leur ennemi*. Nous résolûmes de profiter de cette fausse doctrine *pour mettre en action sur un même point plus de troupes que l'Archiduc*. On fit faire des démonstrations par les Saxons sous les ordres de Bernadotte, comme s'il eût voulu pénétrer en Bohême, et ce stratagême réussit à paralyser le corps entier de Bellegarde, qui était composé de l'élite de l'armée autrichienne. Nous attaquâmes avec des forces supérieures les corps de l'Archiduc Louis et du général Hiller. L'Archiduc Charles qui les laissa battre, fut lui-même attaqué deux jours après et obligé de se retirer en Bohême. D'après les pertes éprouvées par l'ennemi, et ses fausses dispositions, nous pouvions espérer un succès, en l'attaquant malgré sa réunion. On passa le Danube sans obstacle. Comme nous étions accoutumés à voir fuir les Autrichiens depuis 1796, notre étonnement fut inexprimable, quand nous les vîmes marcher à nous, et en très-bon ordre. On se battit jusqu'à la nuit avec un acharne-

ment qui tenait de la rage. Nous trouvâmes à qui parler. Nos ponts avaient été rompus, non par les eaux du Danube comme le porte le bulletin, mais par des moulins sur bateaux qui furent dirigés par des détachemens commandés par des officiers autrichiens. Habitué à jouer gros jeu, Buonaparté voulut suppléer *le nombre par la témérité. Il voulait*, disait-il, *dissiper à coups de canon le brouillard qui obscurcissait son étoile*. Le 22 Mai, à la pointe du jour, on se précipita sur les colonnes ennemies. L'Archiduc nous reçut avec calme, nous repoussa, et nous poursuivit l'épée dans les reins jusqu'à notre ligne dont la droite était à Essling et la gauche à Aspern. Nous étions acculés au Danube. Les troupes étaient harassées de fatigue. Environ neuf mille morts et 22,000 blessés vous donnent une idée approximative de cette sanglante bataille d'Essling qui dura deux jours. Le 22, depuis midi jusqu'à six heures du soir, Buonaparté était plus mort que vif. Il était derriere un arbre à quelque distance de la tête de pont qui n'était qu'ébauchée. Il crut que l'ennemi réaliserait une attaque vigoureuse pour cerner Essling, et faire mettre bas les armes à tout ce qui se trouvait sur la rive gauche du Danube. Il était environné d'une multitude de blessés dont les souffrances *lui perçaient le cœur*. Quand il vit le prince Charles cesser son feu, il me dit avec un visage riant, *nous sommes sauvés. Je n'attaquerai jamais qu'avec mes masses. Mon cousin m'a donné une*

bonne leçon que j'espere lui rendre avec usure. Souvenez-vous que nous reculons pour mieux sauter. Je parus, suivant mon usage, abonder dans son sens, malgré la persuasion où j'étais des obstacles innombrables de vaincre par la force. Quand je le vis un peu-calmé, je mis sur le tapis le changement de l'armée autrichienne qui était tout à son avantage. Je parlai de l'Espagne, du Tyrol, de l'expédition qui se préparait en Angleterre, de la mollesse de l'armée Russe qui n'agissait contre l'Autriche qu'en rechignant, et uniquement pour sauver les apparences, je m'étendis sur cette légéreté française dont les bouleversemens font les délices, et je conclus par l'opinion que l'Autriche désirait la paix, que l'affaire du marquis de Chasteller fournissait l'occasion de sonder l'Empereur François, qu'on devait lui faire des propositions honorables, et qu'après une bataille qu'on nous *laisserait* gagner sur la rive gauche du Danube, nous deviendrions les meilleurs amis du monde. L'Empereur me répondit qu'il avait eu la même idée le jour de la bataille, quand il se vit repoussé, que non-seulement il voulait faire la paix avec François, mais qu'il se proposait de devenir son gendre; il m'autorisa à tirer parti des circonstances pour tâcher de faire réussir ses projets. Une députation se rendit à Wolkersdorf auprès de l'Empereur d'Autriche. Il consentait à tout, excepté à la bataille *conventionnelle.* Pere de ses sujets, il ne voulait pas sacrifier l'élite de son armée

pour satisfaire l'amour-propre de son ennemi, et pour avoir les subsides de l'Angleterre. Buonaparté dont les calculs sont aussi sages quoique moins paternels, refusa d'en venir à un accommodement sans avoir lavé *sa honte d'Essling*, et l'on dut verser, pour le satisfaire, autant de sang qu'il en avait été répandu les 21 et 22 Mai. Pour vous donner une idée du carnage du 6 Juillet, je ne vous citerai qu'un fait. Macdonald attaqua le centre de l'armée autrichienne à midi. A deux heures il avait quatorze mille hommes tués ou blessés de 18 mille qu'il avait au commencement de l'attaque, notre gauche était en fuite. Masséna la commandait. Davoust avait gagné du terrein, *parce qu'on ne dut pas faire avancer* les réserves qui devaient soutenir cette aile autrichienne, commandée par Rosenberg. Il était nécessaire d'exécuter la convention, sinon la maison de Lorraine avait cessé de régner. On aurait repassé le Danube, et avec des conscriptions, dans un an ou dans deux, Buonaparté aurait réalisé ses menaces. Pour ménager l'amour-propre du Prince Charles, on avait fait de forts détachemens en Bohême, et l'Archiduc Jean *dut rester à Presbourg pendant deux jours.* Il arriva quatre heures après que l'Archiduc Charles eut commencé son mouvement rétrograde. Tout réussit à merveille. L'armistice fut signé à la grande satisfaction des deux monarques. On parut se battre froid, pour en imposer aux agens de l'Angleterre, afin que les versemens de

fonds ne fussent pas suspendus. La bataille de Wagram a coûté cinquante mille hommes aux deux armées. Notre perte fut plus considérable que celle de l'ennemi, à cause d'une méprise qui eut lieu dans l'attaque de nuit du village de Wagram. Nos colonnes se crurent ennemies, et se firent un mal horrible. Les Autrichiens se sont beaucoup mieux battus que les Français dans les journées des cinq et six Juillet. Sans nos arrangemens préliminaires, nous étions écrasés, et malgré tout le bonheur de Buonaparté qui voit toujours les choses en beau, je pense que nous aurions eu beaucoup de peine à revenir sur les bords du Rhin. Fidele exécuteur des moindres désirs de son frere, le prince Charles ne s'opposa point à notre passage, quoiqu'il ne s'exécutât qu'à une lieue de la gauche de son armée. Il eût dû, pour la forme, faire marcher quelques colonnes pour nous harceler. Il poussa la complaisance jusqu'à nous laisser déployer sans nous *honorer* d'une canonade. J'en étais honteux, et Buonaparté en était inquiet. Il craignait avec raison qu'on ne découvrît la vérité. Il aurait alors perdu cette gloire qu'il ambitionnait tant de prendre sa revanche de la bataille d'Essling. Vous avez cru jusqu'à ce jour, l'Abbé, que les prêtres étaient les plus habiles comédiens de ce bas monde; sortez de votre erreur, et soyez convaincu que nous avons de quoi vous contester *le droit d'aînesse.*

L'Abbé Maury.—Je vous rends les armes.

Vous êtes des héros incomparables avec vos baïonettes, et de rusés diplomates avec vos négociations. Malgré la réputation d'astuce dont le public malin nous affuble, nous ne sommes faits que pour glaner après vous. Buonaparté joue son rôle d'empereur sur le vaste théâtre de sa gloire, comme s'il était descendant en ligne directe de Charlemagne, et vous, mon prince, je ne puis mieux vous comparer qu'à ce brave Sully, le digne confident du grand Henri. Vos triomphes doivent être assimilés aux travaux d'Hercule. Jouissez en paix du fruit de tous vos exploits. Après mes sincères remerciemens de votre complaisance, si ce n'est pas en abuser, je serais bien aise de savoir ce que vous pensez de l'archiduc Charles. Il ne doit pas être sans mérite. Il a combattu en Flandre en 1793. Il a battu Jourdan en 1796, et cette même année, il força Moreau à repasser le Rhin. Vous l'avez *pelotté* en Italie en 1797, sur le Tagliamento et dans la Carinthie. Il battit Masséna en 1805 à l'affaire de Caldero. Mis en fuite à Ekmuhl, il est vainqueur à Essling, et il consent à passer pour battu à Wagram pour plaire à son frere. Ce mélange de revers et de succès laisse l'opinion publique indécise sur le compte d'un général qui, après Buonaparté, a marqué le plus depuis quinze ans.

Berthier.—Mon cousin Charles est un bon militaire. Il est rempli d'honneur. Tout ce qu'il

fait à Wagram ne sert qu'à confirmer l'excellence de son cœur. Il a sacrifié sa gloire à la tranquillité de son pays et au bonheur de sa famille. L'impossibilité où nous étions de lui opposer une armée aussi forte que la sienne, lui garantissait la victoire. Il en donna l'assurance à l'empereur François. Celui-ci persista dans son projet de pacification, en disant, *Souvenez-vous d'Ekmuhl. Vous avez été battu, lorsque l'armée était, pour ainsi dire, intacte. A Essling, avec soixante mille hommes, vous n'avez pas pu faire mettre bas les armes aux Français. Je veux en finir. Je suis las de vivre sur les épines. Si vous ne consentez pas à exécuter mon plan, je fais également la paix, en cédant la Bohême, et toute l'ancienne Pologne.* Charles à qui l'on reproche, peut-être avec raison, de manquer de fermeté, se soumit aux volontés de François. On a prétendu qu'il n'était pas dans la confidence, et que son chef d'état-major avait tout dirigé d'après les instructions secrettes de l'empereur. Quand bien même ce bruit aurait trouvé d'abord des partisans, les circonstances du mariage de Marie-Louise avec Napoléon ont dû fixer l'opinion, et convaincre les plus incrédules. Mon cousin est un grand officier. Buonaparté le regarde comme un des premiers généraux du second ordre. Il dut ses succès de 1796 à la rivalité qui existait entre Jourdan et Moreau. Il m'a été rapporté que ce prince disait un jour à sa table après

un revers : " Qu'il était étonné de trois choses,
" 1o, de voir un boutiquier de Limoges et un avo-
" cat de Morlaix chacun à la tête de cent mille
" hommes ; 2o, de les voir jaloux l'un de l'autre
" comme les anciens princes français ; et 3o, de
" voir les généraux Autrichiens battus par *de*
" *semblables avortons militaires.*" La fortune lui ayant souri, lorsqu'il tomba sur Jourdan, il ne sut pas en profiter. Il gagna la bataille de Wurtzbourg, et il négligea de poursuivre l'armée française qui était à la débandade. Il parut craindre l'armée du Rhin, et il fit un pont d'or à Moreau. Son siége de Kehl le mit à même de montrer une bravoure qui tenait de la témérité. Il n'avait pas besoin de cette vaine parade. Il avait déjà fait ses preuves dans cent combats. Tel est le caractere Autrichien. Il avait promis de chasser les Français sur la rive gauche du Rhin. Il s'obstina à conduire à sa fin le siége de Kehl, tandis que sa présence en Italie aurait été bien plus utile aux intérêts de sa maison. Il s'y rendit enfin. Il arriva avant ses troupes. On ne lui donna pas le temps de les réunir. Il fut attaqué, battu, et obligé de signer la paix. Ses succès en Souabe contre Jourdan en 1799, furent dus à la supériorité de son armée autant qu'à l'ignorance de son adversaire. L'opiniâtreté de Masséna lui fit acheter chérement l'occupation de la Suisse. On lui a reproché son mouvement sur le bas Rhin, qui occasionna le désastre de l'armée Austro-

Russe sur la Limath; on a eu raison: c'est une grande faute. La Suisse était la position la plus importante depuis la Hollande jusqu'à la Toscane. C'est le côté faible de la France. Les succès obtenus en Italie devaient engager le prince Charles à forcer Masséna d'évacuer entierement la Suisse. Sa jalousie contre Suwarow valut au directoire une armée de cent mille hommes. L'histoire vous apprendra combien était critique à cette époque la situation de la France et par les troubles intérieurs, et par le délabrement de ses armées. Les alliés ne surent pas tirer parti de ces circonstances, les plus favorables qui ayent existé depuis 1792 pour rendre aux Bourbons le trône de leurs ancêtres. En Italie, en 1805, le prince Charles tint tête à Masséna, le battit à Caldero, et se retira sur Vienne, quand Mack nous eût ouvert les routes de cette capitale. Son mouvement fut commencé trop tard, et exécuté trop lentement. Sa présence à Vienne aurait fait prendre de meilleures dispositions, et la coopération de son armée en Moravie aurait changé la face des affaires. Il avait l'élite de l'infanterie et de la cavalerie. Le Général Jellachich a assuré qu'il avait soixante bataillons de Hongrois. La paix plâtrée de Presbourg nous ayant permis de châtier la Prusse de son orgueilleuse fluctuation, l'archiduc Charles s'occupa de l'instruction de l'infanterie. Il adopta les manœuvres Françaises. Il comprit qu'il fallait combattre l'ennemi avec

ses propres armes. J'ai ouï dire à Buonaparté que s'il avait été l'archiduc Charles, les Français auraient été jetés sur la rive gauche du Rhin le 1er Mai 1809. L'Autriche ne devait envoyer que vingt mille hommes en Pologne, et trente mille en Italie. Il serait resté à l'archiduc plus de trois cent mille hommes contre cent cinquante mille Français et confédérés. Il ne fallait laisser sur les frontières de la Bohême que des troupes légères. Et qu'importait la prise de Prague par Bernadotte si l'on repoussait la grande armée de Buonaparté jusqu'à Strasbourg? Quand on aurait eu gagné une bataille décisive, on aurait été assez à temps d'envoyer le corps de Bellegarde, ou celui de Collowrath capturer les conquérans de cette province qui n'auraient pas manqué de se replier sur Dresde à marches forcées. Ainsi donc, si l'archiduc avait tenu ses troupes concentrées, il nous aurait battus à Ekmuhl, comme il l'a fait à Essling. Il n'a pas reçu de la nature ce génie supérieur qui crée ou détruit les empires, mais il a une grande expérience de la guerre. Il attaque avec ensemble. Il est plus habile pour l'offensive que pour la défensive. Sous ce rapport, il tient des Français. On attribue la plupart de ses fautes militaires à ses alentours. Il a aussi été quelquefois influencé par des ordres du conseil aulique. Je sais que Buonaparté ne place le prince Charles que parmi les généraux du second rang. Il lui reproche *de ne pas avoir un*

plan fixe d'opérations, et quand il en a un, de ne pas savoir y ramener son ennemi par l'habileté et par l'audace de ses mouvements. En convenant de cette vérité, je crois néanmoins que ce général est le premier après Soult et Buonaparté.

L'Abbé Maury.—C'est sans doute par modestie, mon prince, que vous vous oubliez. Je suis plus loin d'être un Scipion que vous un Annibal, qui se nomma après Alexandre et Pirrhus. C'est à vous que le public attribue tous les prodiges de l'empereur dont on vous regarde comme le Mentor. On vous cite comme le premier général du siecle, et permettez qu'en cette qualité je vous présente de tout mon cœur l'hommage de mon admiration.

Berthier. — Vous m'accablez et de votre science historique et de votre persifflage. Apprenez, l'abbé, que je ne suis que du nombre de ces généraux dont on ne parle pas. Je suis un bon chef d'état-major. J'ai une très-bonne mémoire, la langue bien pendue, et je suis infatigable. L'empereur me fait valeter comme un cheval de poste. Je ne m'en plains jamais, il me paye bien, et je suis toujours de bonne humeur. Vous vous trompez, si vous croyez que je ne connaisse pas mon Tite-Live. Si vous avez entendu parler des généraux morts et vivans qui ont figuré dans la guerre de la révolution, le premier rang est à Kléber, et le second à Moreau. La mort de l'un et l'exil de l'autre nous ont délivrés de deux rivaux

dangereux. Dieu sait ce que nous serions aujourd'hui, sans l'adresse du *général Gallo-turc* à faire poignarder par un Osmanly le général français! Puisque vous faites le savant à mes dépens, dites-moi, je vous prie, quelle analogie vous trouvez entre vous et Scipion l'Africain avec qui Annibal eut la conférence dont vous parlez? Vous avez la manie, monsieur l'abbé, de faire un étalage pompeux d'érudition, et vous ne pouvez manquer d'en faire une fausse application, lorsque vous sortez d'une sphère que l'égoïsme vous fait regarder comme la perfection de l'esprit et du cœur.

L'Abbé Maury.—La vérité m'est chère. Ce que je vous ai dit, mon prince, je le pensais. Pouvez-vous me croire capable de vouloir tourner en ridicule l'ami et le confident de notre empereur? Vous me rendez trop de justice pour me juger avec tant de sévérité. Je voudrais n'avoir que vingt ans, et dès aujourd'hui je solliciterais la faveur de servir auprès de vous comme aide-de-camp, ou en qualité d'officier d'état-major. On m'a dit que ces places étaient extrêmement agréables. On n'est pas obligé de bivouaquer comme les officiers des régimens. On n'a pas à essuyer les mauvaises humeurs d'un chef de bataillon, d'un colonel, &c. On connaît les mouvemens de l'armée, on reçoit un accueil distingué partout où l'on se présente, on apprend la grande guerre, et on est assuré d'avoir une bonne table au

quartier général, et on n'est pas oublié dans les gratifications. Il m'a été assuré que des aides-de-camp du Maréchal Augereau, dans la campagne de 1806, en Allemagne, avaient reçu de leur général jusqu'à deux mille louis chacun, tandis qu'il ne donna pas un sou à des officiers-généraux qui avaient dirigé toutes les attaques contre le corps de Jellachich dans le Voralberg près de Lindau et de Bregentz. Je tiens ces faits d'un ami qui était sur les lieux. Je ne suis plus étonné si les jeunes seigneurs de l'ancien régime briguaient avec tant d'ardeur des places qui procurent gloire, argent, et agrément. J'ai un neveu qui promet beaucoup. Il a du goût pour l'état militaire. Je le recommande à la bienveillance de votre altesse, pour lui faire obtenir de l'emploi dans l'état-major de l'armée.

Berthier.—Ce que vous me dites d'Augereau, me surprend. Je connais sa ladrerie. C'est le tonneau des Danaïdes. Plus il pille, et plus il veut voler. Il faut qu'il ait fait une bien riche moisson dans son excursion en Souabe pour s'être résolu à traiter ses aides-de-camp avec tant de générosité. Vous me permettrez de douter de la vérité de ce rapport. Quant à sa conduite envers ses généraux, elle est toute simple. Il voulait leur prouver qu'il se conformait aux ordres de l'empereur qui avait expressément défendu à ses maréchaux et à tout individu de l'armée de lever aucune contribution pour son compte particulier.

J'avais désigné des agens chargés spécialement de cette partie, et j'en avais placé dans chaque province conquise. Augereau éluda l'ordre de l'empereur en se faisant faire des cadeaux, sous prétexte de dispenser momentanément de logement militaire. Sa campagne lui a valu environ cent mille écus. Voilà ce que nous avons appris par nos espions. Le maréchal Ney ne suivit pas la même marche. Il se fit payer cinq cent mille francs par l'administration du Tyrol. Dès que l'empereur en fut instruit, il chargea le payeur-général de tirer sur lui une lettre de change de la même somme, payable à vue, qui fut acquittée sur le champ. J'avais été chargé de prévenir Ney qu'il fallait exécuter les ordres de Buonaparté, ou quitter l'armée. Le raisonnement de l'empereur me paraît juste. *Il convient qu'il est le chef des voleurs, qu'il vole pour tout le monde, et qu'il aura soin de bien faire les parts.* Ce système étant généralement adopté, les ressources de l'armée deviennent immenses. La force de l'habitude entraînera long-temps les gens du calibre d'Augereau. La dernière campagne en Autriche a présenté des résultats assez satisfaisans. Il est bien difficile d'extirper les abus qui procurent de l'argent. Quant à la place d'aide-de-camp ou d'officier d'état-major, on ne vous a montré que le beau côté de la médaille. Un officier de la ligne monte sa garde, après quoi il est libre et il dispose à son gré de son temps. L'officier d'état-major est un

véritable esclave. Quand sa présence n'est pas nécessaire aux avant-postes, il est employé au bureau à expédier les ordres de l'armée et à en surveiller l'envoi ; quand il y a une mission importante, soit par la célérité qu'elle exige, ou par le danger qu'elle nécessite, l'aide-de-camp ou l'officier de l'état-major obtiennent la préférence sur les ordonnances de cavalerie, où sur les courriers de l'armée qui servent pour la correspondance dans les circonstances ordinaires. Dès qu'on annonce l'ennemi, on n'entend qu'un cri pour que les aides-de-camp et officiers d'état-major montent à cheval, se rendent aux avant-postes, et viennent rendre compte si c'est une fausse alerte ou une attaque véritable. On s'y rend au grand galop, on doit examiner avec beaucoup d'attention, afin de faire un rapport qui détermine les mesures à prendre ultérieurement par le général. Si les tirailleurs sont repoussés, et si l'officier qui les commande est un homme mou ou peu intelligent, on envoie un officier d'état-major pour les diriger. Quand un parti ennemi a réussi à pénétrer dans l'intervalle de deux divisions, on charge un aide-de-camp ou un officier d'état-major bien monté de faire une trouée, et de porter un ordre verbal sur le mouvement à effectuer. Il faut pour ce service, une activité, une intelligence et une audace peu communes. Nous avons peu de bons officiers d'état-major, parce qu'on n'est pas assez exigeant pour leur ins-

truction. Il est essentiel que les jeunes gens qui se destinent au service de l'état-major, soient assez instruits pour être reçus officiers de génie, d'artillerie, de cavalerie, ou d'infanterie. Je ne partage pas l'opinion de Bousmard, qui désire que les ingénieurs soient officiers d'état-major. Son calcul n'est pas exact. Il aurait dû dire que tous les officiers d'état-major doivent être ingénieurs par leurs connaissances La fortification est d'un grand secours pour toutes les opérations de la guerre. Un militaire qui connaît cette science, distingue au premier coup-d'œil tous les avantages que fournit une position. On suppute, en cas d'attaque, le faible de la position de l'ennemi. On corrige les défectuosités du terrain qu'on occupe par des retranchemens, et on tire parti de ce qui échappe à l'homme routinier, qui ne cherche que le voisinage de l'eau et du bois. Vous verrez dans l'ouvrage projetté sur *l'Art de la Guerre*, combien sont intéressantes et pénibles les fonctions des officiers d'état-major. Je crains que votre neveu ne vous ressemble dans vos goûts pour la doctrine d'Epicure, ce qui m'engage à vous conseiller de ne pas le laisser s'enrôler sous les drapeaux de Mars. Si je n'étais pas prince, je me ferais cardinal. Quand j'aurai soixante-dix ans, je serai brisé et inhabile à faire la guerre, au lieu que dans votre état plus vous vieillissez et plus vous paraissez être l'objet de la vénération publique.... On nous appelle des imbécilles, des

radoteurs, tandis qu'on vous révere comme si vous étiez déjà canonisés. Voulez-vous rendre un véritable service à votre neveu, faites lui embrasser le sacerdoce, et tachez de le coëffer du chapeau de cardinal. Il vous aura cent fois plus d'obligation que si vous lui faisiez obtenir le commandement de la plus belle armée de l'Europe. Les ingénieurs doivent faire un corps séparé de l'état-major-général. Quand le bien du service ne sera pas suffisant pour faire régner l'harmonie entre l'état-major et le corps du génie, il y sera suppléé par l'autorité de l'officier-général. Nous avons eu peu d'exemples de semblables conflits. Les officiers du génie jouissent dans l'armée de la considération qu'ils méritent généralement par leur instruction, par leur goût pour le travail, et par tous les accessoires d'une bonne éducation. Ces motifs déterminent presque toujours les généraux à leur dire une fois pour toutes de se regarder comme faisant partie de l'état-major, et pour la table et pour la société.

L'Abbé Maury.—Dans ce cas, je vous prie, de faire placer mon neveu en qualité d'ingénieur. Il est comme moi, il aime une bonne table, une société agréable, et l'étude des sciences utiles. Je vois que vos ingénieurs ne vont pas aux avant-postes comme vos officiers d'état-major. Ils s'occupent de retranchemens, de la construction des ponts, de lever les plans des positions, et ce genre de travail qui ne compromettrait pas son existence,

lui conviendrait fort, ainsi qu'à moi qui m'intéresse beaucoup à sa conservation. Vos ingénieurs doivent devenir vieux, puisqu'ils ne sont pas obligés de conduire des troupes au combat, tandis que vous devez faire tuer vos aides-de-camp et vos officiers d'état-major comme des mouches et à-propos de botte. Puisque l'empereur paraît ne pas s'ennuyer avec l'impératrice, et que j'éprouve un plaisir infini à m'instruire de vos savantes observations, faites-moi la grâce de me dire votre opinion sur la guerre de la Péninsule.

Berthier. — Avant d'en venir à cet article important, je dois dissiper l'erreur dans laquelle vous êtes sur la prétendue immortalité des ingénieurs. Avez-vous donc perdu de vue qu'ils sont l'âme des siéges tant pour l'attaque que pour la défense des places? Il n'y a pas de comparaison entre les dangers des officiers d'état-major dans la bataille la plus meurtriere, et ceux des ingénieurs dans un siége, où ils sont obligés non-seulement de tracer tous les travaux, mais encore de rester avec les travailleurs pour en diriger l'exécution. Ils sont exposés continuellement au feu des remparts et du chemin couvert, et souvent obligés de se battre corps à corps pour repousser les sorties de l'assiégé qui vient détruire leurs ouvrages. Sans aller consulter le siecle de Louis XIV, lisez ma relation du siége de Saint Jean d'Acre, vous verrez que nous y avons perdu des ingénieurs du plus grand mérite, et je suis sûr

que vous vous féliciterez d'avoir auprès de vous votre parent, en laissant aux amateurs le service de l'état-major très-épineux, quoique fort brillant, ainsi que la place d'ingénieur aussi honorable, peut-être plus utile et sans doute plus dangereuse pour quiconque tient à la vie plus qu'à la gloire. Dès que je connus le dessein de l'empereur pour mettre son frere Joseph sur le trône de Charles IV, j'en prévins Talleyrand, qui fut aussi surpris que peiné. Il me donna de très-bonnes raisons que l'avenir a justifiées. En adroit courtisan, il parut d'abord approuver le projet. Il le trouvait très-adapté au système, *mais plus tard.* Il prédit la guerre avec l'Autriche avant un an. L'empereur lui tourna le dos en lui disant: *Je crois que vous avez oublié Ulm et Austerlitz. Si l'Autriche avait voulu la guerre, elle m'aurait attaqué après la bataille d'Eylau.* Talleyrand qui est d'un sang-froid imperturbable, laissa passer la bourrasque, et Buonaparté qui rend justice aux talens distingués de ce diplomate, étant repassé un peu plus calme, Talleyrand lui dit, *qu'il avait cru de son devoir de lui dire son opinion à l'appui de laquelle il priait sa majesté de se souvenir de Marengo, et de Hohenlinden.* Ce dernier mot qui rappelait un triomphe de Moreau, choqua Buonaparté. Talleyrand est trop fin pour ne l'avoir pas prononcé avec la double intention d'appuyer son avis et de mortifier l'empereur pour se venger du ton leste avec lequel il venait d'être traité. Depuis cette époque on lui

bat froid. Vous connaissez les violences exercées envers la famille royale d'Espagne. S'il n'eût pas été arrêté que les Bourbons avaient cessé de régner, je pense que Buonaparté aurait donné à son frere Charles un royaume en Italie, ou Rome, ou la Toscane. Je penchais pour lui donner le royaume des Lombards. Les circonstances en assuraient l'acceptation. Nous l'aurions repris, quand l'Espagne aurait été soumise à Joseph. Nous étions loin de nous attendre à une résistance si opiniâtre. Buonaparté qui avait subjugué l'Europe continentale, n'avait regardé que comme des fables, les rapports qu'on lui avait faits sur l'énergie des Castillans, l'attachement à leur roi, et leur haine bien cordiale pour les Français. Quand Dupont eut mis bas les armes, que Joseph eut évacué Madrid, et que l'armée française eut été obligée de se réplier vers l'Ebre, on fut étrangement surpris, et l'on assigna pour causes de ces revers, l'ineptie et la lâcheté des généraux français, lorsqu'on était bien convaincu qu'on s'était conformé strictement aux plans de Murat qu'il avait lui-même reçus de Bayonne, et qu'on s'était battu avec courage jusqu'à ce que la force eut imposé la dure nécessité de se soumettre aux événemens. Malgré que Morla nous eût livré Madrid, il fut facile à Buonaparté de se convaincre qu'il avait commis une grande faute politique. Il vit de ses propres yeux qu'il n'avait point à combattre des paysans Vendéens, ou des insurgés d'Italie. Il reconnut dans

les patriotes espagnols l'audace fanatique des Mamelucks, et l'adresse sanguinaire des Arabes du Désert. Un Français dort tranquillement dans son logement. Si on n'a pas réussi à l'empoisonner dans ce qu'il a mangé, on tâche de s'introduire dans sa chambre et on l'égorge. Il est enterré dans la cave ou dans le jardin. On en fait la confession au curé, qui assure son pénitent que *cet acte méritoire lui ouvre les portes du paradis*. Ces attaques clandestines nous ont fait perdre plus de monde que le feu de l'ennemi. Les moines sont tout-puissans, avec la croix d'une main, un sabre dans l'autre, et des épaulettes de colonel sur leur robe monacale, ils exaltent l'imagination des trop crédules Espagnols, et ils les font courir à leur destruction totale. Il est certain que la population de la Péninsule est plus que suffisante pour nous chasser jusques sur nos frontieres, surtout avec les secours des Anglais; mais on a eu soin d'exciter envers ceux-ci la plus grande méfiance, et l'on a profité du retour de l'expédition du général Moore en Angleterre pour tâcher de faire croire aux Espagnols que les Anglais ne pouvaient leur rendre aucun service réel, tandis qu'on prétendait que les Français étaient *leurs amis naturels*. Nous avons prêché dans le désert. Les Portugais sont dans les mêmes principes. Lorsque Masséna, après avoir pris Almeida, marchera sur Lisbonne, ses colonnes seront harcelées par une nuée d'insurgés, et s'il veut conserver ses communications libres avec la

la France, il sera obligé de laisser de forts détachemens qui affaibliront son armée, et causeront un grand retard dans l'occupation de la capitale de ce royaume. Le général anglais devra céder à la supériorité des masses régulieres, pour aller manœuvrer dans les fortes positions sur la rive droite du Tage. Il est même à craindre qu'il ne prenne l'offensive, s'il reçoit des renforts suffisans. Alors l'armée française serait obligée de se replier sur les secours qui lui seront envoyés en cas de besoin. Il y a, dans toutes ces lenteurs, de quoi blâmer Buonaparté. S'il avait donné à Soult le commandement de l'armée de Portugal, aujourd'hui nous serions à Lisbonne, et les Anglais seraient embarqués, ou pour l'Andalousie, ou pour s'en retourner en Angleterre. On n'est pas plus brave que Masséna. Il attaque une position avec une opiniâtreté sans exemple, et il la défend avec courage. Il attaque comme un bélier, à coups de tête. Il a le principe de Buonaparté, de faire la guerre à force d'hommes. Soult ne le cede à Masséna, ni en bravoure, ni en ténacité. A ces deux avantages, il joint la finesse du renard. Aucune défectuosité de la position ennemie n'échappe à la justesse de son coup-d'œil. Son passage de la Sierra Morena a été brillant. On a craint de donner à cet officier une nouvelle occasion d'éclipser la gloire militaire qu'on se flatte de posséder au premier degré. On n'a pas encore oublié qu'il paraissait s'accoutumer sans répugnance au titre de *majesté dont on l'a honoré à Oporto,*

lorsqu'il entra en Portugal après la bataille de la Corogne. C'est à cette occasion que Buonaparte dit à Sicard, premier aide-de-camp de Soult: "Il "m'a été rapporté que votre maître s'était fait "traiter de roi dans sa pointe sur Oporto. An-"noncez-lui de ma part que si, dorénavant, "il lui arrive de s'écarter de l'exécution de "mes volontés, je le ferai rentrer sur-le-champ "dans la crapule, d'où il n'est sorti que par "les hasards autant que par les crimes d'une "révolutiou *qui n'est plus*." A cette forte reprimande Soult répondit, aussitôt qu'il en fut instruit, par des soumissions trop fortement exprimées pour me convaincre de leur sincérité. Cet officier ronge son frein, faute de pouvoir mieux faire à cause de sa position. On a eu soin de lui donner sous ses ordres des *incorruptibles*, Victor, Mortier et Sébastiani. J'ose croire qu'il aurait déjà levé l'étendard de la révolte, s'il avait eu des officiers susceptibles d'adopter ses plans ambitieux. Je ne suis point la dupe de son zele affecté ni des mesures séveres qu'il prend contre les patriotes Espagnols. Je désire me tromper, mais j'ai la persuasion que s'il nous arrive quelque contre-temps, il nous viendra du sud. Je suis comme César, qui ne se méfiait pas d'Antoine, parce qu'il était gros et gras, tandis qu'il redoutait Brutus et Cassius, qui étaient maigres, blêmes, et pensifs comme l'est Soult. On a dit que, si les Espagnols poussaient avec vi-

gueur leurs opérations en Catalogne, ils forceraient Masséna à la retraite. On a voulu sans doute parler de Macdonald, ou tout au plus de Suchet qui commande le royaume d'Arragon. Les opérations de la Catalogne ne peuvent influencer en rien celles de l'armée du Portugal. Des diversions en Galice, dans le royaume de Léon et dans l'Estramadoure doivent fixer toute l'attention des généraux Espagnols. Nous sommes très-heureux qu'ils ne soient point unis entr'eux. Ils ignorent notre faiblesse, et ils ne connaissent pas leur force. J'ai blâmé *en moi-même* les ordres de Buonaparté d'égorger tous les paysans pris les armes à la main. C'est leur dire, *égorgez tous mes soldats que vous ferez prisonniers.* Cette sévérité a déjà produit des inconvéniens très-graves. Je n'ose pas lui proposer de rapporter de semblables décisions. Vous devriez lui en dire un mot dans le cours de vos confidences. C'est une guerre à ne jamais finir que lorsqu'on aura tué tous les habitans. Nous ne sommes pas plus maîtres de l'Espagne à présent que lorsque nous en sommes partis en Janvier 1809. Nous n'avions pas l'Andalousie, mais nous occupions la Galice que nous avons été contraints d'évacuer. Nos communications même avec Madrid ne peuvent avoir lieu que par de forts détachemens. Nos convois sont presque toujours attaqués et souvent battus par les quadrilles répandues sur toute la surface de l'Espagne. Le même mode sera, selon toutes les apparences, pratiqué en Portugal,

quand les Anglais se replieront vers Lisbonne, et notre armée sera beaucoup plus maltraitée par cette guerre de brigands, que si elle avait à combattre une armée réguliere.

L'Abbé Maury.—D'après les détails que vous avez la bonté de me donner, je suis décidé à ne placer mon neveu ni dans l'état-major ni dans le génie. Notre service d'église sera beaucoup plus de son goût. Je sais que Talleyrand a de l'esprit; mais un esprit bien méchant. Je suis bien aise que Buonaparté le tienne loin de lui. Que pouvez-vous augurer de bon d'un homme qui renonce à son état d'évêque pour rentrer dans le monde? Il est heureux que Buonaparté n'ait pas suivi son conseil. S'il avait attaqué l'Autriche avec toute sa vieille armée, il aurait détruit la maison de Lorraine, et ses aigles seraient peut-être plantées aujourd'hui à Vienne, à St. Pétersbourg et à Constantinople. Ce mot *plus tard* est bien digne d'un parjure. Pourquoi ne pas dire *jamais*, lorsqu'il s'agissait de se conduire avec justice envers un prince qui avait été fidele aux traités? Autant j'aime les excellens dîners de votre Talleyrand, autant j'abhorre son machiavélisme. Quant à Soult, je m'en rapporte à l'Empereur. Je crois qu'il se tient bien sur ses gardes, et qu'il sera difficile de le tromper. Le cœur me saigne, en pensant à tous ces meurtres dont la péninsule est le théâtre. Vous pouvez compter que non-seulement j'en parlerai à Buonaparté, mais que je l'engagerai

à rendre l'Espagne et le Portugal à leurs souverains légitimes. A quoi servirait-il de faire mettre à l'ordre du jour qu'on ne doit plus tuer les paysans? je doute qu'on en donnât connaissance aux soldats. Il ne faut point de demi-mesure. La Péninsule doit être évacuée pour le bien de l'humanité, pour la gloire de l'empereur *et pour le salut de son âme*. Vous m'avez parlé si succinctement des batailles, que je ne puis m'en former une juste idée. Je vous prie de me donner de plus amples détails. Je m'occupe de l'éloge de Kléber. Je voudrais parler en connaisseur de ses manœuvres. Il a perdu sa premiere bataille livrée à Torfou contre les royalistes de la Vendée; sa brillante carriere militaire a été terminée par sa victoire en Egypte contre le grand visir, dont l'armée fut mise en déroute par huit mille Français aux ordres de l'illustre vainqueur d'Héliopolis. Des officiers de mérite m'ont assuré que son combat et sa retraite de Torfou, avec six mille hommes contre trente mille Vendéens victorieux, honoraient autant son courage et ses talens que sa victoire contre le grand-vizir.

Berthier.—Monsieur l'abbé, vous commencez à devenir exigeant. Je n'ai jamais été professeur de tactique. Adressez-vous aux auteurs dont je vous ai parlé. Ils vous donneront des détails suffisans pour cent discours en les appuyant par des principes, des maximes, des préceptes, des réglemens, des remarques, &c. Quand Buonaparté a su qu'on voulait lui faire la guerre,

il en a été satisfait, excepté en 1809. Ses ambassadeurs ont eu soin de lui donner des notions exactes sur la force de l'ennemi, sur les caracteres des généraux, sur leurs plans de campagne, etc. Notre or a fait rompre presque toujours le secret si important à la guerre. Nous avons tâché de réunir une armée plus forte de la moitié ou au-moins d'un tiers que celle de l'ennemi. On a eu soin de publier qu'on était inférieur en nombre pour donner de la confiance à notre antagoniste, et pour augmenter la gloire de nos succès. Avant d'entrer en campagne, la revue de chaque régiment a été passée avec le plus grand soin pour constater le bon état de l'armement, de l'habillement et de l'équipement. Un objet qui vous paraîtra minutieux et qui est cependant très-important, c'est la chaussure. Nous exigeons que chaque soldat ait deux paires de souliers dans son sac, et une troisieme paire aux pieds. Nous devons à cette précaution l'ordre qui regne dans nos marches. Quand l'empereur juge que les souliers sont mal confectionnés, il gronde fortement les colonels. Les objets de petit armement sont exigés avec la même rigueur, et les capitaines des compagnies en sont personnellement responsables. Les vivres étant fournis par les paysans des cantonnemens, on épargne aux soldats la fatigue d'aller aux distributions. Nous n'avons pas cru devoir nous soumettre aux volontés de Mélas et de Mack. Le premier voulait guerroyer

sur le Rhône et le Var et l'autre sur l'Iller et le haut Danube. Nous nous sommes portés sur leurs derrieres. Par cette manœuvre nous nous sommes conformés au principe de guerre, *d'obliger l'ennemi à faire ce qu'il n'avait pas envie de faire, et nous avons tourné sa droite en assurant nos derrieres et nos flancs.* Mélas ne se déconcerta pas; Mack *parut* désorienté. La bataille de Marengo fut perdue jusqu'à trois heures, parce que les Autrichiens étaient aussi nombreux que nous, et parce que nos généraux n'étaient que des sabreurs. Lorsque Desaix arriva, il vit du premier coup-d'œil la faute de Mélas qui avait trop étendu ses ailes. Il en profita, et les Autrichiens furent repoussés. Murat, Victor, Lannes, Chambarlhac, Gardanne, etc. tous avaient perdu la tête. Moi-même j'avais la vue un peu trouble. Nos soldats n'avaient pas encore été bien exercés. Il n'y avait pas long-temps que nous étions revenus d'Egypte. Ils furent culbutés du premier choc, et beaucoup prirent la fuite. Les généraux juraient comme des enragés. Ils battaient les soldats pour tâcher de les rallier. Ceux-ci n'en fuyaient que plus vite pour éviter les balles de l'ennemi et les sabres de leurs généraux. La garde consulaire se battit bien, ainsi que la cavalerie commandée par Kellermann. La réserve de l'ennemi composée de grenadiers, ne fit pas son devoir. Je ne vous parle point des attaques par l'ordre oblique. Cette manœuvre a ses avantages et ses

inconvéniens. Je ne partage pas l'opinion du grand Frédéric, ni les sentimens de ses nombreux adulateurs. Il montra plus de témérité que de science dans sa bataille de Leuthen en 1757, où il aurait été écrasé s'il avait eu en tête un bon officier comme le général Daun qui, quelques mois auparavant, l'avait complettement battu à Kollin. Il y a des circonstances où cet ordre peut être très-utile. Nous n'avons jamais usé exclusivement de l'ordre parallele, et nous avons abordé franchement notre ennemi sur toute l'étendue de son front. Nous avons placé notre réserve en arriere de la gauche, de la droite ou du centre, suivant que les localités et les dispositions de l'ennemi permettaient de s'en servir avec le plus d'avantage. Nous avons l'habitude d'appuyer notre droite ou notre gauche par des bois, des marais, ou des redoutes. Nous profitons quelquefois d'un village pour protéger ou notre centre ou nos ailes. Quand nous sommes privés de tous ces avantages, nous appuyons notre droite avec du canon et notre gauche avec des baïonnettes. La manœuvre favorite de Buonaparté, *quand le terrein le permet*, est de forcer le centre de la ligne de l'ennemi. Il place dans cette direction l'élite de ses troupes. Les mouvemens de Soult à Austerlitz et à Jéna, et celui de Macdonald à Wagram lui ont bien réussi. Il n'en fut pas de même à Eylau ; il fallut tout le dévouement de d'Hautpoult et de ses braves cui-

rassiers pour nous préserver d'un revers dont les suites auraient été terribles. J'avais prédit à Buonaparté que Davoust arriverait trop tard, à cause des chemins qui étaient presque impraticables. Il faillit compromettre le salut de son armée pour avoir voulu réunir les ordres parallele et oblique. Nous nous sommes toujours très-mal trouvés de vouloir faire les savans. Nou s avons souvent profité des bas-fonds et des bois pour cacher à l'ennemi l'emplacement de nos réserves d'infanterie et de cavalerie. Nous n'avons jamais attaqué qu'après avoir bien reconnu la position de l'ennemi, et nous n'avons fait donner nos réserves que quand nous avons cru ce mouvement décisif, d'après les fautes commises par nos adversaires. Il est rare que nos troupes se portent en avant en ordre de bataille : elles sont formées en colonnes serrées en masse par bataillon ou par régiment. Lorsqu'on craint une charge de cavalerie, on ne déploie qu'une partie des masses, on en laisse une à chaque flanc, et quelquefois une au centre, suivant les localités. Chaque général de division est libre de ses manœuvres, à moins que son maréchal n'en ordonne de particulieres. Les officiers d'état-major portent les ordres aux généraux de division, qui les donnent aux généraux de brigade, et ceux-ci aux colonels, et ils reçoivent des généraux les détails qu'ils désirent faire parvenir au Maréchal, et au chef de l'état-major-général, *mais ils n'ont rien à rectifier.*

Les troupes ont leurs chefs. Elles n'obéiraient point à tout ordre qui n'émanerait pas de la hiérarchie des autorités. Chaque officier voudrait ordonner à sa guise, et cette nuée de commandans assimilerait l'armée à une pétaudiere, tandis que par la marche établie, on y observe l'ensemble le plus complet. Nous manœuvrons assez bien. Les Autrichiens rivalisent notre infanterie. Quant à la cavalerie, nous avons beaucoup gagné avec les Russes qui ont la premiere cavalerie de l'Europe. Nous avons prouvé à Ekmulh que nous avions le second rang. Les artilleurs de ces trois puissances sont braves et instruits. Je les mets au même niveau, et je crois être juge impartial. On dit que la révolution a multiplié l'emploi de l'infanterie légere, des tirailleurs et des éclaireurs. Cette disposition est à la volonté des chefs. Il est vrai qu'on a quitté cette routine de l'ancien temps qui affectait telle ou telle arme exclusivement à tel ou tel service. Les régimens d'infanterie de ligne, ou d'infanterie légere n'ont d'autre différence que la dénomination et l'habit. L'armement et le service sont absolument les mêmes, excepté que l'infanterie légere prend la droite des troupes de ligne. Elle est la premiere au feu, aussi elle a l'avantage d'être la premiere aux distributions, *quand on en fait*. S'il arrive à un régiment de ligne ou de grosse cavalerie de n'avoir pas d'infanterie ou de cavalerie légere, ils fournissent les tirailleurs et les éclaireurs. Quand on a forcé

l'armée ennemie à battre en retraite, on la fait poursuivre d'abord par toute la cavalerie soutenue par des corps d'infanterie. Quand le but est rempli, et que la nuit est obscure, on fait reposer les troupes. Chaque soldat a les vivres dans son sac pour un ou deux jours au moins. Si on n'avait pas de quoi en faire la distribution la veille de la bataille, on avait prévenu les chefs de corps de les faire fournir pour deux ou trois jours par les paysans, sous peine d'exécution militaire. Les arrangemens sont pris de maniere à faire distribuer du vin ou de l'eau-de-vie aux troupes avant d'aller combattre. Le lendemain d'une victoire toutes les colonnes sont en mouvement dès la pointe du jour, et l'on ne donne pas à l'ennemi le temps de se reconnaître. J'ai dû vous parler succinctement des batailles, parce que leur récit circonstancié exigerait des détails qui ressemblent à du Grec pour les gens qui ne sont pas du métier. Cette bataille d'Austerlitz qui paraît si fort vous intéresser, a été racontée avec assez d'exactitude par le général Autrichien Stutterheim. Procurez-vous sa relation, elle est à-peu-près vraie. Le style en est simple, tel qu'il convient pour l'exposé d'un fait militaire, où les grands mots et les figures de rhétorique ne servent qu'à impatienter le lecteur instruit contre un auteur qui cherche à influencer son opinion par son ton tranchant, et par un luxe d'éloquence diamétralement opposé aux qualités d'un historien

militaire. Vous allez me dire que je fais mon procès, et que rien n'est plus boursoufflé que nos bulletins. Je vous répondrai que nous avons besoin de ce charlatanisme pour électriser l'armée et pour diriger l'opinion publique. Quand j'écrirai l'histoire de la guerre, vous me rendrez justice. Je n'aurai point cette grâce et cette force qui vous caractérisent dans tous vos ouvrages; mais je tâcherai d'être utile et agréable en racontant les événemens avec vérité, précision et clarté. Je verrai avec grand plaisir votre éloge de Kléber. Le sujet est digne de vos talens. J'ai entendu Buonaparté, après la prise d'Alexandrie, dire *que Kléber ressemblait au dieu Mars sur un champ de bataille.* A Torfou il eut à combattre deux bons officiers, Charrette et Bonchamp, qui commandaient trente mille Vendéens, Kléber n'avait que six mille hommes. La victoire fut disputée avec autant de courage que d'habileté. Le nombre l'emporta. Quoique blessé, Kléber ne quitta point le commandement. Il dirigea la retraite, et il l'effectua avec gloire. Ce qui augmente le mérite de cette journée pour Kléber, c'est qu'il débutait comme général, que l'insubordination des troupes était extrême, qu'un revers était alors synonyme de trahison, et que les royalistes étaient cinq fois plus nombreux, conduits par de bons généraux et fanatisés par les prêtres pour rétablir le trône et l'autel. A Héliopolis, Kléber avait de bonnes troupes et de bons généraux. L'armée du grand

visir, quoique dix fois plus nombreuse, ne put soutenir le choc des Français. Ces troupes irrégulieres prirent la fuite après une courte résistance. Ce qui vous prouve que le nombre supérieur n'est avantageux que lorsque les troupes, sont instruites et disciplinées comme celles qui leur sont opposées. Prenez garde, en parlant de Kléber, de ne pas le mettre au dessus de Buonaparté. Votre chapeau et votre robe de cardinal seraient exposés à des jeux de main et à des ruades que vous connaîtrez assez tôt, si vous prolongez votre séjour dans notre état-major dont je vous regarde dès aujourd'hui comme l'aumônier. Si vous voulez faire votre cour *à notre maître*, mettez Kléber immédiatement après lui pour le génie militaire, et dites qu'il eût été à désirer que son caractere inquiet n'eût pas forcé le directoire à paralyser ce grand homme de guerre, en lui accordant son traitement de réforme, quelque temps avant l'expédition d'Egypte, que Buonaparté sut rendre justice à Kléber, qu'il en fit son premier lieutenant, et qu'à son départ d'Egypte il le désigna pour son successeur. Tonnez contre les Turcs et les Anglais, afin d'éloigner de plus en plus les esprits de l'idée que nous l'avons fait assassiner. Parlez des regrets de Buonaparté, osez même dire qu'il a versé des larmes, *quoiqu'il n'ait jamais pleuré de sa vie.* Si nous ne réussissons pas à persuader les contemporains, la postérité qui lira vos ouvrages vous croira de préférence à

nos ennemis, et quoiqu'il soit dit dans l'écriture sainte, *que tout homme est menteur*, on se persuadera difficilement que le mensonge ait pu sortir *de la bouche et de la plume du cardinal Maury.* J'oubliais de vous dire qu'on regarde le siége de Maestricht comme le chef-d'œuvre de Kléber. Des tranchées, des batteries, des redoutes, les sappes pleine et volante, les mines, les bombes, les boulets rouges, et cette ville la proie des flammes, fournissent de quoi faire un tableau du plus grand intérêt.

L'Abbé Maury.—Je suis confus, mon prince, des bontés dont vous me comblez. Je ne sais si je dois plus admirer Buonaparté quand il passe la revue de ses troupes et qu'il s'occupe de leur chaussure, ou quand il ordonne ces grands mouvemens qui détruisent les armées de ses ennemis, et renversent leurs trônes. Oui, je le vois, votre système militaire est entiérement celui de tous les bons généraux anciens et modernes. Vous avez bien soin de vos troupes, vous savez ce que veut faire votre ennemi, quelquefois vous réussissez à le corrompre, ce qui est très-louable, surtout lorsque vous épargnez la vie à quelques milliers de soldats; dans une affaire, vous payez tous bien de votre personne, vous vous concentrez, et quoique je ne sois pas militaire, il me paraît qu'on est invincible dans une semblable position, quand on se bat à forces égales, et qu'on est sûr de la victoire, dès que l'ennemi affaiblit sa ligne en l'étendant

sur ses flancs comme à Marengo et à Austerlitz. Quand les circonstances l'exigent, vous vous mettez à la tête des réserves d'infanterie et de cavalerie, et vous obligez la fortune à vous couronner. Force, ruse et bravoure, voilà *votre grand secret*. Telle a été la marche d'Alexandre et de Condé, de César et de Turenne, d'Annibal et de Frédéric. Les mauvais plaisans disent que vos ennemis vous ont toujours vus à travers un microscope, et que vous leur avez paru des géants, lorsque vous étiez de leur taille, et que vous n'agissiez que d'après le sens commun. Ils ont cru vous dompter en se conduisant au rebours de ce même bon sens, et on doit attribuer à leurs erreurs autant qu'à vos talens, vos victoires inouïes, vos traités de paix inattendus, *et vos alliances encore plus surprenantes*. Je profiterai de vos observations sur ma conduite dans ce qui regarde l'éloge de Kléber. Veuillez en agréer mes sinceres remercimens. Les morts ne peuvent nous être d'aucune utilité. J'ai besoin de la bienveillance de l'empereur. J'aurai soin de lui donner le premier rang, et Kléber ne paraîtra auprès de ce soleil resplendissant que comme la lune qui en reçoit son éclat. En lisant dans votre *memorandum* l'état des corps qui composaient la grande armée en 1805, j'ai entrevu vers la fin, le camp de Boulogne en 1809. Je prends la liberté de vous demander la permission d'y jetter un coup-d'œil. Tout bon Français est intéressé au prompt rétablissement de la paix maritime. Le

public croit que cette flotille dont on a tant parlé, n'attend que l'ordre du départ pour porter en Angleterre une armée qui forcera le roi George à subir la loi de Napoléon. Les gens instruits dans la marine regardent cette opération de toute impossibilité. Vous me rendrez service de faire cesser mon indécision en me donnant connaissance de votre opinion, qui sera la mienne. Mille pardons de tant d'importunités.

Berthier.—Il n'est pas nécessaire d'être marin pour juger qu'une descente en Angleterre est impossible à effectuer avec succès, tant que nos flottes ne pourront pas maîtriser les mers. Nous faisons insérer dans les journeaux des notes fanfaronnes qui en imposent au public de France et d'Angleterre. Suivant nous, l'escadre de l'Escaut profitera d'une tempête pour tromper la vigilance des croiseurs ennemis, et porter une armée en Ecosse. On publie que les flottes russe, suédoise, et danoise concourront à l'exécution de ce plan, et que les escadres de Rochefort, l'Orient et Brest se dirigeront vers l'Irlande. On prétend que Gantheaume doit aller favoriser l'expédition contre la Sicile. Ceux qui nous connaissent bien, se moquent de ces bravades. Nous ne sommes pas heureux dans nos expéditions maritimes. Elles peuvent servir d'époques pour la destruction de notre marine et de nos armées. Toutes les tentatives contre l'Irlande, l'expédition de Le Clerc contre Saint Domingue, la perte de l'escadre de

Lesseigues quand il fut chargé de secourir le général Ferrand à Santo Domingo, nos désastres d'Aboukir et de Trafalgar, tout nous prouve que la mer ne sera de long-temps le théâtre de nos exploits. Je suis ému de pitié autant que pénétré de mépris pour ces hommes à grands plans, et à très-petit génie, qui pour plaire à Buonaparté, ne cessent de lui adresser des mémoires, d'après lesquels sa marine, forte de cent vingt vaisseaux de ligne, qui est toute celle des puissances continentales en y comprenant celle des Turcs, doit livrer bataille dans la Manche, et protéger le passage de cent mille baïonnettes. J'admets que nous soyons victorieux, et que la descente s'effectue heureusement, *ce que je ne crairai possible que quand je le verrai réalisé.* Que feront nos cent mille hommes dans un pays dont les habitans seconderont de tous leurs moyens une armée de ligne deux fois plus nombreuse, et aussi brave que la nôtre? L'Espagne nous prouve combien il est difficile de conquérir un peuple qui chérit sa constitution. Si une expédition était praticable contre l'Angleterre, l'Escaut devrait être son point de réunion. De l'embouchure de ce fleuve à celle de la Tamise, le trajet est fort court. La rade de Flessingue présente des grands avantages qu'on ne trouve sur aucun autre point de la côte, pas même à Brest, pour la réunion et la sortie des nombreux transports qu'exigerait une semblable expédition. *Tout ce que l'empereur a fait à Bou-*

logne ne sera jamais plus utile que les ouvrages de fortification en gazon qu'il s'amusait à faire dans son jardin, lorsqu'il était à l'école de Brienne. L'homme qui apprécie les choses à leur juste valeur, ne voit que *des enfantillages très-despendieux,* dans cette forêt de mâture et de barques déjà pourries, cette prodigalité de forts, et cette multitude de redoutes et batteries. Comme j'en ai fait la visite le 25 Mai 1809, quand j'accompagnai l'empereur dans sa tournée, je puis vous donner des détails exacts à ce sujet. Je ne vous parlerai que de Boulogne et des environs. On appelle le fort Lacréche celui qui est à droite sur l'Estran à environ trois cents toises de la Falaise. Il est construit en pierre. Son armement est de dix-neuf pieces de canon. Tous les hivers le parapet en pierre, est endommagé par les vagues qui, dans les gros-temps, inondent la plateforme où sont placés les bouches à feu. L'eau filtre par les interstices des dalles de la plateforme, traverse la voûte, et occasionne dans le corps-de-garde une humidité très-malsaine pour les hommes, et qui avarie les munitions au point qu'on ne laisse dans le fort que deux coups par piece. Quand la marée est haute, on ne peut aller au fort qu'en canot. Les forts Terlington, Moulin à l'Huile, et Mont Lambert sont des quarrés construits en maçonnerie. Ils sont environnés chacun d'un ouvrage en terre qu'on laisse tomber en dégradation, malgré qu'ils soient armés d'artillerie, et susceptibles de résister à un

coup-de-main. Le nombre des bouches à feu varie suivant les ordres du général en chef, et d'après les demandes qu'on f it pour armer Flessingue et les autres points de la côte qu'on croit toujours menacés par une forte expédition, à laquelle je parierais que les Anglais n'ont seulement pas pensé. Je suis étonné qu'ils n'ayent pas encore tenté de brûler le fort en bois qui est en avant du port. Il a quatre pieces de 24 et quatre obusiers de huit pouces. Il protége efficacement les corsaires, et la ligne d'embossage quand elle est en rade. Depuis la rive droite de la Liane jusques vis-à-vis le fort Lacréche, il y a six batteries de mortiers et de pieces de 24. Onze redoutes couronnent les hauteurs qui environnent Boulogne depuis la Tour d'Ordre jusqu'à la route qui conduit au pont de brique. La ville qui avait autrefois neuf mille âmes de population, en a dix huit-mille. Ses richesses proviennent de la pêche, des corsaires, et du séjour de la grande armée. Les anciens camps sont détruits. Il n'en reste que cinq, dont deux sont sous les murs de la ville. Les trois autres sont appelés le camp de Terlington, celui de Lacréche, et celui des Marins, qui est près de la Tour d'Ordre. Sur la hauteur entre Malboroug et Terlington est située la colone que l'armée fait élever à Napoléon. Malgré toutes les précautions qu'on a dû prendre, il est à craindre que le terrein spongieux ne nuise à l'érection ou à la durée de ce monument. La maçonnerie du fort

de Terlington est remplie de crevasses. On a été obligé de refaire à neuf tout un côté. Les ingénieurs s'en sont rapportés à des commis. On n'a pas donné à l'escarpe le talus prescrit par les regles de l'art; ce défaut de construction et le poids des terres autant que la mauvaise qualité du sol, ont occasionné les inconvéniens précités. On traverse la Liane sur deux ponts, dont celui qui est à l'Amont de la riviere est appelé le pont de Barrage, et celui qui est à l'aval, le pont de Service. La flotille est placée environ la moitié dans le bassin circulaire qui est le plus près de la mer, et l'autre partie au dessus du pont de Barrage vis-à-vis le village de Capecure. Tous les atteliers de la marine sont sur la rive gauche de la Liane, ainsi que l'arsenal, le parc d'artillerie, et les principaux magasins à poudre qui sont situés dans les dunes. On aura de la peine à croire que les deux plus importants sont construits en bois. Cette partie de la défense de Boulogne est appelée le Camp de Gauche. Sa défense consiste en six forts, six redoutes, et huit batteries. Les noms des forts sont le Musoir de l'Ouest, Chatillon, Mont de Couple, Petit Moulin, le Renard et l'Heurt; celui-ci est situé en avant du village du Portel sur l'Estran. Il a les mêmes inconvéniens que le fort Lacréche. Il a le même armement. Le fort du Mont de Couple est menacé de tomber en ruine. Il a été construit trop près de l'Estran. L'éboulement des terres, qui s'est effectué l'hiver

dernier présage, pour l'hiver prochain, la chute de la contrescarpe qui est en maçonnerie. Le fort du Petit Moulin est en très-mauvais état. On a été obligé d'étançonner avec des planches et des solives l'escarpe par la contrescarpe pour éviter sa chute qui ne peut être éloignée. Les redoutes n'ont d'autre avantage que de fournir du bois aux paysans et aux soldats qui arrachent les palissades pour en faire du feu. Je soutiens que Boulogne a occasionné à Buonaparté une dépense de cent millions qu'il aurait dans ses coffres, s'il avait eu le bon esprit de regarder, comme indignes de lui, des rodomontades qui nous rendent le jouet de l'Europe. Vous êtes étonné de voir qu'un point devenu si important par nos folies, n'ait été gardé en Septembre que par des gardes nationaux au nombre de quatre mille. Une seule compagnie de grenadiers anglais aurait suffi pour les mettre en déroute, et on peut être sûr qu'une fois en fuite, ils n'auraîent fait halte que dans leurs foyers. Vous voyez aussi qu'en Juin, Juillet et Aout, il n'y avait pour les deux camps que les 6e et 7e demi-brigades provisoires, composées de recrues, et dont la dispersion aurait eu lieu devant un faible détachement de bonnes troupes. Chacunes de ces deux demi-brigades avait de 15 à 1600 combattans, qui n'avaient pas encore vu le feu, et qui à peine savaient charger leurs armes. Nous savions bien qu'il se préparait en Angleterre une forte expédition. Nous l'avons toujours cru destinée à agir

du côté de l'Elbe. Une semblable diversion en Mai ou au plus tard en Juin, soulevait toute l'Allemagne. Notre étoile nous a protégés en faisant convoiter dix vaisseaux qui, tôt ou tard, doivent être aux Anglais. S'ils voulaient devancer la prise de possession de cette escadre, ce n'était pas alors le moment d'y procéder. Il fallait attendre que la flotte fût désarmée, et dans les bassins de Flessingue; débarquer vingt mille hommes de troupes de terre, venir mouiller avec la flotte entre Flessingue et Breskens, bombarder et canoner la ville, et quatre jours suffisaient pour sa reddition. Il fallait faire ce coup-de-main quand nous étions en Espagne en Décembre 1808 ou en Janvier 1809. Cela leur aurait d'autant mieux réussi que le général Sarrazin commandait à cette époque l'île de Cadzand. Il n'y avait dans cette île et dans celle de Walcheren aucune espece d'approvisionnement; on y vivait au jour le jour. La distribution de viande n'a pas eu lieu au jour fixé, à cause des retards que les mauvais chemins de l'île Cadzand, et les difficultés du passage de l'Escaut ont quelquefois mis dans l'arrivée des convois. Les vaisseaux de la flotte avaient été obligés de désarmer avant d'entrer dans le bassin de Flessingue, et le manque de magasins dans cette place, avait nécessité d'envoyer les munitions de guerre à Bruges et à Gand. Heureusement pour nous, tous ces détails n'on pas été connus. Nous ne voyons plus dans les agens de l'Angleterre la

même activité qu'auparavant. Je serais tenté de croire que les ministres ont pris le sage parti de destiner pour la défense des côtes, les fonds qui leur sont assignés pour l'espionnage, et c'est en faire un bien meilleur usage que d'en disposer en faveur de quelques avanturiers dont les intrigues absurdes et les services inutiles leur méritent à juste titre la haine des Français et le mépris des Anglais. Si ceux-ci eussent été bien informés, ils auraient pris le Hâvre en Juillet 1809, et ils auraient marché sur Paris. La prise des Tuileries n'aurait pas été plus disputée que l'occupation du fort de Batz. J'ai été aussi satisfait qu'étonné de ce que les Anglais qui avaient quatre points à attaquer, se sont dirigés vers celui qui présentait les plus grandes difficultés et les moindres résultats. Il est vrai qu'il y avait une flotte dont on avait l'espoir de s'emparer, et ce but constant de chercher à détruire notre marine, en comptant pour rien de plus grands avantages qu'assurait une coopération efficace avec leurs alliés du Continent, nous a été bien plus utile qu'aux Anglais. D'après cet exposé, je vous laisse à penser si une descente en Angleterre peut entrer dans les calculs d'une tête bien organisée. Vous voyez le peuple maître souverain des mers, débarquer quarante mille hommes de troupes d'élite, secondés par trente mille braves marins, échouer dans le projet de pénétrer jusqu'à vingt lieues dans le territoire d'une puissance dont le

chef avec toute son armée de ligne était à deux cents lieues de ses frontieres. Vous connaissez l'esprit de la France où le nombre des mécontens est quadruple de celui des partisans de la nouvelle dynastie; vous savez combien est exalté le patriotisme des Anglais qui suspendraient sans délai tout système d'opposition, dès qu'il s'agirait de nous repousser; et malgré toutes ces raisons évidentes, vous avez pu croire à une descente en Anglerre! Que le Moniteur et les papiers anglais en remplissent leurs colonnes pour donner une pâture à l'avidité des oisifs et des curieux; que l'on dise que Missiessy va sortir de l'Escaut en été lorsqu'il est au mouillage d'Oostcalot entre Ramekens et Flessingue, tremblant d'être attaqué lui-même à cause de l'inexpérience de ses officiers et de la frayeur qu'inspire aux matelots la présence d'une escadre anglaise; qu'on fasse craindre une attaque de ce même Missiessy, lorsque sa flotte s'est placée de maniere à hiverner en un lieu où il soit à l'abri des glaces et des coups de vent: tous ces contes produisent leur effet. On empêche les Anglais de renforcer le général Wellington. Si ce lord avait eu 60,000 hommes de troupes anglaises au 1er Juillet, il faisait lever le siége de Ciudad Rodrigo. Après avoir dispersé Masséna, il menaçait Madrid; Soult, obligé d'abandonner l'Andalousie pour secourir la capitale, aurait été battu avant de pouvoir y arriver, et il se serait trouvé très-heureux de réussir à sortir de l'Andalousie, comme il était par-

venu à s'échapper du Portugal un an auparavant. On a beau vanter les quarante mille Portugais qui sont avec les Anglais ; qu'on consulte Lord Wellington, il dira que deux campagnes pourront les rendre bons soldats. Avant ce temps, il serait imprudent de leur confier un poste important. Ce qui augmente le mérite du général Anglais, c'est de vouloir lutter avec trente mille hommes contre soixante mille. Il faut qu'il trouve de grands avantages dans les localités, et qu'il ait une confiance entiere dans ses troupes. Malgré ses efforts et ses talens, il sera contraint de céder au nombre, et je pense que nous serons maîtres du Portugal dans quelques mois, parce qu'il n'est pas probable que le gouvernement britannique se décide à envoyer dans la Péninsule assez de forces pour repousser Masséna, les troupes lui étant nécessaires pour garder les côtes, et pour maintenir l'ordre dans les trois royaumes. Je suppose que nous sommes en possession de toute la Péninsule par le départ des Anglais de Lisbonne et de Cadix, la guerre n'en sera pas moins active contre les habitans, dont le désespoir la rendra encore plus meurtriere. On est persuadé que le départ de Lord Wellington décidera les chefs à reconnaître le Roi Joseph. Je ne le crois pas ; et quand même cela serait, la masse influencée par les moines, n'accédera à aucune proposition d'accommodement, et nous ne pourrons pas nous dis-

penser d'y entretenir pendant dix ans consécutifs une armée de deux cents mille hommes.

L'Abbé Maury.—Je suis rassuré. J'ai craint depuis plusieurs années qu'on n'envoyât l'élite de l'armée française *dicter la paix à Londres.* Je vois avec joie que notre sûreté ne sera pas compromise. Si Buonaparté allait en Angleterre, toutes les puissances du continent feraient une croisade contre la France. Elles ont tant d'injures à venger! J'ai étudié la politique dans les voyages qu'a nécessité mon émigration, et j'ai vu avec douleur que partout où était passée l'armée française, elle y avait laissé des traces funestes de ses rapines et de ses violences. On se cachait de vous, crainte de vous irriter. On m'a tout dit, et j'ai trouvé bien légitime l'exécration que les étrangers manifestent contre tout ce qui est français. Puisque vous avez entendu tout ce que j'ai dit à l'Empereur, j'ose me flatter que vous n'êtes pas très-éloigné de ma façon de voir. Vous convenez que les trois-quarts de la France vous détestent, et vous êtes persuadé qu'ils saisiront la premiere occasion de renverser la dynastie de Buonaparté. Vous pouvez obtenir en toute propriété de riches et vastes domaines dont vos enfans seront reconnus les héritiers légitimes. Excusez les expressions dont je vais me servir, je ne les emploie que pour vous rendre la force de ma pensée. Que diriez-vous d'un heureux brigand qui a réussi

à s'emparer dans une sédition de toute la partie de Paris qui est sur la rive gauche de la Seine; il a partagé aux complices de sa révolte les richesses dont il s'est saisi. Il a assez d'empire sur ses bandes pour comprimer les habitans, et les réduire à la plus aveugle soumission. Les villes et villages voisins ont pris les armes pour délivrer les parisiens du joug de cet aventurier. Il les a prévenus, il les a attaqués, il a brûlé leurs chaumieres, il a ravagé leurs campagnes, il a exigé qu'on fit une confédération avec lui, et il s'est fait fournir à la pointe de l'épée des hommes et de l'argent. Il a réussi à donner des lois à Versailles, Etampes, Orléans et Chartres. Le maire de cette derniere ville a été obligé de lui donner sa fille en mariage pour se préserver, ainsi que ses concitoyens, d'une ruine totale. Irrité de la résistance des Parisiens de la rive droite qui refusent de le reconnaître, il a défendu à tout ce qui est sous sa dépendance, d'avoir aucun rapport avec ses ennemis. Il résulte de cette fausse mesure que le commerce est dans une stagnation complette, qu'on ne peut plus payer les contributions, et que le mécontentement et la misere sont à leur comble. Les ennemis du brigand ont si bien pris leurs mesures qu'ils sont maîtres de la Seine, et qu'il lui est impossible d'en effectuer le passage pour les forcer à accepter la paix. On lui propose de le reconnaître légitime posseseur lui et ses descendans de Versailles et de son territoire, à condition qu'il évacuera la partie qu'il

occupe de Paris, où il est abhorré des habitans par les excès auxquels les circonstances autant que son caractere l'ont forcé, de se livrer à différentes époques. Il n'en est pas de même de Versailles. Il y est aimé, parce qu'il a eu occasion de rendre quelques services. Dans sa position, il doit s'attendre à être assassiné à chaque instant par quelqu'une de ses innombrables victimes. Dès que cette tête tombe, tout le corps gigantesque qu'elle dirige se trouve anéanti. Ses complices se disputent ses dépouilles. ses enfans sont égorgés, et sa femme ne parvient qu'à travers mille dangers à se réfugier dans la maison paternelle. S'il pouvait occuper les avenues du fauxbourg Saint Antoine du côté de Charenton, et les hauteurs de Montmartre, il aurait espoir de réduire par famine le Marais, les Thuilleries, le Palais Royal, qui, dans ce moment, reçoivent d'abondantes provisions de la Normandie, de la Picardie, de la Flandre, de la Brie, etc. Il voit par les journaux qu'il y a beaucoup de négocians qui font banqueroute, et il compte sur l'influence de leurs plaintes pour qu'on en vienne à des propositions pacifiques, et à consentir à la liberté de navigation de la Seine, sans être soumis au droit de visite. Le maire de Paris qui redoute avec raison toute espece de rapprochement avec un *tel voisin*, lui promet paix et amitié s'il consent à accepter la propriété de Versailles, et à rendre ce qu'il occupe de Paris à qui de droit, avec l'oubli total du passé envers

tous ceux qui ont partagé ses erreurs. Cet aventurier, après mûre réflexion, se décide à accepter les arrangemens proposés. Il a la gloire d'avoir rendu à plusieurs millions d'habitans la paix et le bonheur. Lui-même, à l'article de la mort, se félicite de tant de modération. Il transmet à ses enfans une couronne qui lui a été garantie, par tous ses voisins, et il parvient à la postérité la plus reculée *avec le titre bien mérité de grand guerrier et d'homme juste*. Votre altesse aime la chasse. Il faudra vous faire nommer prince de Marengo. Ce titre vous revient de droit. C'est vous qui commandiez en chef l'armée de réserve, lorsque Mélas fut battu. Vos principautés actuelles ne se raccordent pas à votre gloire, puisque vous ne vous êtes jamais battu à Neufchâtel, et que vous n'avez fait que le service d'*ordonnance* à Wagram. Vous avez dans les environs d'Alexandrie des bois remplis de gibier. La grosse bête y est très-commune. Le pays que peut occuper Napoléon est un paradis enchanteur. Il y a des villes charmantes qui se féliciteront de devenir les *cours des rois* Murat, Joseph, Jérôme, Louis, Bernadotte, etc. On n'aura plus une suite nombreuse, et l'on sera obligé de mettre de l'économie dans ses dépenses; vous vous rapprocherez de cette simplicité qui fit le bonheur de vos premiers ans, et vous serez tous réunis. C'est alors que de douces larmes couleront de vos yeux, lorsque vous entendrez chanter : *Où peut-on être mieux, qu'au sein de sa famille!*

Berthier.—Finissez, l'Abbé. Vous poussez trop loin la plaisanterie. *Ca durera tant que ça pourra.* Je n'aime que moi sur la terre. Mes enfans feront comme leur pere, qui a fort bien su jouer le rôle de chevalier d'industrie, puisque de chétif sous-lieutenant, je me trouve parvenu au rang de prince, non de ces princes pour rire qui tremblent dans leurs donjons d'Allemagne, comme les lievres dans leurs gites, *dans la crainte qu'un vertigo qui agitera la tête du maître,* ne les fasse chasser des héritages de leurs ancêtres pour les mettre à la *portion congrue,* mais un prince plus puissant que les empereurs et les rois, puisque tous ces gens-là, quand l'occasion s'en est présentée, se sont empressés de me faire leur cour, afin que je les étaye auprès du vainqueur du monde. Ce qui me fait croire avec raison que je suis le premier après lui, et vous voudriez que je consentisse à me confiner avec ces insipides *monsignor,* et ces fades beautés de l'Italie? Je ne pourrai jamais me résoudre à quitter Paris, quand bien même je devrais être rompu vif. Où trouver cette cuisine délicieuse, ces palais aussi richement qu'élégamment meublés, ces spectacles enchanteurs, ces nymphes si piquantes par leur esprit, leurs grâces et leur beauté, et ces forêts de Saint Germain, de Compiegne, de Rambouillet, de Fontainebleau qui sont aussi giboyeuses que du temps des Bourbons? Je vous dispense de vos comparaisons que vous devriez voiler de l'ingénieuse allégorie de la fable, à l'instar de l'ini-

mitable Lafontaine. Vous me mettez en avant des brigands, des aventuriers, au lieu de parler du lion, du renard, de l'ours, *de l'âne même*, s'il le faut. Voilà ce qu'on appelle *dorer la pillule* pour décider le malade à la gober. Vous dédaignez de prendre tant de ménagement, et vous nous dites cruement, *ecce homo*. Il ne faut pas se mettre l'esprit à la torture pour voir que les deux rives de la Seine sont les côtes de France et d'Angleterre, et que les deux parties de Paris font allusion à ces deux états. On devine aisément que Versailles est le royaume d'Italie, Chartres l'Autriche, Etampes la Prusse, et Orléans la Russie, et que la Normandie, la Picardie, la Flandre, etc. ont rapport à l'Asie, l'Afrique, et l'Amérique, etc. avec lesquelles l'Angleterre peut commercer librement. Quant à la Seine, votre comparaison cloche. Quelle différence entre ce filet d'eau, et le vaste océan! Le droit de visite est assez bien imaginé, et en l'exigeant avec rigueur, je crois que le Roi George agit avec beaucoup de prudence. Rien ne peut être comparé au désir de *votre brigand d'endormir le maire de Paris*, pour pouvoir une belle nuit, fondre sur sa proie, que nos vœux ardens d'aller nous emparer des immenses trésors de la Grande-Bretagne, après avoir réussi à la persuader de *la sincérité d'une amitié de notre cru.* Buonaparté tressaille de joie toutes les fois qu'il lit dans les Gazettes de Londres la liste des banqueroutes. Il ne tolérerait jamais

de semblables publications. Il pourrait cependant le faire aujourd'hui sans inconvénient. Nos négociants ont presque tous fait banqueroute depuis plus de deux ans. On n'en a pas laissé transpirer le moindre indice. Au contraire, le Moniteur a fait un tableau riant de la *prospérité* de notre commerce intérieur, et il a assuré que des communications sûres allaient établir, par la voie de terre, des rapports très-avantageux avec les Grandes Indes. Nous sommes bien convaincus de l'extravagance du projet, et de l'impossibilité de son exécution, mais on lui donne beaucoup d'authenticité pour augmenter l'inquiétude des Anglais, et les obliger à envoyer des renforts de troupes dans cette partie la plus importante de leur empire. Je tire encore un autre profit de la comparaison grotesque de votre aventurier. Je pensais comme Buonaparté qu'en excluant le commerce anglais des marchés du continent, nous forcerions cette puissance à faire la paix. Je reconnais mon erreur. Non-seulement les deux parties de Paris se suffisent, mais encore celle de la rive gauche perdrait beaucoup à ne plus communiquer avec le grand Paris. Les privations de l'Angleterre sont bien moins sensibles que les nôtres. Quel mal peut-il lui revenir de ne pas commercer avec nous, lorsqu'elle a des débouchés pour ses marchandises dans les trois autres parties du globe? N'est-elle pas en possession des mines du Pérou, du Mexique, de toutes les colonies, et des richesses de l'Indostan? Si son

sol ne produit pas les grains nécessaires pour sa consommation, n'a-t-elle pas en échange de ses marchandises les bleds de la Sicile, de Tunis, d'Alger, de Maroc et les farines des Etats-Unis? Ses chantiers ne sont ils pas approvisionnés pour trente ans? Dès que nos flottes paraîtront sur l'Océan, n'iront-elles pas, après une résistance inutile, embellir les rades de Portsmouth et de Yarmouth? L'empereur croit qu'il réussirait à balancer la puissance maritime de l'Angleterre, s'il obtenait l'échange de trente mille matelots qui sont prisonniers de guerre. Comme nous n'avons que douze mille individus de cette nation dans nos dépôts, dont près de six mille sont détenus contre le droit des gens, puisqu'ils ne sont pas combattans, il veut que le gouvernement anglais consente à faire entrer dans le cartel les Espagnols et les Portugais dont nous avons environ quatre vingt-dix mille soldats ou officiers. On ne lui accordera pas sa demande. Les Anglais ne sont dans la Péninsule que comme auxiliaires; les prisonniers qui ont été faits sur ce théâtre particulier de la guerre, doivent être échangés d'après un accord uniquement pour cet objet, et la loyauté exige que les Anglais qui ont été pris en défendant les Espagnols, soient changés entierement avant que ceux-ci réclament leurs propres prisonniers, mais une semblable opération ne peut pas concerner les Français et les Anglais, pris en d'autres lieux. J'observai à Buonaparté que sa propo-

sition était impolitique, puisqu'elle donnait une existence officielle à l'armée Espagnole qu'il avait déclaré devoir être traitée comme un ramas de brigands, et qu'il l'assimilait à sa propre armée, en voulant conclure le cartel d'échange homme pour homme et rang pour rang. Il me répondit que cette considération était nulle, que l'essentiel était d'avoir les trente mille matelots pour former les équipages de ses vaisseaux, qu'il pourrait bien avoir des matelots Génois, Vénitiens, Hollandais, Prussiens, etc., qu'il ne s'en souciait pas, parce qu'il avait été prévenu par ses amiraux qu'il ne fallait pas compter sur les équipages étrangers, et qu'on devait s'attendre dans un combat à les voir se rendre sans coup férir. Toutes ces données, mon cher abbé, qui sont positives, me font désirer vivement la paix, non pour aller m'ensevelir au delà des Alpes, mais dans l'*in statu quo* de ce jour. Je ne crois pas les Anglais aussi exigeans que vous. Je suis sur qu'ils nous rendront nos colonies, si nous consentons au droit de visite qu'ils doivent réclamer pour leur propre sûreté, et à les laisser trafiquer sur le continent. Comme l'a très-bien observé un savant de cette nation, *le commerce est avantageux à tous les peuples qui reçoivent des objets qui leur auraient coûté deux jours de travail en échange d'autres objets qui ne leur en coûtent qu'un.* On peut bien suspendre des rapports si utiles au monde, en employant la violence, la confiscation et même le

feu, mais le torrent renversera la digue, et les nations fatiguées de lutter pour satisfaire quelques ambitieux, secoueront leurs chaînes, et se réuniront pour punir les auteurs de leurs maux et pour vivre en paix avec leurs légitimes souverains. Nous serons, je le crains bien, les victimes de notre obstination. C'est ce qui me fait prêcher tous les jours pour engager Buonaparté à faire des sacrifices, en conservant la couronne de France, condition *sine quâ non.* Il doit suffire aux Anglais que nous consentions au droit de visite, et à laisser l'indépendance à tout ce qui est au delà du Rhin, des Alpes Juliennes, et de la Save jusqu'aux frontieres de la Turquie. Ce lot est un peu différent du *recoin qu'il vous plaît de nous allouer sur les deux rives du Pô.* Nous ne sommes pas disposés à nous mettre dans une position où quelque beau-jour un pape belliqueux *passerait le Rubicon,* et viendrait nous forcer *à baiser sa mule.* Gardez pour vous et vos pareils vos plans conciliatoires, et à l'avenir soyez plus circonspect dans les paralleles que vous pourriez être tenté de faire sur notre compte. Je veux bien ne pas dire à l'empereur ce qui vient de vous échapper très-maladroitement. Vous seriez perdu sans ressource, et vous seriez à coup sûr le successeur de Toussaint l'Ouverture dans son séjour et dans sa fin tragique, au château de Joux dans un cachot creusé dans le roc. Avec quelle emphase vous avez fait l'éloge des habitans de Saint Domin-

gué ! Je n'aime point à voir Buonaparté persister dans son projet de rétablir l'esclavage, mais je vous blâme de vouloir qu'on renonce à cette colonie la plus riche de toute l'Amérique. Le commerce est l'âme des états. Sans colonies point de commerce, et sans commerce point de marine. Je ne suis pas très-versé dans tous ces calculs, mais il m'a été assuré que les bons matelots se formaient par la marine marchande. Les colonies sont donc nécessaires à la France. Pour les conquérir, il faut employer *la douceur et la bonne foi.* Si on a recours à la force, on achevera leur destruction. Mon avis est que Buonaparté doit en donner le gouvernement à des administrateurs habiles, sages et philantropes. Il fera bien de nommer le général Christophe son lieutenant pour le commandement de Saint Domingue, et s'il réussit à faire accepter cette proposition, il aura rendu un service essentiel à toutes nos villes maritimes. Je partage votre opinion sur la conduite horrible des Français à Saint Domingue. On m'a dit qu'on faisait noyer les negres et les mulâtres attachés deux à deux ; que souvent on les faisait brûler vivans, et qu'on a poussé la barbarie jusqu'à les faire dévorer par des dogues, envoyés de la Havane. Ce qui étonne, c'est de voir que Buonaparté n'a pas fait punir de mort des individus rentrés en France, et qui sont reconnus coupables de tant de cruauté. Promettez-moi, l'abbé, de ne plus me parler de notre départ de France pour l'Italie.

L'Abbé Maury.—Je vois, mon prince, que toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire. Ma mission apostolique m'impose l'obligation de ramener au bercail les brebis égarées, et l'innocent artifice dont je me suis servi en vous comparant à des brigands et à des aventuriers, mérite votre indulgence. J'aurais cru choquer votre amour-propre en vous faisant jouer le rôle ignoble des animaux. Gardez-moi le secret, je vous en supplie, mon erreur est involontaire. Je n'ai eu en vue que votre conversion et votre félicité parfaite, que vous ne pourrez jamais goûter dans votre position actuelle. Ayez pitié de moi. Je ne me sens aucune disposition pour le martyre, et la perspective que vous me faites redouter de l'horrible cachot où le poison termina les jours de Toussaint, me paraît mille fois plus terrible que le supplice affreux qui fit monter au ciel l'illustre Saint Laurent, dont le courage héroïque le faisait sourire au milieu des flammes qui le dévoraient. Vous pouvez faire un meilleur usage de vos cachots, en les remplissant des jacobins vos plus cruels ennemis. Je sais de bonne part qu'ils cherchent à vous culbuter, qu'ils sont réunis aux partisans des Bourbons, et qu'ils aimeraient beaucoup mieux *un Turc qu'un Corse* pour les gouverner. Je regrette de n'être pas de votre avis sur le compte des Anglais. Ils ont fait, il est vrai, la paix d'Amiens. Ils ne tardèrent pas à la rompre, parce qu'il leur fut facile de juger que leur

indépendance était compromise par votre politique à la fois tortueuse et dominatrice. Vous vouliez jouir de tous les avantages du commerce maritime, et vous les priviez de toute facilité de négocier avec la France et avec les autres puissances du continent. Pour conserver la priorité à vos manufactures, vous faisiez exécuter une police intérieure qui produisait presque les effets du blocus d'à présent. Je souhaite me tromper, mais je crains que l'empereur ne soit un jour très-repentant de ne pas avoir rétabli l'équilibre de l'Europe. Je connais le cœur humain. Votre usurpation est gravée en caracteres ineffaçables dans les cœurs de tous les souverains et de tous les honnêtes gens du continent. Les applaudissemens dont on vous couvre sont forcés. On redoutera les éruptions du volcan révolutionnaire tant qu'il sera dirigé par cet homme extraordinaire dont la célébrité est due plus à la finesse et à la justesse de son esprit, qu'à l'étendue et à l'audace de son génie. Dès qu'il ne sera plus, on le maudira comme le fléau du genre humain. On en fera un exemple éclatant pour frapper de terreur les officiers qui, en Autriche, en Russie, ou en Prusse auraient voulu se prévaloir, à son exemple, de quelques troubles intérieurs pour s'emparer des trônes de leurs maîtres. Permettez que je vous répete ce que j'ai dit à Buonaparté, et que vous avez peut-être mal entendu, choisissez le royaume d'Italie pour votre partage, si vous vou-

lez éviter, après votre mort, d'être déterré et pendu par la main du bourreau comme le fut Cromwell.

Berthier.—Je n'avais pas en effet entendu cet *ultimatum*. Il faut que l'autorité d'un confesseur sur son pénitent soit bien grande pour qu'il ne vous soit arrivé aucune mésaventure, après avoir ainsi injurié l'empereur. Vous en serez pour votre citation historique. On peut faire de nous ce qu'on voudra, quand nous serons morts; *qu'on nous pende, ou qu'on nous écartelle*, c'est le moindre de nos soucis. Buonaparté et moi avons la bonne philosophie: *qui tenet teneat, possessio valet*. Nous apprécions à leur juste valeur les complimens hypocrites de nos freres et cousins. Avant notre mort, *si Dieu nous prête vie encore quinze ans*, nous les aurons mis hors d'état de troubler nos successeurs. Ils auront cessé de régner, et ceux qui n'auront pas eu le bon esprit de se soustraire à nos *embrassemens fraternels*, en prenant un bras de mer pour égide, doivent s'attendre à venir occuper dans nos bastilles, des appartemens plus solidement construits qu'élégamment meublés. Nous ne faisons point les choses à demi, et quand vous verrez tout terminé, je suis sûr que vous changerez de ton. Vous trouvez que Buonaparté n'a que de la finesse et de la justesse d'esprit, et vous lui accordez, pour ainsi dire à contre cœur, un génie vaste et audacieux qui, selon vous, a moins d'influence sur sa

conduite que son esprit. On voit que vous avez puisé vos maximes dans les cercles du fauboùrg St. Germain, où chaque jour on fait une nouvelle censure des talens de l'empereur. Les uns disent qu'il ne sait pas parler français, d'autres prétendent qu'il ne sait pas l'ortographe. Il y en a qui poussent l'effronterie jusqu'à dire qu'il n'est pas brave, et ils attribuent ses succès à ses généraux et à la supériorité numérique de ses armées sur celles de ses ennemis. On attribue encore à la corruption, son influence dans les cours étrangeres, et on a soin de se gendarmer contre une mesure dont l'emploi est légitimé par l'expérience des grands avantages qui en résultent *pour le salut de l'etat.* Je veux vous faire bien connaître Buonaparté afin de vous garantir et contre l'injustice de ses ennemis, et contre l'enthousiasme ridicule de ses admirateurs. Buonaparté est très-studieux. Il a reçu de la nature beaucoup d'intelligence et de mémoire. Il est grand physionomiste. Il écrit très-correctement sa langue, il la parle sans prétention. Il a la bravoure de l'honneur, ou celle de l'intérêt comme il vous plaira. Il n'a pas cette intrépidité de Lannes qui avait le talent d'électriser des colonnes de grenadiers au point de les faire faire précipiter dans un goufre de feu. La nature lui a refusé cette qualité moitié physique, et elle l'en a dédommagé par le rare talent de savoir choisir les hommes capables d'exécuter ses vastes conceptions. Je conviens que Buonaparté n'est pas bril-

lant sur un champ de bataille. Moi-même j'avoue qu'il me tarde, quand j'y suis, *de voir la fin de la piece*. Mais nous faisons bonne contenance. Nous paraissons devant les troupes et souvent au milieu des balles et des boulets. On nous supplie de nous retirer. Notre but est rempli. Nous nous mettons à l'écart et nous ne revenons à la charge qu'en cas d'absolue nécessité. Depuis notre début en Italie, nous avons fait un calcul fort simple: "Nous sommes des hommes comme nos ennemis. "Nous n'avons rien à perdre et tout à gagner en "faisant la guerre. Vainqueurs ou battus, mais "morts en combattant avec valeur, nous succom-"bons couverts de gloire. Vainqueurs et vivans, "nous devons finir par être les maîtres du monde. "Procurons-nous de l'argent pour donner des gra-"tifications, et regardons nous *les rois* des rois que "nous aurons vaincu." Buonaparté qu'on a eu raison de placer à l'institut dans la section de *mécanique*, tâcha d'avoir sur le point d'attaque plus de monde que l'ennemi. Il mit à la tête des colonnes des généraux et des colonels à toute épreuve, dont l'exemple suffisait pour rendre braves les hommes les plus lâches. La victoire nous sourit. Le roi de Sardaigne fut le premier que nous traitâmes comme s'il eût été notre sujet. Vous connaissez l'histoire des autres jusqu'à celui d'Espagne. Le Grand Frédéric avait raison quand il disait *que s'il était roi de France, il ne se tirerait pas un coup de canon en Europe sans sa permission*. Nous

avons beaucoup fait, et cependant je crois que ce prince eût encore fait davantage, s'il avait eu nos ressources en hommes et en argent. Déjà il serait maître de Vienne, de Saint-Pétersbourg et de Constantinople. Je ne suis pas d'accord avec Buonaparté sur le jugement qu'il porte du roi de Prusse. Ses manœuvres dans la guerre de sept ans, le placent à côté de Turenne et de César. Ne le dites pas à l'empereur; selon moi, Frédéric est le premier général du 18eme siecle. Buonaparté prépare une bataille avec une habileté rare. Kléber, Moreau et Frédéric qui lui sont inférieurs sous ce rapport, lui sont supérieurs le jour même de la bataille, et ils le rivalisent pour en profiter, tandis que Soult qui égale Buonaparté pour les dispositions préliminaires, et les trois autres généraux pour le jour du combat, est inférieur à tous pour profiter de la victoire. Le prince Charles et Lord Wellington sont dans la cathégorie de Soult. Je vous l'ai déjà prouvé pour le prince Charles, et vous serez convaincu de la vérité de mon assertion pour le général anglais, en considérant les résultats de Vimeira, de la prise d'Oporto et de Talavera. On ne peut pas sans s'exposer à être taxé d'injustice et de flatterie, placer Masséna parmi ces capitaines. En les examinant sous le rapport politique, Buonaparté est le plus rusé, Frédéric le plus savant, et Kléber le plus juste. Je crois les autres peu versés dans la science des gouvernans, étant entierement militaires autant par goût que

par caractere. Je blâme beaucoup le bavardage, l'indiscrétion, et la gloriole de Buonaparté dans son intérieur. Pourquoi vous avoir dit qu'il avait fait empoisoner le général Hoche? Ne suffisait-il pas de dire qu'il avait fait périr un de ses rivaux? Peut-il compter que vous lui garderez le secret? Pourquoi vous dire qu'il a consenti que son frere devînt époux de mademoiselle Beauharnois, lorsqu'il pouvait le devenir *utilement pour prêter son nom?* Il a été la dupe de la finesse d'Hortense qui, désirant un mari comme toutes les jeunes personnes de son âge, lui fit croire ce qui n'était pas. La preuve en est évidente. Son mariage eut lieu le 3 Janvier 1802, et elle n'accoucha de son premier enfant que le 11 Octobre 1804. Convenez avec moi, l'abbé, que ces grands hommes sont quelquefois bien *petits.* On vous cite constamment la cruauté de Buonaparté; c'est un mal nécessaire. *Il vaut mieux tuer notre ennemi que de consentir à ce qu'il nous tue.* Il y a dans plusieurs hôtels du Fauxbourg St. Germain des copies d'une caricature horrible, où Buonaparté est représenté, après la mort du duc d'Enghien, tenant la tête de ce prince, et arrosant de son sang ses freres Joseph, Louis, et son beau-frere Murat, en leur disant, *Je vous fais princes du sang.* Prétend-on nous narguer? Ne sait-on pas que cette production infame est de toutes les méchancetés des Parisiens qui ont eu lieu depuis dix ans, celle qui a fait le plus de peine à Buonaparté, et néanmoins

on perpétue les sarcasmes sur un meurtre que la politique a commandé impérieusement? Qu'ils tremblent ces êtres entichés de leurs anciens rois! La patience a ses bornes. Il en sera de même pour les jacobins qui auraient la folie de préférer les Bourbons aux Buonaparté. Il faut que ces énergumenes ayent perdu le bon sens pour croire que les royalistes ne se vengeront pas tôt ou tard des excès qu'ils ont commis pendant la révolution. Tant il est vrai que la haine aveugle les hommes au point de les entraîner à une ruine complete! Je vous demande pardon, l'abbé, de vous avoir interrompu aux mots de *pendu* et de *Cromwell*. La singularité du fait ne m'a pas permis de vous laisser aller plus loin sans vous dire ce que j'avais sur le cœur. Je vous prie de reprendre le fil de votre discours, je vous écoute.

L'Abbé Maury.—Votre vivacité, mon prince, m'a un peu déconcerté, et je ne me souviens plus de ce que j'avais à vous dire sur vos précédentes observations. Quant à ce que vous venez de me communiquer, je vous en rends mille grâces. J'avais souvent entendu dire que Buonaparté avait des connaissances superficielles, c'est-à-dire qu'il savait un peu de tout, mais qu'il n'avait rien approfondi, pas même la *mécanique*. On disait aussi de lui que, quand il devait se trouver avec des savans, il apprenait un ou deux objets relatifs au genre d'érudition des personnes qui le visitaient, et qu'après avoir alimenté la conversation avec beaucoup

d'esprit, il la terminait à son avantage par un coup d'éclat, en citant ce qu'il avait appris quelques heures auparavant, ce qui frappait les savans *d'étonnement*, et tous les auditeurs étaient pénétrés d'admiration. Il a usé de cette supercherie bien innocente sans doute, mais cependant un peu gasconne, avec des orateurs, des poëtes, des législateurs, des physiciens, des astronomes, et même des mathématiciens qui, en sa présence, ont paru dans l'enchantement, tandis que rentrés chez eux, ils ont beaucoup plaisanté sur sa manie de vouloir paraître réunir à quarante ans des connaissances qui exigent les vies entières de plusieurs savans. J'ai blâmé cet esprit de *licence*, et j'ai recommandé qu'à mon exemple, tous les membres de l'institut saisissent toutes les occasions de mettre sa réputation comme savant au niveau de sa gloire militaire. Buonaparté n'est cependant rien moins qu'orateur. Vous conviendrez que je suis juge compétent. Nos jacobins académiciens que je m'efforce par fois de ramener aux principes monarchiques, en disent chacun sur leur partie autant que je viens de vous le confesser pour l'éloquence. Quant à la guerre, j'ai entendu dire qu'il avait du mérite, et qu'il était un *phénix* pour la partie de l'espionnage. Je me souviens qu'au commencement de notre conversation, vous m'avez dit que Buonaparté, dans sa confession, avait omis des détails importans. Mon désir de lui ouvrir les portes du ciel, en le mettant à même de s'accuser de tous

les péchés dont sa conscience est grévée, vous paraîtra sans doute une raison suffisante pour m'en faire la confidence. Je me garderai bien de vous nommer. Comptez sur mon adresse à le mettre sur la voie des aveux par l'exposé de quelques souvenirs vagues, résultat incertain d'anciens propos que j'aurais entendus dans mes voyages en pays étranger. Vous ne m'avez point parlé de ses tournées dans l'intérieur et sur les côtes. On dit qu'il s'y montre très-bon administrateur. Vous êtes toujours du cortége, et personne mieux que vous ne peut me faire connaître la vérité sur un talent aussi essentiel qu'honorable pour le souverain qui le possede, et qui en fait une heureuse application pour la prospérité de son empire.

Berthier.—En m'ouvrant un champ si vaste, mon cher abbé, vous me prouvez que vous voulez vous prévaloir de l'aveu que je vous ai fait, que *j'avais la langue bien pendue.* Comme vous avez des rapports *intimes* avec leurs majestés, il leur sera fort agréable d'avoir une occasion de vous raconter les principaux détails de leur derniere tournée en Avril et Mai dans la Flandre, les Pays Bas, la Zélande, le Boulonois, et la Normandie. L'impératrice qui, comme quelques personnes de son sexe, parle plus souvent qu'à son tour, aura grand plaisir de vous faire part de l'acceuil de ses anciens et nouveaux sujets. On a bien raison de dire que toutes les jolies femmes sont capricieuses. Marie-Louise n'a pas laissé tranquille l'empereur

jusqu'à ce quil eût consenti à donner la croix de la légion d'honneur à un maire qui avait mis pour inscription sur un arc de triomphe de verdure, élevé sur la grande route de Mons à Bruxelles,

En épousant Marie-Louise,
Napoléon n'a pas fait une sottise. . . . .

Qu'on eût donné à ce maire une écharpe richement brodée pour représenter les jours de fête dans son village, ou même qu'on l'eût favorisé d'une bague de diamans, je m'en serais amusé, quoique le cadeau, si petite qu'eût été sa valeur, aurait toujours surpassé le mérite de *l'impromptu*, mais j'ai été indigné de voir donner à un *rustaud* qui doit nous détester, cette décoration qui devrait être réservée exclusivement à la valeur. Il y a une foule de braves criblés de blessures reçues au champ d'honneur pour nous faire ce que nous sommes, qui sont oubliés, et plongés dans la misere. Je n'ose pas vous en dire davantage. J'ai le cœur navré de douleur d'être censé partager tant d'injustices. Qu'on fasse tout ce qu'on voudra chez les peuples conquis, mais qu'on ait soin des auteurs de nos triomphes, des hommes qui sont les véritables causes de notre grandeur, de ces hommes dont le courage justement irrité par notre ingratitude et notre partialité, paraît autorisé à renverser leur propre ouvrage. Buonaparté est rempli de très-grandes qualités. Il est bien malheureux qu'il se laisse prévenir trop facilement

contre de bons et fideles officiers. Il finira par être la victime d'une conduite si arbitraire. Plusieurs généraux de mérite sont éloignés de tout emploi, parce qu'on les croit jacobins ou partisans des Bourbons. Il y a un grand mécontentement dans toute l'armée à cause des passedroits qui sont faits journellement en faveur de la naissance, de la tournure, des richesses, et des recommandations de la beauté. Quand Buonaparté veut placer un des favoris de cette espece, il trouve un régiment mal tenu, il fait au colonel des questions abstraites, afin de l'embrouiller et de l'empêcher de répondre avec précision. Il en conclut que c'est un mauvais officier. Il me blâme en présence *d'Israël*, et il me tance comme si je sortais des bancs du collége. J'ai ma leçon, et je me tais. Il m'ordonne de ne plus lui présenter à l'avenir de semblables *ignorans* pour commander ses régiments. On prend note de l'homme qu'on veut sacrifier. Quelques jours après, il reçoit l'ordre de se retirer dans ses foyers, et il est remplacé *par un colonel de la cour*. Napoléon a tellement *pris le* dessus sur nous tous, qu'on *n'ose* pas ouvrir la bouche pour parler en faveur des plus braves gens du monde. On a même souvent la bassesse d'humilier davantage ces malheureux en joignant des reproches amers à ceux de l'empereur, dans la seule vue de lui plaire en abondant dans son sens. Après avoir obtenu un traitement plus

équitable pour l'armée, vous ferez bien de lui reprocher le divorce de son frere Jérôme. Nous sommes bien étonnés que les Américains ayent été insensibles à cette conduite, le comble de l'injustice envers la jeune épouse, de la tyrannie envers son frere, et du plus profond mépris envers les Etats-Unis. Parlez-lui aussi des massacres qui eurent lieu à la déposition du Sultan Selim, de ces intrigues qui firent détrôner Gustave Adolphe, de l'empoisonnement du prince royal de Suede, de l'assassinat du comte de Fersen, le même qu'il traita avec tant de mépris à Radstadt, et qui n'aurait jamais consenti à l'élection de Bernadotte. . . .

(L'empereur et l'impératrice entrent dans le sallon et interrompent la conversation du prince Berthier et de l'abbé Maury.

EXTRAITS

DES

NOTES BIOGRAPHIQUES.

ALEXANDRE BERTHIER.

Le général Berthier, est prince de Neufchâtel et de Wagram; vice-connétable, maréchal de l'empire, et major-général des armées d'Espagne et de Portugal. Il est âgé de cinquante-trois ans. Sa taille est de cinq pieds trois pouces. Sa constitution est forte. Sa figure est laide. Sa physionomie est agréable. Son ton est poli. Il promet avec épanchement ce qu'il est bien résolu de ne jamais tenir, et il annonce comme vrai ce qu'il sait être de toute fausseté. Il est un *maître roué*. Sa tournure est commune. Sa tenue est militaire. Il a reçu une bonne éducation. Fidele à son plan de contribuer de tous ses moyens à l'élévation de Buonaparté, il n'agit que pour atteindre ce but.

(Sert en Amérique, à Versailles dans la garde nationale, est dénoncé, se justifie, est employé à

l'armée du nord, passe à l'armée de la Vendée, et de là à l'armée d'Italie en 1796.)

Vouloir narrer les actes politiques et militaires de Berthier, ce serait anticiper sur les détails relatifs à Buonaparté. Ils ont toujours été sur le même théâtre, et l'historique de l'un est presque en entier celui de l'autre, dans leurs caractères respectifs. Buonaparté commandait et Berthier obéissait. Après le passage du pont de Lodi, Berthier fut chargé de vérifier l'établissement des divisions, avec l'ordre de rectifier ce qu'il trouverait de défectueux. Après une tournée très-fatigante à cause des mauvais chemins et d'un temps pluvieux, Berthier vint rendre compte à Buonaparté du résultat de sa mission. Celui-ci était à table. Bernadotte était présent. Après que Berthier eut détaillé sur une carte l'emplacement de l'armée, Buonaparté, sans lui adresser la parole, lui fit voir avec son doigt un point qu'il avait oublié, et il lança sur lui un de ses regards d'improbation. Berthier sortit sans mot dire, remonta à cheval, et fit encore dix lieues pour remplir les intentions de Buonaparté. On ne doit pas croire que la correspondance avec le directoire, signée par Berthier, soit de lui. Tout ce qui regarde les autorités jusqu'aux généraux de division, est de Buonaparté. Il aurait chassé Berthier, s'il se fût permis la moindre communication officielle sans son autorisation préalable.

Chargé de porter à Paris le traité de Campo

Formio en Octobre 1797, Berthier fut accueilli avec beaucoup de pompe par le directoire. Il était porteur d'une lettre de Buonaparté, qui en faisait trop l'éloge pour être cru. Il y est dit entr'autres plates flagorneries que " *l'histoire prendra soin* " *de retracer les services rendus à la patrie par* " *ce brave général, et que l'opinion de toute l'armée* " *fondera le témoignage de l'histoire.*" Buonaparté connaissait la nullité de Berthier pour le rivaliser. Il était convaincu de son zele à le servir en tous points. Il ne faisait que donner plus de relief à ses propres exploits, en faisant un grand éloge de son ambassadeur. On avait eu soin de dicter à Berthier ce qu'il avait à dire au directoire, et il poussa l'effronterie au point de prononcer le discours suivant :

Citoyens Directeurs : " Envoyé par le général Buonaparté pour vous apporter la branche d'olivier, achetée si glorieusement *par cinq cent quatre-vingt-un combats*, etc. etc. Organe de l'armée d'Italie, j'assure le directoire que mes freres d'armes voient cette paix avec une vive satisfaction . . . . . *Ce n'est pas à moi, citoyens directeurs, à parler du général Buonaparté : son nom est déjà au temple de l'immortalité, c'est à la renommée et au burin de l'histoire à éterniser le héros dont les talens égalent les vertus républicaines* . . . .

Les directeurs étaient trop occupés à boire, à manger, à dormir et à s'enrichir, pour compren-

dre le contenu de ce discours, qui était en réalité ce qui suit : *Je vous apporte la paix fruit des victoires de Buonaparté. Je suis son organe, et il m'a chargé de vous dire qu'il était content de cette paix.*

(Il commande en chef l'armée de Rome ; détails sur sa conduite envers le Pape, et les habitans.)

Berthier est nommé chef de l'état-major de l'armée d'Orient en 1798. Ses fonctions se bornerent en Afrique et en Asie à celles de secrétaire et d'ordonnance qu'il avait remplies en Europe avec Buonaparté et en Amérique avec La Fayette. Il a donné un précis des opérations de l'armée d'Egypte. Il y a de l'exactitude dans les dates. Les faits y sont relatés d'après la volonté de Buonaparté. Il s'y est glissé plusieurs erreurs grossieres sur l'exécution des opérations. La préface a le mérite de faire l'éloge des ouvrages de Volney et de Denon.

Rentré en France avec Buonaparté, Berthier le seconda au 18 Brumaire. Il fut nommé général en chef de l'armée chargée de reconquérir l'Italie. Il n'en eût jamais que le nom. Buonaparté qui en avait seul les talens, dut en remplir seul les fonctions. Berthier, le jour de la bataille de Marengo, fut sévérement grondé pour avoir fait paraître du découragement, au moment où les succès des Autrichiens forçaient les Français à battre en retraite.

Berthier fut envoyé en Espagne pour y jeter

les semences des divisions qui ont depuis amené ce royaume dans la situation déplorable où il est aujourd'hui. Il s'assura des intrigans, il corrompit les faibles, et il étourdit la cour par les promesses les plus brillantes. Il n'oublia pas de bien reconnaître les localités. C'était un des principaux motifs de sa mission.

Rappelé à Paris, il reprit ses fonctions de chef d'état-major de Buonaparté sous le titre de ministre de la guerre qu'il avait déjà eu avant et après la bataille de Marengo. Il se fit détester de tous les militaires par le peu de soin qu'il prit de leurs intérêts. Il s'occupa de ses plaisirs, et de sa fortune, plus que des détails immenses de son administration; Buonaparté fut obligé de lui ôter la moitié de son service; il en fit un ministere particulier, sous le titre d'administration de la guerre, confié à un ministre directeur. L'habileté des chefs de bureau fit excuser pendant quelque temps l'insuffisance de Berthier. Fatigué par les nombreuses réclamations qui lui furent adressées directement, Buonaparté nomma Clarke ministre de la guerre.

Berthier n'a pas cessé de donner des preuves de son inviolable attachement à Buonaparté dans toutes les campagnes depuis le commencement de la guerre. Dans tous les bulletins, il en est fait une mention particuliere, et il y est toujours nommé le *fidele* compagnon de guerre de Buonaparté. Il a été chargé de le représenter à Vienne pour le

mariage de l'archiducesse. A son retour, il fut blâmé d'avoir différé son départ de Vienne. D'après les calculs de Buonaparté, il aurait dû arriver à Compeigne six jours plutôt. Berthier prit la liberté de lui observer *qu'il avait cru remplir ses intentions en se conformant aux volontés de l'empereur François son beau-pere. Il n'y a point de parenté*, lui répondit Buonaparté, *qui puisse motiver le moindre changement dans l'exécution de mes ordres. J'aurois été mieux obéi, si j'avais envoyé un caporal.*

Un reproche si humiliant, fait en présence de vingt personnes, ferait croire à la disgrâce de Berthier. Il fit un salut très-profond, observa le plus froid silence et attendit de nouveaux ordres. Buonaparté, après apoir satisfait au *decorum*, et propagé cet esprit d'esclavage par l'exemple d'un homme qui, quoique son favori, n'ose pas riposter un seul mot pour sa justification, rentra dans les petits appartemens, y admit Berthier, et le dédommagea amplement de sa complaisance, et de son adresse à jouer si bien le rôle qui lui est confié.

D'autres anecdotes acheveront de prouver l'accord bizarre de ces deux têtes. Le 24 Mai 1810, Berthier reçut l'ordre de Buonaparté à dix heures du soir, de partir de Calais le lendemain à trois heures du matin, pour se rendre au camp de Boulogne afin d'y faire un travail préparatoire pour les récompenses que l'on voulait donner aux troupes à l'occasion du mariage.

Berthier partit à l'heure dite, mais sa voiture s'étant cassée en route, il fut retardé, et il n'arriva sur le terrain où étaient les troupes que vers les sept heures. Lorsque Buonaparté parut, il était neuf heures. Il demanda à Berthier si son travail était fini. *Non, sire*, lui répondit Berthier, *ma voiture s'est cassée en route. Vous ne serez donc jamais qu'un maladroit*, lui dit Buonaparté, *il fallait monter sur le cheval de votre postillon. Il est bien étonnant que depuis quinze ans, vous n'ayez pas encore appris à bien exécuter mes ordres.* Berthier se tut, suivant son usage. Buonaparté *en apparence* très-mécontent, se rendit à la Tour d'Ordre pour donner à Berthier le temps d'achever son travail.

Le même jour, pendant la revue du 72e régiment, Buonaparté n'ayant pas été satisfait des réponses du colonel Lafitte, appela Berthier et lui dit tout en fureur : " Pourquoi me faites-vous " nommer colonels des officiers qui n'ont pas les " premieres notions de leur métier." Sire, dit Berthier en portant son chapeau aussi bas que possible, *le général Saint Hilaire a fortement recommandé le colonel Lafitte comme un très-bon officier. Une autrefois, dit Buonaparté*, je vous ordonne de ne pas vous *en rapporter à des recommandations de la part de qui que ce soit et de vérifier si les candidats proposés ont les qualités réquises pour des places si importantes.*

Berthier n'a pas cet air d'assurance qu'il avait

autrefois. Semblable à un filou qui a fait quelque tour de sa façon, il jouit en tremblant du fruit de son escroquerie. Un bataillon était au temps de *présentez vos armes.* Buonaparté donna trois fois l'ordre de faire mettre la troupe au temps de *portez vos armes.* Le chef de bataillon ne se trouvait pas sur ce point. Un général fit ce commandement d'une voix très-forte. Berthier pâlit, et il lui dit avec colere, *qu'il n'était pas chef de bataillon.* Le général lui observa, *que depuis un an il faisait le service de caporal, puisqu'on avait envoyé* A BOULOGNE DES GARDES NATIONALES *sans aucun instructeur, et qu'il avait été obligé de leur démontrer la charge en douze temps.* Cette explication rassura Berthier, qui était inquiet sur les intentions de ce général.

Sa conduite privée est de la plus grande immoralité. On ne peut pas se faire une idée précise de la rouerie de cet homme. Tous les fournisseurs ou entrepreneurs du temps de son ministere, étaient tenus à des cadeaux énormes qui absorbaient la majorité de leurs bénéfices. Il n'y a pas de combinaison atroce que Berthier ne développe avec un talent superieur, pour sacrifier un régiment insubordoné, ou jacobin, ou contrebandier. Il suit la même marche pour les généraux et autres officiers qui déplaisent ou que l'on craint. Berthier parle avec volubilité; il a l'à-propos des réponses. Il a surtout l'habileté de trouver quelque prétexte en apparence plausible, pour justifier l'injustice la plus criante.

Le 5 Octobre 1806, un général resta pendant cinq heures à la porte du cabinet de Buonaparté. Berthier qui en fut instruit, vint auprès de lui, disant que l'empereur ne pouvait pas le recevoir. Il l'engagea à partir de suite, le général Mortier qui était à Mayence pour former le 8e corps, ayant besoin de ses généraux. Lorsque cet officier s'adressa au général Mortier, celui-ci lui dit que le général Berthier ne lui avait rien écrit le concernant. Voilà une politique bien singuliere de la part d'un homme qui n'a dans la bouche que les grands mots de *franchise et de vérité*, tandis que toutes ses actions ne respirent que mensonge et fourberie !!

Berthier a épousé une princesse, fille du prince Guillaume de Baviere. Malgré une alliance si flatteuse, on assure qu'il mene une conduite aussi irréguliere qu'avant son mariage. Il ne connaît d'autre loi que son amusement, après avoir contenté Buonaparté. Il est un assemblage complet de tous les vices, excepté de l'ivrognerie. Il a de l'esprit, et des connaissances théoriques de la guerre. Il n'a ni fermeté ni justesse de coup-d'œil. Il est d'une activité surprenante. Il peut tenir tête à Buonaparté. Mais il n'est pas général. En présence de l'ennemi, il n'a jamais eu un commandement séparé, pas même d'un régiment. Il est très-intelligent pour concevoir un ordre, très-habile pour le développer et très-exact à le transmettre. Il n'est point pa-

resseux pour en surveiller l'exécution. En 1797, il eut, en Italie, une dispute avec le général Delmas. Il en informa Buonaparté qui en empêcha les suites. On a prétendu que Berthier n'avait pas voulu se battre avec Delmas, et l'on a ajouté pour sa justification que Delmas était sujet à des accès de *folie*. On ne put pas faire le même reproche à Bernadotte qui se trouva avec Berthier dans le même cas que Delmas. C'était à l'occasion des arrêts ordonnés par Bernadotte au général Dupuy, alors colonel commandant de Milan. Berthier voulut blâmer Bernadotte de sa prétendue vivacité. Le Béarnois en offrit raison à l'habitant de Versailles qui refusa de partager la pétulance méridionale. On ne peut voir dans Berthier qu'un individu sans religion, sans mœurs, poltron avec ses camarades, mais brave et rusé comme un voleur de grand chemin.

VOL. Ier.—No. 29.

NAPOLÉON BUONAPARTÉ.

Inhumana credulitas, perfidia plus quam punica, nihil veri, nihil sancti, nullus deum metus, nullum jus jurandum, nulla religio.—*Tit. Liv. Libr.* 21. 4.

NAPOLÉON BUONAPARTÉ, est empereur des Français, &c. il est âgé de 41 ans. Sa taille est de cinq pieds deux pouces. Sa constitution est robuste. Il a pris beaucoup d'embonpoint depuis sa nomination d'empereur. Sa figure est laide et irréguliere. Son teint est jaunâtre. Sa physionomie est sinistre. Son regard est farouche, son ton habituel est grossier. Le son de sa voix est sépulcral. Sa tournure est maussade, sa tenue est simple et souvent fort sale. Son abord est froid. Il affecte en public l'air d'une personne de mauvaise humeur qui ne trouve rien à sa convenance. Avant d'usuper le trône, il était dans son intimité d'une gaieté folle, et d'une conversation si facile qu'on la prenait pour de l'indiscrétion et du bavardage. On a vu des savans réunis au château de la Malmaison en 1800, finir par bailler d'ennui et par hausser les épaules de pitié, en entendant Buonaparté raconter des rapsodies sur ses campagnes d'Italie et d'Egypte. Il n'avait pas encore combattu en Allemagne.

(Ici sont consignés les détails jusqu'au 13 Vendémiaire an 4, 5 Octobre 1795.)

La convention est menacée, Barras est investi du pouvoir suprême, pour la direction de la force armée. Il avait été témoin au siége de Toulon de l'habileté de Buonaparté sur-le-champ de bataille, et de sa résignation pour faire égorger les Toulonois, en conséquence des décrets des représentans du peuple. Il le désigne pour commander sous ses ordres. Buonaparté s'empresse d'accepter une place que d'autres généraux avaient cru devoir refuser. Depuis six mois il était obligé de parcourir à pied les quartiers où il fallait combattre. Barras ne se réserve que les honneurs du commandement. Toutes les dispositions sont faites par Napoléon. Il se met à la tête de l'attaque principale dans la rue Saint Honoré. Il ordonne aux troupes de se précipiter à coups de baïonnettes sur des individus armés, il est vrai, mais la plupart incapables, faute d'instruction, de se servir de leurs armes. Les colonnes obéissent à cet ordre barbare. Le carnage est horrible, parce que les Parisiens ne peuvent pas fuir à cause de l'obstruction des rues. Bien loin de mettre un frein à la fureur aveugle du soldat, Buonaparté prêche d'exemple. Il sabre des malheureux épouvantés qui avaient jetté leurs armes et qui demandaient grâce. Le capitaine Monvoisin, son aide-de-camp, est indigné de la conduite atroce de son général, et il a le courage de lui reprocher sa

cruauté. Buonaparté trouve que son aide-de-camp manque d'énergie parce qu'il fait ses efforts pour calmer les soldats. Dès le jour même, Monvoisin quitte son général ne voulant plus servir avec le bourreau de ses compatriotes. Et comme si Buonaparté eut dû sortir du sein des désastres pour figurer sur l'horizon politique, outre la massacre des Parisiens, cette année fut signalée par les événemens les plus sinistres. Louis XVII l'héritier légitime du trône de France, fut empoisonné au Temple, le roi George fut insulté en allant au parlement, le directoire fut établi, la Pologne fut partagée, et les émigrés furent exterminés à Quiberon.

(Sa nomination au commandement de la 17e division militaire, sa conduite à Paris, son mariage, et son départ pour l'armée d'Italie.)

Lorsque Buonaparté se disposait à prendre l'offensive, le général Beaulieu le prévint par l'attaque de Voltri le 9 Avril 1796. Le général Cervoni évacua ce poste à la faveur de la nuit. Pendant que les Autrichiens perdaient l'élite de leurs troupes devant la redoute de Montenotte, Buonaparté les attaqua sur leurs deux flancs, et les culbuta. Le 13, le général Français voulut emporter de vive force le château de Cossaria où le général Provera s'était posté avec quinze cents hommes. Tous les efforts de Buonaparté furent inutiles. Le général Autrichien refusa les propositions *avantageuses* qui lui furent faites de la part

de Napoléon. Il fut fidele à l'honneur, et il se battit en héros. Buonaparté perdit inutilement une foule de braves gens. Cette attaque contraire à toutes les regles de l'art de la guerre fit connaître à l'armée le caractere impétueux de son général, et le genre de guerre qui lui était familier. Buonaparté voulant livrer bataille le 14, s'apperçut que l'échec de la veille devant Cossaria avait ralenti l'ardeur des troupes. Il passa dans les rangs en disant aux soldats, *que, depuis long-temps, ils éprouvaient dans les Alpes les plus cruelles privations; que s'ils se battaient avec le même courage, qu'ils avaient montré à Montenotte, il leur promettait de les conduire triomphans dans ces belles plaines qu'ils avaient sous leurs yeux, et que là ils trouveraient des richesses immenses, des vivres en abondance, et des femmes charmantes.* Il était difficile d'employer une éloquence plus persuasive. On ne pouvait pas piller dans ces montagnes couvertes de neige, et dont les habitans étaient complettement ruinés par la présence des deux armées qui, depuis quatre ans, les pressuraient tour-à tour en raison de leurs succès ou de leurs revers.

La bataille de Millesimo fut perdue par les Austro-Sardes. Les Français se battirent avec la rage de loups affamés. Dego fut pris, et Provera rendit Cossaria, dès qu'il eut perdu tout espoir d'être secouru. Une colonne de trois mille Autrichiens reprit Dego par surprise. Les Fran-

çais occupés à piller payerent cherement cette confiance que leur inspire toujours un succès. Buonaparté rallia les fuyards. Les généraux Victor et Lannes enleverent Dego. Les Autrichiens se retirerent en bon ordre en défendant le terrain pied à pied, quoiqu'ayant à lutter contre des forces quatre fois plus nombreuses.

Le général Beaulieu se replia sur Tortone, et le général Colli porta l'armée Sarde sur la rive gauche du Tanaro. La mésintelligence qui régna entre ces deux généraux, ouvrit l'Italie à Buonaparté. On se demande pourquoi le général Beaulieu, qui avait battu Marceau à Fleurus, opposa une si faible résistance? Il avait soixante mille hommes disponibles, contre cinquante mille. On dirait qu'il n'a attaqué Voltri que pour donner à Buonaparté le signal des combats. Le général d'Argentau fut traduit à un conseil de guerre. On ne put pas *constater* qu'il était un traître, mais on assure qu'il fut proclamé *lâche et inepte*. Beaulieu montra beaucoup d'imprévoyance et de faiblesse. Un changement si subit et si extraordinaire dans un général jusqu'alors renommé par ses talens militaires, a été attribué aux suggestions d'un agent que Buonaparté s'était procuré dans l'état-major Autrichien.

Battu à Ceva, Vico et Mondovi, le général Colli autorisé par le roi de Sardaigne, demanda un armistice. Buonaparté prétexta que

ses pouvoirs n'étaient pas compétens, qu'il craignait de mécontenter le directoire en prenant sur lui une semblable transaction, et qu'il ne courrait les risques de se charger d'une semblable responsabilité, qu'à condition qu'on lui céderait les deux forteresses de Coni et de Tortone. La cour de Turin y consentit. Toute l'armée Française devint disponible contre l'armée Autrichienne.

Buonaparté qui savait que le Français est naturellement avide de louanges, fit une proclamation dans le style oriental, remplie de contradictions. " Vous égalez aujourd'hui par vos ser-
" vices," y est-il dit, " l'armée conquérante de la
" Hollande et du Rhin. Dénués de tout, vous
" avez suppléé à tout. Vous avez gagné des ba-
" tailles sans canon, *passé des rivieres sans ponts*,
" fait des marches forcées sans souliers, et bi-
" vouaqué sans pain.....Grâces vous en soient
" rendues, soldats! mais il ne faut pas vous le
" dissimuler, *vous n'avez encore rien fait*.....
" Vos ennemis foulent encore les cendres des
" vainqueurs des Tarquins. Vous brûlez tous de
" porter au loin la gloire du peuple français, et
" d'humilier les rois orgueilleux qui méditaient
" de nous donner des fers. Vous voulez tous, en
" rentrant dans vos familles, dire avec fierté,
" *J'étais de l'armée conquérante de l'Italie.* Il
" est une condition qu'il faut que vous juriez de
" remplir, *c'est de respecter les peuples que vous*

" *délivrez de leurs fers. Je ne souffrirai pas que* " *des brigands souillent vos lauriers.*" Puis s'adressant aux habitans, Buonaparté leur dit : " Peu" ples d'Italie, l'armée française vient chez vous " *pour rompre vos fers.* Le peuple français est " *l'ami* de tous les peuples. Venez avec con" fiance au devant de nos drapeaux. Votre reli" gion, *vos propriétés*, et vos usages seront reli" gieusement respectées. Nous ferons la guerre " en ennemis généreux, *nous n'en voulons qu'aux* " *tyrans qui vous asservissent.*"

Après avoir électrisé son armée par des mots vides de sens, et ébloui les Italiens par l'espoir d'une liberté *de sa fabrique*, Buonaparté actif et entreprenant, fit plusieurs mouvemens pour faire croire qu'il voulait passer le Pô dans les environs de Valence. Pendant que Beaulieu, qui donna dans le piége, faisait de grands préparatifs pour s'opposer au passage du Tesin, l'armée française, par une marche forcée, se dirigea sur Plaisance ; on y trouva quelques bateaux. Le 7 Mai, six mille grenadiers passerent le Pô. Le succès de Fombio est dû à l'intrépidité du général Lannes. Buonaparté n'y parut pas.

La défection pusillanime du roi de Sardaigne jetta l'épouvante dans les autres cours de l'Italie. Les intrigues et les menaces des agents de la France mirent le comble à leur frayeur. Le duc de Parme se soumit le premier. Tous les autres

princes, excepté le duc de Modene, qui prit la fuite, reçurent la loi du vainqueur.

Après s'être emparé de Lodi le 10 Mai, Buonaparté qui *savait d'avance* que le pont n'était pas miné, ni coupé, fit ses dispositions pour passer l'Adda, et attaquer Beaulieu qui s'était retranché sur la rive gauche. Un quart d'heure suffisait au général Autrichien pour faire couper le pont, ou tout au moins pour le faire barricader. Avait-il la prétention de battre cinquante mille hommes avec vingt cinq mille? Pourquoi se retranche-t-il avec soin, tandis qu'il néglige de mettre entre lui et l'ennemi un obstacle bien supérieur à toutes ses redoutes? Quelle punition Beaulieu aurait-il infligée au commandant d'une place forte qui n'aurait pas fait lever les ponts levis, et qui aurait attendu l'ennemi sur la place d'armes pour lui livrer bataille? Ce commandant aurait eu beau se battre comme un lion, Beaulieu l'aurait condamné à être fusillé comme coupable de trahison. Un général expérimenté comme Beaulieu ne devait pas négliger de profiter de l'avantage que présentait l'Adda pour arrêter l'armée française. On assure qu'il avait donné l'ordre que le pont fût coupé, et que *les amis de Buonaparté différerent cette opération jusqu'à ce que la marche des colonnes ennemies l'eût rendue impraticable.* Beaulieu avait plus de soixante-dix ans. Sa conduite et sa confiance aveugle dans son état-major furent plus utiles aux Français pour le passage de l'Adda que

leurs cinquante mille baïonnettes, et *l'audace prétendue de leur général en chef.* On ne conteste point sa finesse, sa fourberie, et son adresse pour flatter les soldats, tromper les habitans, et s'attacher les généraux, par le pillage, des proclamations, et des éloges. Lannes et d'Allemagne déployerent beaucoup d'audace dans le passage du pont de Lodi, et dans l'attaque de l'armée autrichienne qui, après une vive résistance, se retira en bon ordre. Buonaparté avait eu soin de rester avec le corps de réserve. On est étonné de voir cet homme qui avait tant d'intérêt à ne pas donner à Beaulieu le temps de se reconnaître, lui laisser dix-huit jours pour approvisionner Mantoue et se fortifier derriere le Mincio. En talonnant l'armée autrichienne, il n'échappait pas un homme et au bout de huit jours, Mantoue qui n'avait ni vivres ni une garnison suffisante, était obligée d'ouvrir ses portes. L'orgueil de Buonaparté l'emporta sur ses devoirs. La capitale de la Lombardie avait été occupée par Masséna avec les instructions relatives à la réception brillante qu'il *exigea* pour le général en chef comme successeur de l'archiduc de Milan.

Au milieu des plaisirs et des fêtes, Buonaparté calcula froidement l'égorgement de plusieurs milliers d'habitans. Il les avait trompés par ses proclamations mensongeres. Il avait promis de respecter les propriétés et indépendamment des contributions énormes qui furent levées pour son

compte, le pillage et toutes les vexations furent à l'ordre du jour. Le mécontentement devint général. Buonaparté sentit qu'avant de s'avancer sur l'Adige, il fallait comprimer les Italiens par un coup-d'éclat. Il partit de Milan pour se rendre à Lodi. A peine y était-il arrivé, qu'il *fut censé* apprendre la révolte de Pavie et les troubles de Milan. Après avoir fait fusiller dans cette ville les individus qui lui avaient été signalés pendant son séjour comme dévoués à la maison d'Autriche, il se porta sur Pavie. Les troupes emporterent facilement cette place que Buonaparté fit livrer au pillage. Il fit égorger tous les partisans de leur légitime souverain. Plusieurs villages furent brûlés. Après cette conduite barbare dont il avait sourdement préparé les motifs, Napoléon se rendit à Brescia, et fit ses dispositions pour attaquer Beaulieu. Le passage du Mincio fut peu disputé. Les Autrichiens dûrent encore leur salut aux fausses dispositions de Buonaparté. Ils firent leur retraite dans le Tirol, sans être poursuivis. Ils étaient au nombre de vingt mille. Si le général français avait fait occuper la route de Trente, comme il le pouvait, l'expédition de Wurmser aurait été retardée de deux mois ou sa force eût été inférieure à celle de Buonaparté.

Après avoir fait investir Mantoue, il s'occupa de son trésor. Il fit contribuer tous les pays situés sur la rive droite du Pô. Il se rendit à Bologne, où il signa une suspension d'armes avec

le pape, qui se soumit à payer une contribution de vingt et un millions de livres. Pendant cette négociation, et sous le spécieux prétexte d'influencer la cour de Rome par la marche des troupes, il s'empara de Livourne et d'Ancône.

Tandis que Buonaparté était occupé à ramasser des richesses, Wurmser attaquait les Français à droite et à gauche du Lac de Garda. Les postes de Salo et de la Corona furent enlevés le 29 Juillet. Le lendemain, les Autrichiens occuperent Brescia et Vérone. La moitié de l'armée française avait été battue. Le premier plan de Buonaparté fut de se retirer derriere l'Adda. Il leva le siége de Mantoue. Il laissa dans les batteries toute sa grosse artillerie, composée de plus de cent cinquante bouches à feu. Il réunit les généraux à Castiglione pour demander leurs avis sur son projet de passer l'Adda pour attendre dans cette position les nombreux renforts qui lui étaient annoncés de France. Le général Masséna et tous les autres généraux approuverent cette résolution. Augereau seul s'y opposa. Il entra dans une espece de fureur, et il dit que lui et tous les braves de sa division étaient décidés à périr les armes à la main. S'adressant particulierement à Buonaparte, il lui dit : *Va-t-en, lâche, porter en France la nouvelle qu'Augereau a péri avec honneur. Je te préviens d'avance que je n'exécuterai point l'ordre de rétrograder.*

Buonaparté sans se déconcerter de l'apos-

trophe *énergique* d'Augereau, répondit, avec sang-froid : *Vous me connaissez mal, Augereau, si vous m'avez cru capable de faire un pas contraire à la gloire de l'armée. Je me félicite que vous pensiez comme moi. Je n'ai point l'intention de me retirer. Avant de vous consulter, j'étais résolu à vaincre ou à périr dans les rangs ennemis.* Alors Augereau, Masséna, Buonaparté et les autres généraux s'embrasserent et jurerent de se battre de manière à remporter la victoire.

Le 3 Août, l'attaque fut générale. Wurmser qui avait obtenu des succès contre Masséna, fut culbuté par Augereau qui s'empara de Castiglione. On se battit à outrance pendant six jours. L'audace des Français, et l'ineptie ou plutôt la vieillesse du général Autrichien donnerent l'avantage à Buonaparté. Wurmser se retira dans Mantoue le 12 Septembre. Il commit une faute impardonnable en disséminant son armée à l'entour des divisions françaises. Il ne fallait qu'une véritable attaque. Si elle eût été dirigé sur Brescia par Salo, il n'y aurait point eu d'affaire générale. La gauche des Français aurait été séparée du reste de l'armée qui se serait repliée avec précipitation sur l'Adda. Cette manœuvre exécutée avec courage et précision, aurait réparé tous les torts de Beaulieu. L'importance de Mantoue décida la maison d'Autriche à faire de nouveaux sacrifices pour la secourir ; on ne sut pas les utiliser.

Jourdan et Moreau battus par le prince

Charles avaient repassé le Rhin. On ne parlait que des brillans exploits du sauveur de l'Allemagne. Son arrivée en Italie à la tête de l'armée d'Alvinzi, aurait produit le plus grand effet sur le moral des troupes. Si l'archiduc, au lieu de se morfondre devant Kehl, avait commandé à la bataille de Caldero le 19 Novembre, il eût fait oublier les inconséquences du vieux Wurmser. Il est vrai que Buonaparté fut battu à Caldero, et à Arcole, mais Alvinzy, surchargé de ses 70 ans, ne sut pas profiter de cette double victoire. Il ne fallait que quelques bataillons Autrichiens pour faire courir à toutes jambes les assaillans du Pont d'Arcole. Buonaparté, entraîné par les fuyards, fut culbuté dans un fossé où il aurait certainement péri, si un grenadier ne l'eût aidé à en sortir. Il le méritait, pour venger plusieurs milliers de braves qui furent tués et blessés dans cette attaque absurde, s'il en fut jamais. Alvinzy qui désespéra de pouvoir pénétrer jusqu'à Mantoue dans cette direction, se replia sur Vicence. Il reçut de nouveaux renforts. Il fit attaquer l'ennemi près de Vérone et sur le bas Adige. Il porta la majorité de ses forces sur Rivoli entre le haut Adige et le lac de Garda. La lenteur qu'il mit à effectuer son mouvement, donna à Buonaparté le temps de réunir sur ce point plusieurs divisions. Après huit heures de carnage, les Autrichiens furent battus. Une partie des troupes qui combattirent à Rivoli reçut ordre d'aller au secours du corps qui

bloquait Mantoue. Provera qui devait ravitailler cette place, fut fait prisonnier avec toute sa colonne, après s'être battu avec plus de courage que d'audace. Si cet officier eût été aussi entreprenant qu'il était brave et loyal, il aurait réussi à se jetter dans Mantoue.

Après tant de revers occasionnés autant par l'activité de Buonaparté et la bravoure de ses troupes, que par la médiocrité des généraux ennemis, Wurmser se trouvant abandonné à ses propres forces, et manquant de vivres, capitula le 30 Janvier 1797. Buonaparté fit un éloge pompeux de sa *générosité* vis-à-vis de ce génèral âgé, comme Beaulieu, de plus de soixante-dix ans. Il se vanta beaucoup de ne pas l'avoir considéré comme prisonnier de guerre. Il détailla dans son rapport au directoire les *habiles manœuvres* du maréchal qui priverent l'Autriche du Gibraltar de l'Italie, afin de donner un plus grand lustre à ses succès.

Barras s'attribuait l'honneur des conquêtes de Buonaparté. C'était lui qui l'avait sorti de l'obscurité au 13 Vendémiaire, et qui l'avait fait nommer général en chef. Il continua à se servir de son influence pour remplir les vues de son protégé. Trente mille hommes de troupes d'élite furent détachés des armées du Rhin vers la fin de Décembre 1796, pour se rendre en Italie. L'Autriche alarmée pour ses provinces méridionales, renforça l'armée d'Alvinzy et en donna, *mais trop tard*, le commandement à l'Archiduc Charles. Buona-

parté qui était exactement informé de tout ce qui se passait en Autriche, jugea qu'il avait assez de temps avant la reprise des hostilités pour faire repentir le Pape de son refus d'exécuter les conditions de l'armistice de Bologne. Il poussa avec un corps de troupes jusqu'à Tolentino. La paix fut conclue avec le Saint Pere, et l'argent surtout ne fut pas oublié. On mentionna dans le traité qu'il serait payé cinq millions en diamans. Le directoire s'empressa de prier Buonaparté *de les accepter* pour lui personnellement. A cette époque, ce général avait déjà plus de cinquante millions qu'il s'était hâté de placer chez les premiers banquiers de Milan, Gênes et Marseille, et tout en acceptant le cadeau des directeurs, il se moqua de leur bonhommie.

Chargé des diamans du Pape et des riches dépouilles de Notre Dame de Lorette, Napoléon rejoignait son armée à petites journées, pour augmenter son butin, lorsqu'il apprit que le prince Charles se disposait à prendre l'offensive. Il résolut de le prévenir. Les colonnes du Rhin étaient en partie rendues sur l'Adige. Elles étaient commandées par les généraux Bernadotte et Delmas. Les Autrichiens ne défendirent pas le passage de la Piave. Le Tagliamento fut aussi passé, sans beaucoup de résistance. Ce ne fut qu'un combat d'artillerie. L'infanterie ne fut pas engagée. La cavalerie française n'osa pas aborder les Autrichiens qui se retirerent en très-bon ordre.

Le 19 Mars 1797, la division Bernadotte avait pris poste sur les hauteurs à gauche de *Médéa*, village en avant de Palma Nova, sur la route de Gradisca. Le général était prévenu d'attendre de nouveaux ordres dans cette position. Vers les dix heures du matin, on annonça le général Buonaparté avec son état-major, composé d'une quarantaine d'officiers de tout rang. Il était escorté par sa compagnie de guides. Il parcourut le front de la division au grand galop. Il s'arrêta à la gauche de la ligne, examina les alentours, et dit à Bernadotte en lui montrant les Autrichiens qui étaint en bataille dans la plaine entre Médéa et Gradisca : *Voilà l'ennemi. Vous allez attaquer, vous prendrez ou vous bloquerez Gradisca, et vous me rejoindrez avant la nuit sur ces hauteurs, où je vais me rendre avec le général Serrurier.* En achevant de prononcer ces paroles il piqua des deux, et partit à grande course de cheval pour joindre les troupes qui devaient passer l'Isonzo, pour se rendre sur les hauteurs entre Gradisca et Gorizia, dont il avait parlé à Bernadotte. Celui-ci qui n'était pas accoutumé à recevoir des ordres *aussi laconiques et si impératifs,* était dans la désolation. C'en est fait, dit le général, les larmes aux yeux, en s'adressant à son chef d'état-major : *Je vois qu'on me jalouse, et qu'on veut me déshonorer. Il ne me reste qu'à me brûler la cervelle. Point d'ordre par écrit qui mette à couvert ma res-*

ponsabilité.... Son ami lui observa *que c'était sans doute le genre de ce général bien différent de Jourdan, qui pour une attaque semblable, aurait donné par l'intermédiaire de son interprete Ernouf, une instruction de quatre pages in folio, qu'il fallait attaquer ainsi que l'ordre en était donné, et que plus tard, il aviserait aux moyens de déjouer les rivalités de ses antagonistes.* Dans ce moment, le feu de la droite qui attaquait, se fit entendre. C'était la division Serrurier qui se battait pour effectuer le passage de l'Isonzo. Bernadotte marcha sur Gradisca, força l'ennemi à rentrer dans la place, et après avoir tenté sans succès d'en enfoncer les portes, somma le commandant de capituler. Cet officier qui était un très-brave homme mais peu intelligent, se rendit le même jour où il fut attaqué. Il aurait pu prolonger sa défense de quarante-huit heures, et il l'aurait fait, s'il en eût reçu l'ordre. Lorsque Bernadotte se rendit sur les hauteurs, où il était attendu, il pensait qu'ayant réussi complettement *dans l'exécution de l'ordre verbal*, il serait accueilli avec joie. Il fut bientôt revenu de son erreur. Buonaparté le reçut froidement et sans mot dire. Bernadotte lui raconta avec empressement les détails de sa marche et de son attaque, et lui dit, *que dans l'importante attaque de Gradisca, il n'avait eu que cinq cents tués ou blessés.* Buonaparté écouta ce rapport en fronçant les sourcils, en allongeant les levres, en secouant la tête, et ayant les bras croisés. Il répondit à Bernadotte, *qu'il n'au-*

rait pas dû perdre un seul homme, qu'il suffisait de bloquer la place ainsi qu'il lui en avait donné l'ordre, et que la garnison se serait rendue sans délai, étant sans vivres.

Ce raisonnement de Buonaparté était fondé. Si le général Bernadotte avait connu son général en chef, et qu'il eût eu sa confiance, il aurait été très-blâmable de conduire ses troupes dans les fossés de Gradisca au pied des remparts qu'il ne pouvait point escalader faute d'échelles. On lui aurait reproché avec raison la mort des grenadiers qui furent tués dans l'attaque de la porte qu'on coupa à coups de haches, et qu'on ne put pas franchir, parce qu'on l'avait barricadée avec des voitures chargées de fumier. Mais il était étranger à Buonaparté. On ne parlait que des prodiges de l'armée d'Italie. Les troupes du Rhin les égalaient pour le courage, et les surpassaient en instruction, tenue et discipline. Bernadotte qui était très-satisfait de lui-même, et de sa division, parla à Buonaparté avec la fierté de l'homme qui a la conviction d'avoir obéi à l'honneur. Après mûre réflexion, le général en chef se décida à donner une interprétation favorable à la conduite de Bernadotte, et on vanta la prise de Gradisca comme un coup de maître.

L'Archiduc avait été attaqué avant l'arrivée de toutes les troupes qui devaient venir de l'armée du Rhin. Buonaparté lui avait déjà pris ou tué la moitié de son armée, lorsqu'il lui écrivit de Kla-

genforth, en date du 31 Mars 1797, pour lui proposer la paix. Il lui parla de sa naissance illustre qui l'approchait du trône, et qui le mettait au-dessus de toutes les passions qui animent souvent les ministres et les gouvernemens ; il l'engageait à mériter le titre de bienfaiteur de l'humanité entiere, *et de vrai sauveur de l'Allemagne*. Le fourbe termina son astucieuse épître par le mensonge le plus impudent, en disant : "*Quant à moi, Monsieur le Général en Chef, si l'ouverture que j'ai l'honneur de vous faire peut sauver la vie à un seul homme, je m'estimerai plus fier de la couronne civique que je pourrais avoir méritée, que de la folle gloire qui peut revenir des succès militaires.*" Le Prince Charles, dans sa réponse, fit sentir à Buonaparté la distance qui les séparait. Il eût encore mieux fait de garder le silence du mépris.

L'héroïsme des Tyroliens fut paralisé par les préliminaires de Léoben, signés le 14 Avril 1797. Joubert avait été repoussé. Vérone était insurgée. On égorgeait les soldats français. La soumission de l'Autriche sauva Buonaparté. La nouvelle de cet événement calma les esprits. Augereau revenait de Paris. Il saisit avec joie cette occasion favorable de satisfaire son penchant pour le pillage. Les dépôts immenses du Mont-de-piété de Vérone disparurent par l'adresse d'Augereau, qui *pour assoupir l'affaire, en donna à Buonaparté une très-bonne part.* Toute l'armée fut cantonnée,

nourrie et soldée par les états de Venise. Cette ville fut occupée par une nombreuse garnison. Prodiguê de proclamations fanfaronnes, Buonaparté dit aux Vénitiens : "Croyez-vous, que quand j'ai "pu porter les armes françaises au cœur de l'Alle-"magne, je n'aurai pas la force de faire respecter "les Français en Italie? Le sang de nos freres "d'armes sera vengé. Il n'est pas un *seul* bataillon "français qui chargé de cette mission généreuse, "ne se sente *mille fois plus* de courage et de "moyens qu'il n'en faut pour vous punir. Je vous "envoie mes propositions par un de mes aides-de-"camp, *la paix ou la guerre*." Il eût dû terminer par ces mots *et des sequins*. C'était le véritable motif des tracasseries intentées contre cette république. Il est constant qu'il y eut quelques militaires Français qui périrent, et d'autres qui furent maltraités. Deux nobles Vénitiens m'ont assuré que cette insurrection avait été organisée par des agens de la république Cisalpine, afin que Buonaparté eût un prétexte de faire supporter aux Vénitiens les charges qu'occasionne la présence d'une armée, et ils étaient bien persuadés que le gouvernement Cisalpin n'avait fomenté un si odieux complot, que par *l'impulsion* de Buonaparté,

L'Autriche ayant reconnu les républiques Française, Lombarde et Ligurienne, par les préliminaires, Milan fut désigné pour y tenir les conférences qui devaient précéder le traité dé-

finitif. Le général Merfeld, et le baron de Degelman, plénipotentiaires de l'empereur, suivirent l'armée dans son retour en Italie, et se rendirent auprès de Buonaparté. Les prétentions du cabinet de Vienne, et la fierté du directoire, ou plutôt la morgue du général en chef, firent naître des difficultés qui parurent devoir occasionner la reprise des hostilités. Pour confirmer les Autrichiens dans cette opinion, Buonaparté voulut négocier aux avant-postes de son armée. Il quitta Milan. Il établit son quartier-général au château de Passériano près du Tagliamento. Les plénipotentiaires se logerent à Udine. Le marquis de Gallo fut adjoint à la légation Autrichienne, et le général Clarke fut chargé de presser une conclusion quelconque. Buonaparté attendait le résultat des pétitions qu'il avait fait faire par les divisions de son armée auprès du gouvernement pour le *maintien* de la constitution. On avait arrêté à Trieste un secrétaire de la légation russe qui quittait Venise pour se rendre à St. Pétersbourg. Buonaparté prétendit avoir trouvé dans son porte-feuille un plan pour rétablir les Bourbons sur le trône de France. Pichegru était le chef du parti royaliste. Le départ d'Augereau et de Bernadotte pour aller faire le 18 Fructidor, l'évasion de Milan du secrétaire russe, la marche de Hoche avec une partie de son armée contre les deux conseils, l'empoisonnement de ce général, le voyage du général Desaix en Italie, la lettre tardive de Mo-

teau qu'on assure n'avoir été écrite que d'après l'invitation expresse de Desaix, qui se trouvait déjà endoctriné par Buonaparté, l'arrestation de Pichegru, la fuite de Carnot, toutes ces circonstances étant bien calculées, donnerent l'éveil sur les véritables intentions du général de l'armée d'Italie. Il se trahit plusieurs fois dans ses conversations avec ses officiers. Accoutumés à lui obéir, ils respectaient ses ordres comme ceux d'un sultan, et ils prévenaient ses moindres volontés par l'attachement qu'inspiraient sa familiarité et ses largesses, qu'on pouvait taxer de prodigalité. Sa conversation était agréable et instructive. On y voyait à chaque fois percer son goût pour la guerre, et son ambition de commander. Un jour où il était environné d'une soixantaine de personnes, parmi lesquelles se trouvaient les généraux Friant, Victor, Mireur, etc., il développait son plan pour rendre la liberté à la Pologne, que les trois grandes puissances du nord s'étaient partagée. Il divisait son armée en cinq corps, l'avant-garde, la droite, le centre, la gauche et la réserve. Il supposait avoir à ses ordres cent cinquante mille hommes *avec lesquels il voulait faire le tour du monde.* Il attribuait la catastrophe de la famille des Bourbons à leur négligence, en n'ayant pas une école militaire bien organisé. Je lui observai qu'il y en avait douze qui dans l'ancien régime était montées sur un très-bon pied. Il répondit *que ces éco-*

les n'étaient bonnes que pour les enfans, que la véritable école militaire de la France était une guerre continuelle, reconnue indispensable pour contenir cette furia Francese, *vivacité Française, qui sera toujours dangereuse pour les chefs de l'état qui ne sauront pas lui donner une direction convenable.* Il parlait souvent de la nécessité de l'union dans une armée, et de la précision qu'on doit apporter dans l'exécution des ordres du général en chef, et il disait que les Romains n'avaient conquis l'univers que par l'obéissance aveugle des soldats à leurs généraux qui s'appelaient *empereurs.* Il ignorait encore le résultat du 18 Fructidor, et en cas de non réussite de la part d'Augereau, il avait tout préparé pour marcher sur Paris avec son armée. Il aurait devancé de deux ans son usurpation du 18 Brumaire. Il avait senti la force de cette vérité de Pichegru *que la royauté pour le soldat était au fonds d'une bouteille de vin.* Dès qu'il eut appris le triomphe de son parti, il devint encore plus aimable. Il aurait eu cent individus à sa table, il disait un mot à chacun, malgré qu'on n'y restât pas long-temps. La présence des plénipotentiaires et de Madame Buonaparté l'obligea à prolonger ses repas à son grand regret. Avant et après, lorsque le temps le permettait, il s'amusait à jouer aux barres avec ses aides-de-camp. Il se soumettait à toutes les regles de ce jeu comme un simple écolier. Quelquefois il faisait

des paris à qui parcourrait plus vite à cheval une distance donnée. Il jouait rarement. Un jour où le mauvais temps l'avait empêché de sortir, il gagna beaucoup d'argent aux plénipotentiaires. Il fit venir l'officier de garde, et il lui dit avec un air d'indifférence, *prenez cet or et distribuez-le à vos grenadiers.* Les assistans qui auparavant le félicitaient sur son bonheur, ne trouverent pas de complimens assez énergiques pour vanter son désinteréssement. Le marquis de Gallo courait comme un fou dans les salles du château en criant *que c'est beau! que c'est étonnant.* On l'arrêtait pour connaître les causes de son enthousiasme, et il racontait comme une merveille ce qui n'était qu'une ruse de Buonaparté. On assure que l'or donné à la garde allait à près de mille sequins de Venise.

(Vivacité de Bernadotte envers Buonaparté. Conversation de ces deux généraux sur les opérations militaires, et sur les talens des principaux officiers des armées de Sambre et Meuse, et d'Italie ; autres détails.)

Après six mois de conférences, beaucoup de discussions très-animées et quelques fureurs factices de la part de Napoléon, le traité de paix entre la France et l'Autriche, fut signé le 17 Octobre 1797 dans une chaumiere du village de Campo Formio, située presqu'à moitié chemin et sur la route d'Udine au château de Passériano. Avant de faire entrer l'armée en France, Buo-

naparté voulut en passer la revue. Quand il avait inspecté un régiment, il réunissait les officiers et les sous-officiers au centre, et après leur avoir fait former le cercle, il leur faisait ses remercîmens et ses adieux jusqu'au revoir sur les côtes de la Manche. Il tint à-peu-près le même langage à tous les corps. Voici la fin de sa harangue peu éloquente, et prononcée comme par maniere de conversation : *Vous avez, braves soldats, donné la paix au continent, il ne nous reste qu'un ennemi à combattre ; c'est l'Angleterre. Je veux vous conduire à Londres ; c'est-là où il y a des caves remplies d'or et d'argent. Ensuite je vous ramenerai en France avec vos poches pleines de guinées que vous mangerez avec vos maîtresses. Vive la république !* On observa dans la division Bernadotte que personne ne répétait ce cri. Officiers et soldats répondaient *Vive Buonaparté ! Vive notre général !! Allons chercher des guinées en Angleterre !!* L'enthousiasme et l'unité des acclamations qui lui étaient relatives, *exclusivement à la république*, lui plurent beaucoup, et il en augura favorablement pour l'exécution des plans importans, combinés avec Gallo, et mûris avec Cobentzel qui était arrivé à Udine quelque temps avant la signature du traité de paix.

Nommé général en chef de l'armée d'Angleterre, Buonaparté avant de se rendre à ce nouveau poste, eut ordre de terminer l'organisation de la républiqne Cisalpine. Il dut aussi se

rendre à Rastadt pour influencer par sa renommée autant que par son génie les ministres de l'empire d'Allemagne. Il traita avec fierté le comte de Fersen, et il s'opposa à son admission dans le congrès. Quelques jours après l'ouverture des conférences, il se rendit à Paris. Directeurs et ministres rivalisèrent à qui lui donnerait les fêtes les plus brillantes. Il y parut habillé très-simplement. Il évita, autant que cela lui fut possible, toutes les occasions de se montrer en public. Il fut convaincu que les esprits n'étaient pas assez *mûrs* pour se soumettre à ses ordres. Il vécut très-retiré dans un fort joli pavillon bâti au milieu d'un jardin. Il fut reçu membre de l'institut. Il prit des leçons de physique avec Monge, et de chimie avec Fourcroy. Pendant cette retraite habilement calculée pour ne pas effaroucher les directeurs, il les caressa, il leur fit de riches présens, et il fit adopter toutes les mesures qu'il proposa. C'est avec ses propres fonds que toutes les dépenses des préparatifs de l'expédition d'Egypte furent acquittées. Lorsqu'il était encore à Paris en Avril 1798, j'allai lui rendre visite, je dus lui faire part du mécontentement de Bernadotte de son ambassade de Vienne; je lui dis aussi que ce général avait été très-mortifié de ce qu'il ne lui avait laissé que trois régimens dans sa division par l'organisation qu'il avait faite dans l'armée avant de quitter l'Italie. *Votre Bernadotte*, me répondit Buonaparté un peu de mauvaise humeur, *est un bien pauvre homme. Je ne puis mieux le compa-*

rer qu'à un ancien caporal qui jette les hauts cris, quand on lui ôte un homme de son escouade. Quand vous le reverrez, dites-lui pour toute réponse que je n'ai jamais mangé à la gamelle. Il prononça ces dernieres paroles d'un ton de colere qui me parut bien digne de mépris. Son injustice et son insolence envers mon ancien ami Bernadotte me déterminerent à refuser de le suivre en Egypte.

Madame Buonaparté accompagna son mari à Toulon. Ils y furent reçus en souverains par les habitans dont Buonaparté avait quatre ans auparavant fait égorger les parens et les amis. La flotte mit à la voile le 19 Mai 1798. Le 8 Juin on eut connaissance de Malte et le convoi parti de Civita Vecchia sous les ordres du général Desaix, rallia la grande expédition. " Le 10 on " attaqua, le 11 on négocia, le 12 on fut maître de la ville et des forts." Le 19, l'expédition continua sa route, le 30 on découvrit Alexandrie; et le 2 Juillet le débarquement fut effectué à une heure du matin. Buonaparté qui s'était fait mettre à terre des premiers, marcha de suite sur Alexandrie dont il s'empara après une faible résistance. Kléber dirigea les opérations. Il fut blessé. C'est par ordre de Buonaparté que la ville fut livrée au pillage. Le 7 Juillet l'armée marcha sur le Caire où elle entra le 22 après avoir beaucoup souffert par les chaleurs, et par les attaques des Mamelouks, et les tiraillemens des Arabes. . . . .

Fidele à son systême déclamatoire qui lui avait si bien réussi en Italie, Buonaparté ne craignit point de dire aux habitans de l'Egypte *qu'il était envoyé par Mahomet pour les délivrer de la tyrannie des Beys, que les Français étaient amis des Musulmans, qu'ils avaient renversé le trône du Pape, et chassé les chevaliers de Malte, les ennemis jurés de l'Alcoran.* Après leur avoir fait un grand étalage du bonheur qu'il leur apportait, il finissait *par menacer de la mort la plus terrible tous ceux qui prendraint les armes contre les Français.*

La fuite de Murat Bey dans la haute Egypte et la retraite d'Ibrahim en Syrie, ne laisserent à combattre que quelques hordes d'Arabes qui n'étaient à craindre que pour les hommes isolés. Fatigué de son état de paix, Buonaparté se rendit en Syrie avec quinze mille hommes. Le 20 Février 1799, il s'empara d'Ellarish, et le 7 Mars de Jaffa, dont il fit passer la garnison au fil de l'épée, quoiqu'il eut promis de traiter les prisonniers suivant les lois de la guerre. Le 19, Saint Jean d'Acre fut reconnu et investi. On attaqua cette place avec la même imprudence que le château de Cossaria: Beaulieu et Colli négligerent de secourir Provera. Le Pacha d'Acre dut son salut à l'énergie et aux talens de Sir Sidney Smith. Le 20 Mai, Buonaparté fut réduit à fuir honteusement après avoir perdu huit mille hommes tant par le feu de l'ennemi que par les maladies. On assure

qu'au moment d'entrer dans le Désert, *son humanité* le décida à faire empoisonner plusieurs centaines de malades qu'il ne lui était pas possible d'emporter, et qu'il répugnait *à son cœur sensible* d'abandonner à la férocité des Turcs. Il connaissait la générosité Anglaise. Pourquoi ne s'entendait-il pas avec l'amiral Sir Sidney Smith? Il dut éviter dans son retour au Caire de traverser les colonnes. Il marchait dans des sentiers détournés avec ses guides et son état-major. Généraux et soldats, tous manifestaient leur indignation contre sa folle entreprise de Syrie. Dans une halte où le hasard fit trouver Buonaparté avec quelques traîneurs, un grenadier qui voulait sans doute l'assassiner fut empêché de l'approcher par les aides-de-camp. Il cria de toutes ses forces que *Buonaparté ne serait satisfait que quand toute l'armée serait égorgée, et que quant à lui il était las de servir un brigand de son espece.* Il se brûla la cervelle avec son fusil à cinquante pas de Buonaparté. On a rapporté qu'il avait été plusieurs fois question de s'en débarrasser, et de nommer général en chef le brave Kléber, l'idole de toute l'armée.

Rentré au Caire le 14 Juin, Napoléon fit les préparatifs pour *déserter*, ne se croyant plus en sûreté d'après les rapports qu'il recevait sur l'esprit de l'armée qui n'était empêchée de se porter à une extrémité fâcheuse pour lui, que par la sagesse et la fermeté des autres généraux. Le

débarquement des Turcs à Aboukir le servit à merveille. Il les battit le 25 Juillet. Il ne s'était servi que de ses généraux affidés Lannes, Lanusse, Murat, d'Estaing, etc. Il partit d'Alexandrie le 23 Août, il relâcha à Ajaccio, et le 8 Octobre il débarqua sur la plage près de Fréjus.

(Opinion de la France sur les circonstances du voyage de Buonaparté en Egypte et de son retour en France. Parallele de son *étoile avec l'anneau de Gigès.*)

Arrivé le 16 Octobre à Paris, Napoléon fut accueilli par tous les partis avec l'intérêt de l'étonnement. Les républicains s'en alarmerent. Il chercha à les flatter par beaucoup de prévenances. Ils furent sa dupe jusqu'au 7 Novembre. Il avait tout préparé avec les meneurs des deux conseils. Les 9 et 10, le directoire fut culbuté, et le consulat confié à Buonaparté, Syéyès et Roger Ducos. Buonaparté courut les plus grands dangers et il montra peu de fermeté. Il avait compté sur Bernadotte. Il ne lui avait pas encore dévoilé le but définitif qu'il se proposait. Au moment où Bernadotte en fut instruit, furieux il tira son épée, en disant à Buonaparté de se mettre en garde. Celui-ci effrayé, ouvrit sur-le-champ la porte de son salon où étaient réunis les généraux et les officiers. Le lendemain au conseil des cinq cents, plusieurs députés marcherent contre lui, les uns pour l'étrangler, les autres pour le poignarder. Il sortit de la salle avec la pâleur de la mort, il n'avait pas la force de parler. Le-

fevre dit un mot assez sensé pour le tirer de sa stupeur. *Puisque nous avons commencé, il faut réussir, ou périr ; autrement, demain nous serons pendus*. . . . . .Lucien harangua les grenadiers ; Jourdan, Augereau et Bernadotte ne parurent pas pour appuyer les conseils, ainsi qu'ils l'avaient formellement promis, et tout réussit au gré de Buonaparté. Malgré le triomphe complet qu'il venait d'obtenir sur les jacobins, il crut ne pas devoir s'en trop prévaloir. Il fit parler aux plus marquans. Augereau fut le premier à tourner casaque, si toutefois il n'était pas auprès du parti un espion de Buonaparté comme toutes les circonstances l'ont fait fortement soupçonner. Bernadotte et Jourdan finirent aussi par se laisser *amadouer*. Toutes les personnes qu'il n'avait pas intérêt de s'attacher, il les traita avec la fierté d'un despote. Barras et Dubois Crancé reçurent la défense de *jamais paraître devant lui*. Il fut d'une douceur charmante pour les autorités civiles et les banquiers de Paris. Il lui restait encore beaucoup d'argent de ses contributions ou rapines d'Italie. Il fit des présens à ses complices. Le géneral Lefevre fut très-bien partagé. On dit qu'il reçut cent mille francs, somme très-forte pour une époque où l'argent était très-rare.

Pendant que Buonaparté faisait de grands préparatifs pour reconquérir l'Italie, il cherchait à plaire aux Parisiens par l'espoir d'une pacification prochaine. Il écrivit au roi d'Angleterre, comme

-il avait fait au prince Charles. Dans ces deux occasions importantes où un profond mépris pour unique réponse, eût, à chaque fois, entraîné sa ruine, son orgueil fut singulierement flatté, et son crédit considérablement augmenté par l'honneur que lui firent ces deux puissances, de prendre en considération des ouvertures d'un chef de brigands et de régicides. Les traités de Campo Formio et d'Amiens sont les deux causes de l'arrogance actuelle de Buonaparté, et de tous les malheurs de l'Europe. Quelle terrible leçon pour les gouvernemens afin de les engager désormais à ne jamais capituler avec un perfide usurpateur !

Il s'occupa de la pacification des troubles de la Vendée. Il donna de l'argent. Il promit des honneurs. Il proclama son désir de rendre à la religion son ancien éclat. Il savait que le trône et l'autel doivent s'étayer réciproquement. Les départemens de l'Ouest se soumirent. Les chefs se repentirent, mais trop tard, d'avoir ajouté foi à ses promesses. Plusieurs périrent victimes de leur bonne foi. Chambarlhac fit fusiller Frotté, quoiqu'il lui eût promis l'oubli du passé de la part du consul.

Convaincu des grands talens du général Moreau, et de l'attachement que lui portaient les troupes, Buonaparté, avant de l'envoyer à l'armée du Rhin, voulut essayer de s'unir avec lui par les liens du sang. Un rendez-vous ayant été donné à Moreau pour discuter le plan de la campagne

qui allait commencer, Duroc entra et mit quelques journaux sur la cheminée, pendant que les deux généraux examinaient les cartes d'Italie et d'Allemagne. Après qu'on fût convenu de ce qu'il y avait à faire, Buonaparté prit un journal, et en donna un à Moreau. Après l'avoir parcouru, Buonaparté dit à Moreau en souriant : *Ces Parisiens seront toujours des bavards ! Qu'est-ce qu'il y a de nouveau ?* dit Moreau, un peu intrigué. *On dit*, répliqua Buonaparté *qu'avant de vous rendre à l'armée, vous devez épouser ma sœur Caroline. Je ne vois pas que cela fût si mal. Qu'en pensez-vous, Moreau ?* Celui-ci, avec sa franchise bretonne, découvrit le piége, et répondit : *Que l'exemple de Joubert qui avait été tué, et qui avait laissé sa veuve dans la désolation, l'engageait à différer jusqu'après la campagne.* [1] Buonaparté rompit la conversation sur cet article, et parla des troupes. Moreau sut plus tard, à n'en pouvoir douter, que l'article avait été inséré par ordre du gouvernement. Si Moreau avait accepté, ainsi que Buonaparté le désirait et s'y attendait, il se faisait proclamer empereur à son retour de Marengo. Déjà Gérard Lacuée, un de ses aides-de-camp, avait dit à un général, qui demandait à entrer chez Buonaparté, en conséquence d'un rendez-vous qu'il lui avait donné par écrit : *Vous désirez parler à Buonaparté premier ! Achevez donc,* répondit ce général, *dites, premier consul. Pourquoi pas empereur,* repliqua Lacuée avec vivacité? *Buonaparté le*

mérite à tant de titres! Quand bien même nous le voudrions nommer, lui répondit ce général, *il est trop bon républicain pour y consentir.* Lacuée entra pour l'annoncer. Son opinion fut sans doute rendue. Buonaparté le fit attendre deux heures, et il ne fut pas reçu. Joseph sortit enfin du cabinet du consul, et lui dit, "que son frere était si occupé qu'il lui était impossible de lui donner audience." Un mois auparavant, en arrivant d'Egypte, il avait serré dans ses bras ce même général comme son meilleur ami. Il avait été employé aux Thuilleries les 18 et 19 Brumaire, et il perdit momentanément sa faveur, parce qu'il avait dit *qu'il le croyait bon républicain. Honores mutant mores.*

On a beaucoup vanté sa campagne d'Italie en 1800, parce qu'il a réussi. Beaulieu avait commis une faute grave en se postant sur la rive gauche du Tésin. Mélas en fit une plus grande en n'occupant pas cette position avec la totalité de son armée. Le 14 Juin, à trois heures de l'après-midi, Buonaparté battait en retraite. En supposant que l'attaque de Desaix eût été infructueuse, ce qui aurait été, si le général Zach eût tiré parti de sa colonne de six mille grenadiers, que serait devenu Buonaparté? Il était obligé de venir repasser le Pô à Plaisance. Mélas maître d'Alexandrie, et du Pont de Valence, se serait trouvé avec une armée victorieuse couper toutes ses communications avec la France. Des témoins oculaires m'ont

assuré avoir vu Buonaparté le jour de la bataille de Marengo courir les plus grands dangers. Depuis midi jusqu'à trois heures, il resta avec le 44e régiment qui était obligé par sa position de supporter un feu d'artillerie très-meurtrier. On lui observa que ce n'était pas là sa place. Il ne répondit que par un regard terrible qui annonçait son désespoir. Sa figure était livide. Sa bouche écumait de rage. A chaque instant, il regardait sa montre. On a rapporté qu'il était décidé à périr s'il avait été battu, parce qu'il avait compromis par sa témérité le salut de son armée. Sa victoire du 14 Juin lui procura les avantages du combat qu'il avait livré à Beaulieu en avant du pont de Lodi. Mélas prit la ligne du Mincio.

Après des succès si étonnans, sa réception à Milan et en France, équivalut à une marche triomphale. Buonaparté avait à cette époque quelques amis dont le nombre était grossi par les agens de la police qui avaient l'ordre de stimuler, autant que possible, l'esprit public pour flatter la vanité de cet homme, par un grand concours de peuple sur tous les lieux de son passage. Dans plusieurs conférences qu'il eut à Paris, on observa qu'il fronçoit le sourcil, quand on parlait de Desaix. Il fut très-piqué qu'on eut fait courir le bruit qu'il avait gagné la bataille de Marengo, et tous ses alentours eurent ordre de contredire une vérité qui tendait à humilier son amour-propre, qu'on ne chatouille jamais plus sûrement qu'en laissant croire

qu'on le regarde *comme le plus grand capitaine de son siecle.*

Malgré tous ses efforts pour se faire aimer par les Français, l'attachement de la nation pour ses légitimes souverains étant gravé dans tous les cœurs, on ne parut s'ateller à son char que dans la ferme persuasion qu'après avoir fait disparaître les restes dégoûtans de la révolution, il se contenterait de la place de *connétable*, et rétablirait les Bourbons sur le trône de leurs illustres ancêtres.

(Détails sur le projet d'assassiner Buonaparté en incendiant l'Opéra.)

Feignant d'être peu tranquille dans Paris, où indépendamment du projet de brûler l'Opéra attribué aux jacobins, on paraissait s'attendre à quelque tentative vigoureuse de la part des royalistes, Buonaparté s'établit au château de la Malmaison. Il fit venir le camp d'Amiens composé de dix mille grenadiers et voltigeurs, et il les cantonna dans les environs de Versailles. Des patrouilles d'infanterie et de cavalerie battaient nuit et jour les alentours du château, et surtout la route de Paris. Un soir Buonaparté rentrant dans son appartement, aperçut une échelle placée contre une fenêtre de sa chambre à coucher. Il craint que quelqu'un ne soit déjà caché, et il se sauve à toute jambe dans le grand salon, où se trouvaient encore les officiers. Il balbutiait, il n'avait pas la force de parler. Revenu de sa frayeur, il en expliqua le sujet. L'alarme fut générale. On fouilla à plu-

sieurs reprises toute la maison. Madame Buonaparté était tremblante de peur, ainsi que sa fille Hortense Beauharnois. Un aide-de-camp vint à Versailles. On battit la générale, et je marchai avec six bataillons de grenadiers au secours de la Malmaison. On ne put pas se résoudre à se coucher malgré la confiance que devaient donner et l'inutilité des recherches, et l'arrivée des troupes. On ne pensa que le lendemain vers les six heures à la véritable cause de tant de craintes. On fit venir le maçon, qui était occupé à réparer les croisées de l'appartement de Buonaparté, et on lui demanda pourquoi cette échelle était restée debout. *C'était*, répondit-il naïvement, *afin de n'avoir pas la peine de la redresser que je l'avais laissée plantée. Elle est si lourde qu'il faut être deux pour la dresser.* Il faut avoir vu la confusion de tous les faiseurs de conjectures, pour en avoir une juste idée. Cette anecdote fut connue, et elle fit long-temps l'amusement de toutes les sociétés. La frayeur que cette vétille inspira à Napoléon, *parce qu'elle n'était pas combinée*, doit suffire pour expliquer les motifs qui le firent aller à l'Opéra le 3 Nivôse.

(Détails sur la machine infernale du 3 Nivôse, et sur la paix avec l'Autriche, l'Angleterre et la Turquie. Expédition de Saint Domingue. Arrestation et mort du général Toussaint l'Ouverture. Buonaparté est nommé président de la république Cisalpine. Consulat à vie.)

Maître des destins de la France et de l'Italie,

Buonaparté n'est pas content de sa puissance. Il jalouse le commerce et les richesses de l'Angleterre. Il regrette de n'avoir pas envoyé dans cette île, à la faveur de la paix, cette armée qui périssait inutilement à Saint Domingue. Dès qu'il apprend qu'il y a du mécontentement dans la garnison de Gibraltar, il fait partir une expédition de Toulon qui louvoye pendant plusieurs jours devant cette forteresse, quoique le vent fût favorable pour passer le Détroit et continuer la route pour Saint Domingue, destination apparente des troupes embarquées. Malgré les insinuations du commandant de la marine, le général de terre ne voulut rien faire de contraire à l'honneur et à la foi des traités. L'Angleterre agit très-sagement en déclarant la guerre à Buonaparté. Elle avait tout à redouter en temps de paix de la part d'un homme aussi fourbe qu'entreprenant.

Après s'être emparé du Hanovre en Juin 1803, il se fit céder la Louisiane par l'Espagne, et il finit par vendre cette province aux Américains. Il crut se venger d'avoir été deviné par l'Angleterre, en déclarant prisonniers tous les individus de cette nation qui étaient en France. Cette mesure, parut atroce, et donna une juste idée de la férocité de son caractere. Il avait prévu l'évacuation de l'Egypte, et il traita avee de grands égards les généraux qui eurent le bonheur d'en revenir. Il voulait leur faire oublier sa lâche désertion. Il fut, au contraire, irrité de la perte de

Saint Domingue, et il maltraita quiconque avait eu l'adresse d'échapper à une semblable proscription. Le gouvernement de France a de tout temps considéré cette colonie comme *le cautere politique de la métropole.*

Buonaparté était instruit de tout ce qui se passait à Londres. Il redoutait également l'influence des Bourbons, les talens de Pichegru, l'audace téméraire de George, et les plaisanteries mordantes du général Moreau, qui, dans un grand dîner, ne crut pouvoir mieux tourner en ridicule la légion d'honneur que venait d'instituer Buonaparté, qu'en donnant à son cuisinier *une casserole d'honneur pour avoir fait un excellent repas. Si tu continues sur le même pied,* lui dit Moreau, en présence de tous les convives qui riaient aux éclats, *je ne tarderai pas à te nommer grand officier.* Le machiavélisme de Buonaparté se déploye dans toute sa noirceur. Des espions sont envoyés en Angleterre et en Allemagne. Ils paraissent pleins de zele pour concourir à servir les Bourbons. Moreau lui-même qui devait cependant bien connaître son rival, est la dupe des intrigans que Buonaparté a l'adresse de faire pénétrer jusqu'à lui. On a eu soin de faire venir un Bourbon dans le voisinage de l'Alsace, pour le livrer à son bourreau, qui voulait, par le plus horrible assassinat, prouver à la France et à l'Europe qu'il était bien loin de vouloir céder sa place à l'ancienne famille régnante. Si l'on croyait la présence d'un Bourbon nécessaire pour être mis à la tête du gouvernement

de France immédiatement après la mort de l'usurpateur, pourquoi ne descendait-il pas en Bretagne ou en Normandie, ou pourquoi ne restait-il pas à bord des croiseurs anglais, jusqu'à ce que les événemens réclamassent sa presence et permissent de l'utiliser? Tant de prudence aurait contrarié les vues ultérieures de Buonaparté ; le duc d'Enghien, dans les deux provinces précitées, eût été bien plus en sûreté que dans aucune cour de l'empire d'Allemagne, dont les ministres, depuis quatre ans, étaient vendus au parti du Corse. Ce jeune prince dont les talens égalaient les vertus, fut impitoyablement massacré dans les fossés du château de Vincennes. Le général Hullin, l'ayant prévenu qu'on allait le changer d'appartement, le prince le suivit. Après plusieurs détours, on arriva dans les fossés du château, et l'on passa à côté de la fosse qui lui était destinée : le duc d'Enghien, qui l'aperçut, dit fièrement à l'officier qui commandait l'escorte. "Je l'aperçois l'appartement que je dois "occuper. Il est inutile d'aller plus loin." Il se mit à genoux pour faire sa priere. Il se releva, et il dit qu'on pouvait faire feu. L'officier s'étant avancé, le prince le prévint, en lui disant : "Qu'il ne se lais-"serait pas bander les yeux, et qu'il ne se met-"trait point à genoux." Pendant que cet illustre descendant du grand Condé recevait la mort avec une fermeté héroïque, Napoléon tirait sa montre, et disait, *en souriant*, à Madame Buonaparté et à Fouché, qui, dit-on, demandaient sa grâce : "Il y "a cinq minutes que son affaire est faite." Hullin

lui avait promis que l'exécution aurait lieu à deux heures précises du matin.

On n'osa pas traduire Pichegru devant les tribunaux. L'espoir d'obtenir sa grâce l'avait empêché de faire dans son premier interrogatoire des révélations importantes, que la certitude de sa mort lui aurait arrachées, et dès lors on dût l'expédier secrettement. Savary s'acquitta de cette mission avec quatre gendarmes de la garde consulaire. Le général Moreau et George avaient été arrêtés, et ils étaient en lieu de sûreté. Délivré de ses dangereux adversaires, Buonaparté leva le masque. On ouvrit à l'état-major de la place de Paris un régistre où on avait écrit une adresse très-longue qui finissait par le supplier, "d'accepter le titre "d'empereur, que l'armée s'empressait de lui offrir "en reconnaissance des lauriers que son génie lui "avait fait moissonner, et des services éclatans "rendus à la patrie depuis qu'il était à la tête du "gouvernement." Ce régistre fut bientôt couvert de signatures, et il m'a été rapporté qu'on l'avait présenté au sénat, ce qui avait fait cesser son hésitation à sanctionner le vœu émis par le tribunat, sans le concours du peuple français. Si on avait adopté la marche suivie pour le consulat à vie, on aurait vu combien déjà l'esprit public avait changé depuis un an au désavantage deBuonaparté, malgré qu'il cherchât à inspirer la terreur par des arrestations arbitraires, et des assassinats à la turque.

(Nomination de Buonaparté empereur. Dis-

cours de Murat. Réponse de Buonaparté, qui est en outre complimenté par tous les autres généraux présens, parmi lesquels se trouvaient Augereau, Bernadotte et Macdonald. Jugement de Moreau, son exil. Arrivée du Pape en France. Couronnement de Buonaparté, empereur des Français.)

Un serment individuel fut éxigé pour tous les fonctionnaires publics, avec des formes qui prouvaient combien Buonaparté attachait d'importance à sa prestation. Il était assis dans le salon du trône, sur un grand fauteuil élevé de quatre pieds. Cambacérès était à sa droite, et Lebrun à sa gauche sur des fauteuils de proportion ordinaire. Les grands dignitaires et les ministres étaient assis sur des chaises à droite et à gauche des deux *supplémens* du nouvel empereur. On introduisait les candidats un à un. Un préfet du palais en faisait l'appel à haute voix. Le convoqué se présentait. Il était dirigé par un second préfet du palais qui le présentait à Louis Buonaparté, connétable de l'empire. S'il n'était pas militaire, il avait à faire au grand dignitaire de son département. Il devait faire trois saluts, le premier très-profond sur son front à Buonaparté, le second à sa gauche où était Cambacérès, et le troisieme à sa droite du côté de Lebrun. Alors Louis disait à haute voix. " Le général N. désire prêter serment à l'empereur. Sa Majesté donnait son assentiment par un signe de tête. Le secrétaire d'état Maret donnait à l'individu

présenté, la formule du serment écrite sur un chiffon de papier. Elle était conçue en ces termes: "Je jure fidélité à l'empereur, et obéissance aux "constitutions de l'empire." Napoléon recevait son monde très-froidement. Dès que le serment était prêté, il daignait se dérider, et congédiait les nouveaux élus avec un salut de tête accompagné d'un léger sourire, par persifflage et signe certain du mépris que lui inspirait la platitude des Français. On se retirait du serment par trois saluts: le connétable rendait le récipiendaire au préfet du palais qui le repassait à son collégue. Celui-ci l'accompagnait jusqu'à la porte du salon. Je remplis cette cérémonie le même jour que le tribun Carnot, et les généraux Lecourbe et Bellavene.

On peut regarder cette époque comme ayant mis le comble à l'avilissement des Français et au despotisme de leur tyran. Il ne garda plus de mesure. Il parla en maître absolu. Il fit faire antichambre à ses ministres, à ses maréchaux et aux ambassadeurs des cours étrangeres. Dans les parades, il cessa de rendre le salut aux généraux et aux drapeaux, formalité dont le grand Frédéric fut scrupuleux observateur jusqu'à sa mort: Au camp de Boulogne, il se laissa aveugler par son désir de passer à la postérité au point de souffrir que ses flatteurs missent l'armée de terre et de mer à contribution pour lui ériger une colonne, qui doit coûter de 8

à 9 millions de francs. Lorsqu'il sut que les mesures proposées à ce sujet avaient obtenu ou paru obtenir l'assentiment des militaires, dont l'indécision avait été occasionnée par l'inconvénient de donner un jour d'appointemens par mois, il dit au maréchal Soult : " Qu'on commence toujours le monument, mon trésor fournira les " fonds dont on viendrait à avoir besoin." Jaloux de primer en tout point, il eut souvent de vives contestations avec l'amiral Bruix qui était le seul officier qui osât lui dire la vérité. Enragé de ce que le port de Boulogne était si défectueux pour la sortie de la flotille, il se mit en tête qu'il y avait de la mauvaise volonté de la part des marins, et un jour où le barometre était considérablement baissé, il ordonna à Bruix de faire sortir la ligne d'embossage. L'amiral lui répondit : " Qu'il serait dangereux d'aller " en rade avec le vent de sud-ouest qui pa-" raissait devoir devenir très-violent, qu'il était " expérimenté dans la météorologie du climat de " Boulogne, et qu'il le priait de différer de quelques " jours l'exécution de son ordre."—" Pas d'une " heure," reprit Buonaparté, " je veux être obéi " sur-le-champ. C'est le seul moyen de vous " faire aller. Vous finiriez par me faire perdre " la tête, si j'écoutais plus long temps vos dis-" sertations sur les vents, les courans, le ju-" sant. Je n'ai obtenu mes triomphes que par " un seul mot, *en avant*, et j'entends qu'il soit " à l'avenir le mot d'ordre de la marine."

Bruix fut affligé de tant d'entêtement. La ligne fut formée vers les deux heures de l'après midi. Il n'y avait pas trois heures qu'elle était en rade, lorsqu'il survint une tempête affreuse. Plusieurs bâtimens se briserent à la côte, d'autres périrent corps et biens. L'amiral Lacrosse réussit à gagner le port d'Etaples après avoir couru les plus grands dangers. Buonaparté avec Bruix se rendit sur le rivage pour secourir les naufragés. Il resta sur l'Estran près du fort de Chatillon jusques vers les deux heures du matin. Plusieurs fois il entra dans l'eau jusqu'à la ceinture pour attrapper des hommes poussés par les vagues, et entraînés par leur retour quand on n'avait pas l'adresse de les saisir. On évalua à neuf cents hommes la perte occasionnée par ce funeste accident. Buonaparté qui apprit à connaître aux dépends de sa troupe, qu'il en était tout autrement de la mer que de la terre, se désista de ses prétentions, et il donna à Bruix la plus grande latitude.

On prétend que cet amiral avait conseillé à Buonaparté de réunir tous ses vaisseaux pour balayer la Manche, et protéger le passage en Angleterre des cent mille hommes campés à Boulogne. L'armée de Brest devait s'embarquer sur la flotte de l'amiral Gantheaume. Les militaires qui connaissent bien Buonaparté, sont persuadés qu'il n'a jamais pensé sérieusement à une descente en Angleterre. L'école qu'il a faite en Egypte, et surtout en Syrie lui

a appris à calculer l'avenir. On doit être assuré que non-seulement il ne tentera aucune expédition contre l'Ecosse ni l'Angleterre, mais j'ose même garantir qu'il a des *notions* sur l'Irlande de nature à s'en tenir à l'envoi de quelques agens pour *amuser* les mécontens, et engager le gouvernement Anglais à y entretenir un grand nombre de troupes.

Dès que Buonaparté eût appris que l'amiral Calder avait battu Villeneuve, et que Gantheaume, quoique supérieur en forces à Cornwallis, avait pris la fuite sans combattre, il fit mettre en mouvement ces armées russe et autrichienne dont *on dit*, en France, que, depuis le séjour de Mack à Paris, la création était arrêtée, la marche isolée calculée, et la trahison jurée sous le serment le plus sacré de la part de l'ancien général en chef de l'armée de Naples. On ne fait que répéter les expressions des officiers de l'état-major du général Jellachich qui fut pris avec sa colonne dans le Voralberg. Dans les orgies qui eurent lieu à Ulm après la capitulation honteuse de Mack, on commit l'indiscrétion de dire, " qu'en " manœuvrant sur les talons de Mack, on avait " la permission de sa tête."....On faisait allusion au passage du Danube effectué par l'armée française à plusieurs lieues sur les derrieres de son armée, pendant que de forts partis battaient l'estrade sur les routes qui aboutissent à Ulm. Il n'est pas possible d'écrire et de par-

ler sur la guerre avec plus d'habileté que ce général. Ses mémoires séduisent autant que ses conversations. On croit que son évasion de Paris, dans le moment où son échange était assuré *et sans doute connu*, est un de ces coups de politique superfine de Napoléon pour engager la cour de Vienne à prendre confiance dans les plans de Mack. On y reconnaît cette astuce italienne qui tire parti des circonstances en apparence contraires, pour mieux réussir dans ses perfides combinaisons. On dit aussi que si le général Mack n'avait pas été vendu à Buonaparté, dès qu'il eut connaissance de la marche de l'armée française et de sa grande supériorité, il aurait quitté sa position sur l'Iller, fait détruire tous les ponts sur le Danube, et manœuvré pour en défendre le passage, qu'en admettant qu'il eût commis la faute impardonnable de se procurer des renseignemens exacts, et que le Danube eût été franchi à Neubourg avant qu'il eût le temps de marcher pour s'y opposer, il est inexcusable d'être resté dans Ulm avec près de quarante mille hommes; que s'il n'avait pas eu la ferme résolution de les livrer à Buonaparté, il aurait marché vers les gorges du Tyrol qui lui offraient non-seulement une retraite assurée, mais qui lui donnaient l'avantage des localités pour résister efficacement à l'armée française. Comment Mack qui a réellement des connaissances militaires, a-t-il pu se décider à s'enfermer avec l'élite de son armée dans une place

comme Ulm qui est hors d'état de résister à une attaque réguliere par la nature de sa position? La place forte que lui offrait l'honneur et le devoir, était le Tyrol.

Le pont de Vienne sur le Danube fut aussi mis à la disposition des Français. Est-ce négligence, ou complaisance? Le bruit courut que tant de politesse était encore le résultat *de l'étoile dorée* de Buonaparté. Dès lors la campagne fut décidée en faveur de l'ennemi. On flatta la Prusse. On obtint la continuation de sa neutralité, on prévint l'arrivée du prince Charles pour livrer la bataille d'Austerlitz, et la paix fut conclue. L'armée russe n'avait été forcée à la retraite que par les fausses dispositions de son général *qui voulait couper la retraite aux Français, avant de les avoir battus.* Généraux, officiers et soldats russes étaient indignés de l'échec d'Austerlitz. Ils brûlaient d'envie d'être bientôt à même de se mesurer de nouveau avec l'ennemi. La guerre entre la France et la Prusse leur en fournit l'occasion. La lettre de Buonaparté au sénat en date de Bamberg, du 7 Octobre, 1806, paraît donner à la Prusse tous les torts de cette lutte dont son parti à Berlin était le premier moteur. Il parle dans sa proclamation à l'armée d'un ordre déjà donné de rentrer en France, lorsque, depuis trois mois, les généraux et chefs de corps étaient prévenus de se tenir prêts pour frapper un coup terrible qui devait anéantir la monarchie prussienne, lorsqu'on sortait des dépôts

d'infanterie et de cavalerie jusqu'aux plus jeunes conscrits, pour recruter les régimens et les porter au grand complet, et que des corps qui étaient dans l'intérieur se rendaient à marches forcées pour renforcer les divisions de la grande armée.

La bataille de Jéna n'est qu'un guet-à-pens où le confiant Frédéric Guillaume fut entraîné par l'adresse des perfides agens de son ennemi. L'armée prussienne était d'environ cent vingt mille hommes. Les Français étaient près de deux cent mille. Malgré cette supériorité, toutes les chances etaient en faveur de la Prusse, en conservant la ligne de l'Elbe jusqu'à l'arrivée des Russes. Les succès qu'auraient obtenus ces puissans auxiliaires auraient déterminé l'Autriche à faire cause commune contre la France. La victoire de Trafalgar avait fait beaucoup de mécontens dans l'intérieur de ce royaume, une expédition anglaise aurait pu conduire un Bourbon à Paris, Buonaparté disparaissait pour l'Italie ou pour la Corse, et l'Europe était libre. Si le roi de Prusse s'est échappé de Jéna, c'est parce que Buonaparté l'a voulu. Il est prouvé qu'on pouvait le faire prisonnier. Il eût embarrassé son vainqueur; on préféra favoriser sa fuite avec son régiment de cavalerie. Cette modération apparente fut regardée comme une victoire complete, tandis qu'une destruction totale eût dévoilé les auteurs de la trahison. Lorsque le corps d'Augereau traversa Francfort pour se rendre à Wurtzbourg, il fut rapporté que Buonaparté

s'était flatté qu'il serait à Berlin avant la fin d'Octobre. On a aussi fait courir le bruit qu'avant son départ de Paris, étant étendu sur ses cartes, pour examiner les positions, il s'était écrié avec enthousiasme : *Berthier, ils sont à moi ! Je les tiens tous !* en parlant des Prussiens dont il calculait les mouvemens. Cette anecdote fut publiée dans toute l'armée vers la fin de Septembre. Pourquoi une contradiction si manifeste ? pourquoi augmenter par la dérision, le malheur de ses victimes, et l'avilissement de ses esclaves ?

(Campagne de 1806 et 1807, contre la Russie, prise de Dantzick, paix de Tilsit, envahissement de l'Espagne, revers de l'armée française, conférence d'Erfurth, campagne d'Espagne en 1808 et 1809, guerre avec l'Autriche en 1809, armistice de Znaim, paix de Vienne, mariage avec une archiduchesse d'Autriche, et autres faits moins importans, exposés avec les détails que comportent les limites de la biographie.)

VOL. Ier.—No. 116.

KLÉBER.

Princeps in prælium ibat, ubi quid fortiter ac strenuè agendum esset, neque milites alio duce plus confidere aut audere.--Tit. Liv. xxi. 4.

CE général a été assassiné en Egypte le 14 Juin 1800. Il avait près de six pieds. Sa force était prodigieuse, sa physionomie sévere, son regard vif et fier, sa tournure majestueuse et son abord très-froid. Son génie et son courage égalaient sa loyauté et son amour pour la discipline. Sa tenue était très-simple et entierement militaire. Il s'est parfois montré brusque envers les mauvais officiers et les fournisseurs infideles. En général son ton était fort honnête. Il est mort, âgé d'environ cinquante ans.

Son pere était architecte à Befort en Alsace. Il négligea l'éducation de son fils, et il l'obligea dans sa jeunesse à joindre la pratique à la théorie de son état qu'il voulut lui faire embrasser. Kléber, fils respectueux, se soumit à tout. Son pere fut charmé des bonnes dispositions de son éleve, et il l'envoya à Munich pour se perfectionner dans l'architecture. Ses progrès furent rapides. Le prince de Kaunitz ayant, par hasard, visité l'école où se trouvait le jeune Kléber, fut frappé de l'heureuse physionomie, et du beau

physique de ce Français. Il dissimula l'impression qu'il éprouvait, dès qu'il apprit qu'il n'était pas Allemand. Humilié de cette espece d'indifférence, Kléber perça la foule, et présenta au prince des dessins assez corrects. Sa démarche quoique libre fut excusée en raison de ses talens, et il obtint une place de sous-lieutenant dans le régiment de Kaunitz.

Il est resté huit ans dans le service Autrichien. Il était en garnison à Luxembourg, lorsqu'il donna sa démission pour rentrer en France. Il était dégoûté de la lenteur de l'avancement. Il sentait qu'étant étranger, il resterait long-temps dans les grades subalternes. Il préféra revenir à Befort pour y exercer son état d'architecte. Il y vivait tranquille et généralement estimé, lorsque la révolution survint. Le régiment royal liégeois, dévoué à la cour, manifesta sa haine contre les nouveaux principes, et voulut forcer les habitans et les magistrats de Befort à témoigner avec authenticité les mêmes sentiments. Les officiers de ce corps ayant le colonel à leur tête, se rendirent à la municipalité, pendant que les soldats couraient les rues. Kléber, avec quelques amis, vola au secours des municipaux. Il était armé d'une hache. Il pénetre dans la salle des séances. Il saute sur la table, et il annonce que tous les habitans de Befort sont prêts à périr si, dans une heure, le régiment de royal liégeois n'a pas quitté la ville, et provoquant le colonel à se battre avec lui, il fait évacuer l'hôtel de ville. Le ton mena-

çant et le regard terrible de Kléber, intimiderent les chefs. Le régiment partit sur-le-champ, et le calme fut rétabli.

Tant de fermté et ses anciens services déterminerent les habitans à le choisir pour commandant de la garde nationale. Il refusa, sous prétexte que ses occupations ne lui permettaient pas de remplir cette place comme il l'aurait désiré. Il se fit inscrire comme simple grenadier. La garde nationale de Befort fut obligée de faire plusieurs excursions dans les campagnes pour le maintien de l'ordre et la répression du brigandage. Kléber marcha à son tour avec son sac sur le dos. Il vécut et fit le service avec ses camarades.

Dans une sortie du côté d'Huningue qui dura huit jours, le commandant de sa compagnie voulut absolument qu'il acceptât sa table. Kléber persista dans son refus en lui disant *que la gamelle des grenadiers ne donnait point d'indigestion, et renforçait les jarrets.* Il était chéri de tous ses concitoyens. Sa modestie fut bientôt obligée de céder à leurs instances. On organisa des bataillons de volontaires pour aller à l'armée. On était instruit du traité de Pilnitz. La guerre était inévitable. Il fut nommé adjudant-major. Après avoir assisté aux combats qui précéderent le siége de Mayence, son bataillon fut désigné pour faire partie de la garnison de cette place. Dans la sortie du 10 Avril où la victoire, qui avait d'abord souri à Dubayet, finit

par l'abandonner complétement, les grands efforts de Kléber réussirent à rallier les fuyards, et à protéger efficacement la retraite. Il fut nommé adjudant-général, et chargé du commandement du camp retranché. Le général en chef dans son rapport sur la capitulation de Mayence, mentionna avec distinction, l'énergie et les talens militaires de Kléber. Il fut nommé général de brigade, et employé à l'armée contre les royalistes de la Vendée.

Après quelque succès, il fut battu à Torfou le 19 Septembre 1793. Charette et Bonchamp à la tête de trente mille Vendéens, attaquerent Kléber qui commandait six mille hommes, appelés armée de Mayence parce qu'ils faisaient partie des troupes de la garnison de cette place, lorsqu'elle fut rendue à la coalition. On combattit de part et d'autre avec beaucoup d'acharnement. La victoire fut long-temps incertaine. Elle fut enfin décidée pour les royalistes par un renfort considérable qui força Kléber à battre en retraite. Quoique griévement blessé à l'épaule, il ne voulut point quitter son arriere-garde, parce qu'il sentit que sa présence était indispensable pour maintenir l'ordre. Il fit exécuter tous les mouvemens avec la précision de l'exercice. Il connaît l'importance d'un pont dont la conservatione st très-importante. Il y détache un capitaine de grenadiers avec sa compagnie forte d'environ cent hommes, en lui disant, *Vous allez occuper le premier pont sur la route de Clisson, vous vous y défendrez jusqu'au dernier, vous y*

serez tous tués, mais vous sauverez l'armée. Le capitaine lui répond: ***Mon Général, vous pouvez compter sur nous. Vos ordres seront ponctuellement exécutés.*** Cet officier s'appelait Chouardin. Il était commandant des grenadiers d'un bataillon de Saone et Loire. Il tint parole, il conserva le pont, et il y périt avec tout son monde.

Malgré cette prévoyance de Kléber et le dévouement de ces nouveaux Spartiates, c'en était fait des six mille hommes de cette colonne, sans la confiance que les troupes avaient dans leur général. Les généraux Vendéens montrerent dans l'action autant d'audace que d'intelligence. Ils ne se firent point une juste idée de leur supériorité; ils ne surent pas profiter de leur succès. Kléber prit sa revanche à la bataille de Chollet. C'est là qu'il fit la connaissance de son ami le général Marceau. Leurs ames s'unirent par les liens indissolubles de l'estime et de l'admiration. La victoire de Chollet fut due au génie de Kléber, à l'intrépidité de Marceau, et au dévouement de Beaupuy.

Kléber fut battu par Laroche-Jacquelin entre Laval et Châteaugontier. Je conviens que c'était Léchelle qui était général en chef, et qu'il avait fait de fausses dispositions. Les vainqueurs de Chollet où Léchelle commandait aussi en chef *pour la forme*, auraient dû se conduire d'après eux-mêmes en dépit des ordres d'un ignorant, et l'armée de Mayence n'aurait pas éprouvé un second échec bien plus sanglant que

celui de Torfou. Après avoir combattu avec acharnement en avant d'Antrain sur la route de Dol, et secondé l'attaque du Mans par Westermann, Kléber fut chargé par Marceau d'emporter Savenay, le dernier poste qui présentât aux royalistes quelque espoir de résistance. On était loin de s'attendre à une attaque que firent les Vendéens à la pointe du jour. Ils fondirent à l'improviste sur les troupes de Kléber qui prirent la fuite. Le général resté seul avec une compagnie de grenadiers, est sur le point d'être environné. Il prend un fusil la crosse en l'air, ordonne aux grenadiers de faire la même manœuvre en leur défendant de tirer, et il marche sur le flanc droit de la colonne des Vendéens en poussant des cris affreux. Cette audace de Kléber en imposa. Les royalistes rétrograderent, les fuyards furent ralliés, les autres divisions étant arrivées, l'attaque devint générale, et le carnage fut horrible.

L'humanité de Kléber lui suggéra plusieurs moyens de sauver une foule de ces infortunés que *les représentans du peuple* faisaient impitoyablement égorger, et je n'exagere pas en portant à plus de six cents le nombre des Vendéens dont Kléber favorisa l'évasion. Cette conduite généreuse qui était concertée avec Marceau, fut soupçonnée par Prieur et Carrier, deux tigres altérés de sang. Les deux généraux furent dénoncés, et pendant trois mois on laissa sans emploi les vainqueurs du Mans et de

Savenai. Retiré à Châtaubriant, Kléber se livrait à l'étude, et Marceau tâchait de rétablir sa santé.

Comme on était persuadé que Kléber était le mentor de Marceau, on dirigea contre lui toute sorte de tracasseries. On lui envoya un général de brigade nommé Huchet, pour le pousser à bout. On le savait trop réservé pour émettre son opinion politique dans un moment où un aveu contraire au système du jour était sur-le-champ puni de mort. Cet Huchet, l'un des égorgeurs de Septembre, entra chez Kléber avec un bonnet rouge à la boutonniere, et en présenta un autre à Kléber en l'invitant à le placer. Il tutoya constamment le général. Malgré nos instances tacites, la franchise de Kléber l'empêcha et de faire usage du bonnet et de tutoyer le dégoûtant visiteur. *A ces deux fautes graves, se joignit l'oubli d'avoir invité à dîner l'émissaire de Robespierre.* Le même soir le club des *freres et amis* de Châteaubriant, sur la motion de Huchet, déclare à l'unanimité que Kléber est un aristocrate, qu'il doit être mandé à la barre, séance tenante, pour rendre compte de sa conduite, et qu'en cas de refus, il y sera traduit par la force armée. Kléber, intrépide devant les ennemis extérieurs, n'a plus la même énergie pour repousser les attaques des factieux. Il craint un assassinat. Il connaît toute la rage de ses ennemis, et il sait que le général Huchet qui les stimule, n'est qu'un véritable bourreau. Il envoie un de ses officiers au club pour dire qu'il est empêché par une indisposition de se rendre à leur assemblée.

L'envoyé de Kléber s'acquitte de cette dangereuse commission. A peine a-t-il fait connaître les motifs du refus de Kléber que les vociférations, *l'aristocrate à la guillotine*, retentissent dans toute la salle. On propose de commencer par *expédier* cet officier qui parvient avec beaucoup de peine à obtenir un moment de silence. Il rend un compte succinct des combats de Kléber, de sa blessure de Torfou, de sa conduite à Mayence, et de son beau moment d'enthousiasme à Savenay, et s'adressant à Huchet qu'il eut soin d'accabler de complimens, il lui dit: "Qu'il serait le premier à pleurer la "mort d'un homme dont la bravoure et les talens "ont sauvé la république et la liberté." Ce scélérat donna dans le panneau, il dit qu'il retirait sa motion, et fit voter des remercîmens à Kléber par *ces mêmes hommes* qui l'auraient peut-être égorgé, s'il eût commis l'imprudence de se rendre à leur invitation.

Le comité de salut public avait maltraité Kléber. On le calma en le nommant général de division. Il reçut ordre de se rendre à l'armée du Nord. Tous ses combats furent utiles, même lorsqu'il fut vaincu. Il aguerrissait ses troupes. Il effectuait ses retraites en faisant manœuvrer avec autant de précision que s'il eût fait les grandes évolutions dans un camp de plaisance. Lorsque Jourdan fut battu le 6 Juin 1794, Kléber repassa la Sambre dans le plus grand ordre, tandis que les autres divisions de l'armée étaient, pour ainsi dire, à la débandade. A la bataille de Fleurus, il com-

mandait l'aile gauche composée de trois divisions. Il obtint un succès complet. Au siége de Maestricht, il dirigea par lui-même toutes les opérations. On le voyait dans ses momens de loisir étudier Feuquieres, et les ouvrages relatifs à l'attaque d'une place forte. Tous les jours, il passait plusieurs heures dans les batteries et dans la tranchée, pour encourager par sa présence les canoniers et les travailleurs.

Après la capitulation de Maestricht, Kléber se rendit devant Mayence. Bientôt il fut rappelé à l'armée de Sambre-Meuse, dont il commanda l'aile gauche. Il ne cessa de perfectionner son instruction, et de discipliner les divisions sous ses ordres. Les préparatifs du passage du Rhin furent son ouvrage. Il dut lui être pénible d'employer la supercherie pour une opération, qui, depuis César jusqu'à nos jours, n'avait été exécutée que de vive force. On fit des préparatifs ostensibles devant les points opposés aux divisions Grenier et Championnet, tandis qu'on préparait secrettement les moyens de jetter les divisions des généraux Lefevre et Tilly, sur une langue de terre autrichienne appelée *Eikelskamp*, enclavée dans le territoire prussien, et distante d'une lieue des postes autrichiens. Le général comte d'Erbach n'eut jamais le moindre soupçon qu'on eût des vues sur cette partie des dépendances de son maître. Il n'y établit point de postes. Il négligea même d'y envoyer des patrouilles. Je regrette pour la gloire de Kléber qu'il ait cédé aux ordres de Jourdan, d'employer un moyen,

si inutile et si avilissant. La nuit même où le passage du Rhin fut effectué, on distribua trente mille francs aux postes prussiens pour laisser passer, et aider à remonter les barques *qui avaient été achetées dans leur territoire*, pour jetter l'avant-garde de Kléber sur ce point d'*Eikelskamp* dont le général prussien de Wisbourg avait garanti la neutralité au général d'Erbach. *Telles sont les grandes causes de ces grands résultats.*

La seule différence entre les opérations de l'armée d'Italie et celles de l'armée de Sambre et Meuse, c'est que Jourdan n'y entendait pas malice, et découvrait son jeu, au lieu que Buonaparté qui emploie des moyens de séduction encore plus vils, n'en porte point l'odieux, parce que ses agens ont l'adresse de voiler leurs machinations d'un parfait *incognito*. Cette marche contraire à l'honneur, répugnait à la franchise de Kléber. Il ne voulut jamais en entendre parler. Il saisit toutes les occasions de dissuader ceux qui croyaient que cette opération était émanée de lui, et il persista à faire envoyer directement au général Lefevre tout ce que Jourdan lui prescrivait sur un mouvement qu'il avait improuvé hautement, dès qu'il fut proposé *par ordre des représentans*. Le 6 Septembre, à dix heures du soir, Kléber se rendit avec Jourdan et le représentant du peuple Gilet, sur le point indiqué pour le passage du fleuve. Il n'y trouva que l'infanterie légere commandée par le général Jacopin. La colonne des grenadiers commandée par Damas, avait été égarée

par l'erreur d'un guide. Le général Lefevre, aujourd'hui duc de Dantzick, avait mis son quartier-général dans un cabaret qui servait habituellement aux matelots. Il y était avec tout son état-major occupé à prendre des *restaurans*. *Si nous devons périr cette nuit*, disait Lefevre à ses officiers, *noyons d'avance notre chagrin dans ce bon vin du Rhin.* Il prononçait ces dernieres paroles, lorsque Kléber très-en colere de ne l'avoir pas trouvé à la tête de ses troupes, ouvrit la porte de la cassine, et dit à Jourdan. " Comment voulez-vous qu'on " compte sur la réussite d'une opération lorsquelle " est confiée à des officiers généraux qui sont des " piliers de cabaret ?" et s'adressant à Lefevre : " Vous ne m'avez jamais trompé, lui dit Kléber, " dans ma premiere opinion sur votre compte. J'ai " toujours dit que vous n'étiez qu'un ivrogne, et " que vous ne seriez bien à votre place que quan- " tinier, comme vous étiez jadis dans les gardes " françaises." Lefevre honteux, balbutia, quoiqu'à moitié gris, quelques paroles pour s'excuser, il se jeta dans le premier bateau, et passa sur la rive droite avec cinquante carabiniers. Toutes les troupes débarquerent sans éprouver le moindre obstacle. Le Rhin ayant été franchi par les quatre divisions aux ordres de Kléber, le centre et la droite de l'armée suivirent ce mouvement. Kléber ne fut pas secondé. Son passage pour la réussite duquel on avait compromis l'honneur militaire, ne fut qu'une parade de théâtre.

La campagne de 1796 fit briller dans tout

leur éclat les talens supérieurs de ce général. Jourdan avait été repoussé. L'armée battait en retraite. Les colonnes arrivent dans la plaine de Neuwied. Au moment même où l'ordre est donné de passer le Rhin, les ponts sont rompus par des bois flottans, lancés par les soins du commandant de la forteresse d'Ehrenbreitstein. Marceau attribue à son imprévoyance ce contre-temps si fâcheux, occasionné par l'adresse des Autrichiens. Le désespoir s'empare de ce brave homme, et il prenait ses pistolets pour se détruire, lorsque Kléber, qui l'observait, dit à son ami : "Vous vous trompez, "mon cher Marceau, vons pouvez utiliser votre "mort. La véritable gloire est de périr les armes "à la main par les coups de son ennemi." Honteux de sa faiblesse, Marceau remercia Kléber de ses bons avis, il marcha à la tête de la cavalerie. Il repoussa les Autrichiens. Kléber le soutint avec les masses d'infanterie qui firent volteface par la contre-marche, et dans le plus grand ordre. Après ce mouvement, il appela le commandant du génie. Il lui demanda à haute voix en présence des troupes, combien il demandait de temps pour rétablir les ponts. L'ingénieur lui répondit qu'il lui fallait dix heures. *Je vous en donne vingt*, repartit vivement Kléber. *Si vous ne tenez pas votre parole je vous fais fusiller.* "Vous voyez," dit-il ensuite aux soldats, "que nous ne pouvons pas passer le Rhin, parce que les ponts sont rompus. Le terrain où nous nous trouvons est trop humide. J'ai

décidé que nous nous établirions pour cette nuit dans la position où sont les Autrichiens. Je compte sur vous comme vous devez compter sur moi." Ces mots prononcés avec l'énergie dont était doué Kléber qui possédait en outre un organe de Stentor, produisirent un effet étonnant. Ces soldats, un moment auparavant tristes et abattus, reprirent subitement courage, et demanderent avec instance le signal du combat, en criant, *vive Kléber! vive notre brave général!* Il profita de ce moment d'enthousiasme, et il força les Autrichiens à quitter la plaine de Neuwied, et à se replier sur les hauteurs qui l'avoisinent. On convint d'un commun accord que la fermeté et la présence d'esprit de Kléber avaient sauvé l'armée. Les ponts furent rétablis dans la nuit, et le lendemain les troupes passerent le Rhin sans que l'ennemi osât troubler cette importante manœuvre.

On fit courir le bruit que Kléber n'était resté à l'arriere-garde que pour provoquer les *bravos* des soldats. Il était au-dessus de toutes ces forfanteries. Il n'a jamais calculé que la satisfaction de sa conscience, et il a méprisé ce charlatanisme qui cherche à suppléer le véritable mérite par des affectations puériles qui attirent les suffrages ridicules de l'ignorance et de la flatterie. On conservait la tête de pont avec deux bataillons, pour empêcher les Autrichiens de se dégarnir sur ce point, et d'aller en forces combattre les divisions qui se retiraient sur Cologne.

Le passage du Rhin effectué en Juillet 1796,

éprouva peu d'obstacles. Kléber fut contrarié par Jourdan, qui, ballotté par sa nullité et par son amour-propre, flattait ou rudoyait ce général au gré de ses caprices. Un instant, Jourdan fit le malade, et Kléber commanda l'armée. Son attaque en avant de Bamberg fut un coup de maître. On entra dans Nuremberg. Jourdan se hâta de rejoindre l'armée. Il changea les dispositions de Kléber qui voulait marcher sur le Danube pour opérer sa jonction avec Moreau. Jourdan prétendit avoir l'ordre du directoire de poursuivre Wartensleben sur les frontieres de la Bohême. Kléber, indigné de tant d'entêtement et regrettant de ne pouvoir pas faire le bien, quitta l'armée et se retira à Wurtzbourg. Dès qu'il sut que Jourdan était battu et que le salut de l'armée était compromis, il oublia tous les torts de son général en chef, il ne vit que des camarades qui avaient besoin de ses talens pour les diriger. Il arriva en poste, se rendit à Amberg, reprit son commandement, manœuvra avec audace et habileté, et tira l'armée d'une position bien critique.

Je ne crois pas outrer les faits, en assurant que sans Kléber l'armée de Sambre et Meuse était obligée de mettre bas les armes. L'Archiduc avait réussi à séparer les divisions Lefevre et Colaud, fortes de 18 mille hommes, des divisions Grenier et Championnet, à-peu-près d'égale force. Il pouvait attaquer chacun de ces deux corps séparément avec plus de quarante mille hommes de très-bonnes troupes, fieres de leurs succès d'Am-

berg, de Teiningen et de Neumark, tandis que le moral des Français était abattu par ces malheureux événemens. Combien l'âme de Kléber dut être satisfaite lorsqu'il passait dans les rangs, en s'entendant appeler *le sauveur de l'armée, le général par excellence*, et surtout en voyant ces expressions rendues bien plus éloquentes par les larmes de la reconnaissance !

Il éprouva une grande mortification, lorsqu'il vit confier à Beurnonville le commandement d'une armée qui le regardait à juste titre comme son pere, puisque, depuis trois ans, il la conduisait à la victoire. Il dissimula son chagrin, il prétexta une maladie, et il rentra dans l'intérieur. Son caractere ne lui permit pas de jouer long-temps en secret le rôle de mécontent. Il parla hautement contre les directeurs. Il se déclara, dit-on, pour la monarchie. Il refusa plusieurs commandemens. Il vécut dans la retraite à Chaillot, où il avait un logement avec le général Moreau.

Un jour où je lui rendis visite dans cette solitude, je le trouvai avec Moreau et quelques officiers. On parla de l'injustice du directoire envers deux généraux aussi méritans. Les officiers dont les têtes étaient exaltées ne parlaient que de chasser les directeurs, et d'y substituer des hommes chers à l'armée par leurs talens, et estimés par leurs vertus. Kléber leur imposa silence et leur dit : " Les
" militaires doivent obéir et se taire. Si j'avais
" réussi à me faire nommer législateur, j'aurais
" provoqué avec énergie la réforme des abus. Aussi

"long-temps que je serai général, ma poitrine "sera pour la défense du gouvernement, et mon "derriere pour les gouvernans, qui, comme ceux "d'à présent, seront indignes de la confiance de la "nation."

On a reproché à Kléber d'être un peu libre dans sa maniere de s'exprimer. En convenant de la vérité de cette observation, je dois dire que la cause en était à ce qu'il ne connaissait pas bien la langue française. Il la parlait et il l'écrivait mal. L'allemand était sa langue favorite. Il la parlait et il l'écrivait avec élégance. Il ne s'est jamais permis en société, surtout envers les dames, aucune expression qui pût occasionner la moindre équivoque. Je lui ai souvent entendu dire, "qu'il n'aimait pas les orgueilleux, qu'il "plaignait les sots, qu'il détestait les lâches, et "qu'il avait en horreur les fourbes et les men-"teurs." Je n'ai pas pu recueillir les dernieres pensées de ce grand homme relativement à la duplicité et à la scélératesse de Buonaparté. Un de ses aides-de-camp m'a donné, à son retour d'Egypte, des détails sur la haine violente de Kléber pour son rival.

Le repos et surtout l'obscurité ne pouvaient pas plaire long-temps à Kléber. Dès qu'il eut entendu parler d'une expédition lointaine, il désira d'en faire partie. Sa fierté l'empêcha pendant deux mois de s'adresser directement à Buonaparté pour obtenir cette *faveur*. Toutes les démarches

qu'il fit faire par ses amis furent inutiles. Moreau faisait l'impossible pour le dissuader de s'expatrier, en tâchant de lui faire entrevoir un meilleur avenir.

L'amour de la gloire lui fit oublier les droits de l'amitié, et le rendit sourd aux conseils de la saine raison. Il se décida à aller lui-même chez Buonaparté. Celui-ci était à déjeûner lorsqu'on annonça le général Kléber. Buonaparté ne l'avait jamais vu. Il en avait entendu parler de tant de manieres différentes, qu'au résumé il ne s'était pas soucié jusqu'alors de se l'attacher. Il hésita pour son admission, et il dit, *Que peut me vouloir cet homme?* Madame Buonaparté lui dit que *Kléber méritait des égards, et qu'elle n'avait eu qu'à s'en louer dans les sociétés où elle l'avait rencontré. Hé bien, qu'il entre*, dit Buonaparté, *voyons ce qu'il demande.* On introduisit Kléber qui dut être fort étonné de la réception assez cavaliere qui lui fut faite. Buonaparté resta sur sa chaise ainsi que tous les autres convives. Il ordonna qu'on en présentât une à Kléber. Ce général était un peu décontenancé, et il prononça avec un air embarrassé ses premieres paroles qui furent les complimens d'usage. Dès que Kléber eut repris son aplomb, *Mon général*, dit-il à Buonaparté, *je viens vous demander l'honneur de servir auprès de vous en qualité d'aide-de-camp. Je m'estimerai heureux de mûrir à votre école quelques connaissances acquises sur l'art de la guerre.* Buonaparté dont tous les élémens

physiques et moraux ne peuvent être bien électrisés que par les louanges, ne fut plus le même homme d'un moment auparavant. Son visage s'épanouit de joie, et il dit au général, en lui rendant la *monnoie de sa piece*, *Vos talens et vos services me sont connus, Kléber sera mon premier lieutenant.* Après le déjeûner ils eurent une conférence qui dura deux heures.

Le départ de Kléber fut résolu. Il se rendit à Toulon. Sa division fut débarquée la premiere sur la plage d'Alexandrie. Cette place fut enlevée de vive force. Kléber y fut blessé d'une balle. Cette circonstance obligea Buonaparté à lui donner le commandement d'Alexandrie. Sa division fut confiée au général Dugua.

On prétend que c'est de cette époque que date la mésintelligence entre Kléber et Buonaparté, parce que celui-ci refusa de laisser à son lieutenant les régimens qu'il lui demandait pour former la garnison de la place et pour la défense de la côte. Malgré cette contrariété, Kléber prit toutes les mesures nécessaires pour résister à une attaque. Il fit régner parmi ses troupes la plus sévère discipline. Il réussit par ses principes de justice et d'humanité à faire oublier les excès que l'armée avait commis à son arrivée. Les habitans regardaient Kléber comme leur sauveur. Leur douleur fut extrême, quand ils apprirent qu'il leur étoit enlevé pour marcher en Syrie. Il fut remplacé par le général Marmont dont la présence sur ce

point était essentielle à Buonaparté pour entretenir sa correspondance avec la France et pour préparer ce qui était nécessaire pour son évasion.

Le 16 Février 1799, la division Kléber arriva devant el Arich, qui se rendit le 21. Depuis plusieurs jours Régnier faisait le siége de ce fort. Le 22, Kléber à la tête de sa division, renforcé de la cavalerie de l'armée, partit d'el Arich pour se rendre à Kanjoûnez, premier village qu'on trouve en sortant du Désert sur la route de Gaza. Les guides égarèrent cette colonne dans le Désert. Buonaparté qui la croyait en avant, arriva avec ses guides et son état-major jusques sur les avant-postes des Mamelouks. Dès qu'il s'apperçut de son erreur, il rétrograda précipitamment, et il se plia sur Santon où il rencontra la cavalerie de Kléber.

Dans la marche sur Gaza, ce général fut chargé d'attaquer la droite d'Abdala. Il la culbuta et fit plusieurs prisonniers. Il fut désigné pour faire l'avant-garde de l'armée. Il arriva devant Jaffa, il repoussa l'ennemi, il le força à rentrer dans la place, et il manœuvra pour couvrir le siége de cette ville. Après qu'on s'en fut emparé, Kléber déposta des hauteurs de Korsum le corps d'Abdala, composé de douze mille hommes. Il marcha sur Caiffa, qui fut abandonné par l'ennemi sans coup férir. Deux jours après, il se porta sur Saint Jean d'Acre qui fut reconnu, et investi. La tranchée fut ouverte devant cette place le 21 Mars. Kléber qui était très-expérimenté dans l'attaque

d'une place, observa qu'on attaquait contre les règles de l'art. Il s'engagea *sur sa tête* à mettre Buonaparté en possession de cette place dans l'espace d'un mois, si on consentait à lui laisser diriger toutes les opérations. Buonaparté rejeta avec dédain une proposition qu'il aurait dû accueillir avec joie. On persista dans le plan adopté, quoique Kléber eût prouvé qu'il était défectueux, et on lui dit quil devait se borner à bien conduire sa division.

Junot ayant été battu à Loubi par les Arabes et les Naplouzins, Kléber reçut ordre de marcher à son secours. Il quitta le siége de Saint-Jean d'Acre avec sa division le 10 Avril. Il se dirigea sur Loubi. Il renversa tout ce qui s'opposa à son passage, il s'empara du camp de Ledjarra, et il força l'ennemi à se retirer en désordre vers le Jourdain. Le 15, Kléber marcha sur Fouli pour y attaquer un corps ennemi fort d'environ vingt mille hommes. Il ne put le joindre que le 17. Il forma deux carrés d'infanterie avec les deux mille braves qui composaient son armée. Il se laissa attaquer dans cet ordre. Pendant huit heures il tint tête à des forces dix fois plus nombreuses. Lorsque Buonaparté parut à deux heures de l'après-midi, la victoire était restée à Kléber. L'ennemi battait en retraite, après avoir perdu l'élite de ses gens. La résistance héroïque de Kléber avait déterminé en sa faveur le succès de cette brillante journée. Toutes les troupes le

proclamerent *le vainqueur du Mont Thabor*, et on accabla de sarcasmes Buonaparté de ce qu'il avait laissé deux mille hommes ainsi exposés à une mort certaine, s'ils n'avaient pas été commandés par un général dont les talens et l'expérience surent paralyser le nombre, et l'audace de l'ennemi.

Ici Kléber déploya une grande énergie par suite de cette loyauté dont il ne se départit jamais. Buonaparté ordonna de brûler tous les villages de cette contrée et d'en passer les habitans au fil de l'épée. Murat, Rampon, Junot, etc. obéirent de gaieté de cœur. Kléber répondit à cet ordre barbare de Buonaparté par un refus formel, et il lui dit *qu'il n'était ni un brigand ni un bourreau.* La fermeté de Kléber fit changer ses dispositions de meurtre et d'incendie. Berthier cherche à faire un mérite à Buonaparté de sa rétractation forcée. Voici les propres expressions du rapport de ce chef d'état-major. " Les Naplouzins de Nourés, " Jenin et Fouli n'avaient cessé, depuis le com" mencement du siége, d'attaquer les convois de " l'armée française, d'entretenir des intelligen" ces avec Dgezzar, et de lui fournir des se" cours. Ces hostilités d'un exemple si dangereux " méritaient un châtiment exemplaire. Buona" parté ordonne de brûler ces villages, et de " passer au fil de l'épée tout ce qui s'y rencontrera " . . . . . Cependant il se laisse fléchir; arrête la " vengeance et leur promet *protection*, s'ils res-

" tent tranquilles dans leurs montagnes." Un officier du 14e régiment de dragons, employé dans l'état-major de Kléber, entendit la discussion qui eut lieu à ce sujet, et les habitans furent redevables de la conservation de leurs propriétés et de leurs personnes à l'humanité de ce général.

Après cette expédition, la division Kléber occupa Nazareth et plusieurs autres postes avantageux pour couvrir le siége. Buonaparté voulut se délivrer de la présence importune de ce censeur sévere qui disait à qui voulait l'entendre, que Buonaparté ne prendrait jamais Saint Jean d'Acre, parce qu'il l'avait attaqué à la *turque*. Après plusieurs assauts très-meurtriers, et toujours infructueux, ce que Kléber avait prédit se vérifia. Le 21 Mai, à neuf heures du soir, le siége fut levé, et l'armée se mit en marche pour rentrer au Caire. Kléber fit l'arriere-garde avec sa division et la cavalerie de l'armée. On voit qu'il fut à Buonaparté en Egypte et en Syrie, ce que lui a été Soult en Moravie, en Prusse, en Pologne, et en Espagne.

Combien dut souffrir le brave Kléber en voyant les horreurs commises par les ordres de Buonaparté depuis Saint Jean d'Acre jusqu'à l'entrée du Désert! Il refusa constamment d'y adhérer. Il continua de former l'arriere-garde. Il évacua Jaffa le 30 Mai. Quand on dut traverser le Désert, Napoléon ordonna que la division

Kléber porterait les blessés qu'on n'avait pas pu évacuer par mer, ou pour lesquels il n'y avait point d'autres moyens de transport. Le but évident de Buonaparté était de mécontenter les soldats de Kléber, et de diminuer cet attachement qu'on s'empressait de lui témoigner d'une maniere aussi flatteuse pour lui qu'elle était humiliante et pénible pour le général en chef.

Fatigué des plaintes que lui porterent les chefs de corps, il se décida à aller dire sa façon de penser à Buonaparté, afin que chaque division fût chargée à tour de rôle de faire l'arriere-garde, et de porter les blessés. Arrivé près de la tente du général en chef, il rencontra Duroc, lui parla durement, et s'avança pour entrer. La porte lui fut refusée. Duroc se chargea de l'annoncer. Il s'était aperçu que Kléber n'était pas calme. Il en rendit compte à Buonaparté, qui chargea Duroc de répondre qu'il dormait, et que s'il voulait attendre, il ne serait pas long-temps à se réveiller. Kléber se promena de long en large, en marmottant entre ses dents quelques mots qui indiquaient son mécontentement. Après qu'il eût attendu pendant environ une heure, Buonaparté parut sur l'ouverture de sa tente en bâillant et en alongeant ses bras, les yeux encore à demi fermés. *Ah! vous voilà, Kléber!* dit Buonaparté, *qu'est-ce qu'il y a de nouveau?* *Je viens réclamer au nom de toute ma division,* lui dit le général, *pour qu'elle cesse d'être le cheval de bât de l'armée. J'ai toujours fait l'ar-*

rière-garde, et depuis deux jours nous sommes exténués par le transport des blessés. Je demande que les autres divisions nous soulagent, et si vous n'en donnez pas l'ordre, je dois vous prévenir qu'il y aura un soulevement contre une semblable injustice. Et c'est de la bouche de Kléber, reprit vivement Buonaparté, *que je viens d'entendre des propos aussi contraires à la discipline militaire! J'en suis honteux pour vous, général, qui, jusqu'à ce moment, aviez mérité mon estime. Rentrez à votre camp, et souvenez-vous bien que si mes ordres ne sont pas exécutés littéralement, je vous fais fusiller à la tête de votre division.* Buonaparté pirouetta et rentra dans sa tente. Il avait prononcé les derniers mots d'un ton furieux. Kléber *homme sans peur* et sans reproche, en fut, dit-on, effrayé. On m'a assuré qu'il avait reculé quelques pas sans mot dire, qu'il était rentré à son camp, et qu'on avait suivi entierement les dispositions de Buonaparté. Sa décision était arbitraire autant que la réclamation de Kléber était fondée. Pourquoi la justice est-elle tremblante chez le majestueux Kléber, devant l'insolence despotique du mirmidon Buonaparté?

(Buonaparté à son départ d'Egypte remet à Kléber le commandement en chef de l'armée d'Orient. Embarras de Kléber. Ses plaintes au directoire. Convention del Arich entre l'amiral Sir Sidney Smith et le général Desaix. Kléber s'y conforme ponctuellement. Refus de la part des

Anglais de l'approuver. Bataille d'Héliopolis. Révolte du Caire. Siége et capitulation de cette cité. L'administration de Kléber le fait chérir des habitans et de l'armée. Détails sur son assassinat par un Osmanly. Ses obseques.)

Plusieurs officiers revenus d'Egypte ont déclaré que Kléber avait été assassiné par ordre de Buonaparté. Un général a eu le courage de le dire au général Murat, en lui donnant l'assurance qu'il n'en parlerait plus à personne. Le premier aide-de-camp de Kléber a fait un semblable aveu. Le général Menou, qui avait dirigé cet odieux complot, chercha à donner à l'opinion publique une direction contraire à la vérité. On avait eu l'adresse de faire communiquer l'Osmanly Souleyman avec quatre interprêtes de l'Alcoran dans la grande Mosquée du Caire, afin d'augmenter le nombre des victimes, et de réussir à appaiser plus promptement l'indignation douloureuse qu'inspirait aux soldats la perte de leur unique appui, de leur pere chéri....

Il est dit dans le rapport d'Abdalla Menou, "que l'assassinat de Kléber n'a fait que "redoubler l'audace et le courage des soldats, et "que tout l'Orient dût-il se rassembler, ils ven-"geront dans son sang celui de leur général." Menou aurait mieux servi son maître, s'il n'eût pas eu recours à de si vaines déclamations. Il a surtout montré une grande maladresse dans sa lettre à l'amiral Sir Sidney Smith, en date du 20 Juin,

1800. " Vos alliés les Turcs," dit Menou, " n'ayant pu vaincre les Français, ont employé " pour se venger l'arme du poignard, cette arme " qui n'est que celle des lâches."

" Un Janissaire parti de Gaza, il y a aujour-" d'hui quarante-deux jours, a été envoyé pour " commettre cet horrible crime. Les Français " aiment à croire que les Osmanlis seuls sont cou-" pables. Cet assassinat doit être dénoncé à toutes " les nations, et toutes ont intérêt de le ven-" ger, etc." L'amiral anglais lui répondit de suite en ces termes : " Au moment où je m'atten-" dais à voir le général Kléber sous les auspices les " plus favorables, j'apprends avec le plus vif cha-" grin sa mort tragique. J'en ai fait part sur-le-" champ au Grand Visir et aux ministres Otto-" mans. . . . . Le Grand Visir m'a déclaré formelle-" ment et officiellement qu'il n'avait pas la moin-" dre connaissance de ceux qui ont commis cet as-" sassinat, et je suis très-sûr que sa déclaration est " vraie et sincere, etc."

D'après le style tortueux du général Français, et la réponse franche et loyale de l'amiral Anglais, il n'est pas difficile de découvrir les véritables coupables. Pourquoi Menou dit-il *que les Français aiment à croire que les Osmanlis seuls sont coupables ?* Il n'a pas osé pousser plus loin son accusation, parce qu'alors Sir Sidney Smith aurait vérifié les faits, en remontant aux causes premieres d'une intrigue abominable qui n'a pu avoir que Buona-

parté pour auteur et le lâche apostat Abdalla Menou pour directeur.

Si les Turcs avaient voulu employer le poignard pour priver l'armée française de son chef, auraient-ils attendu qu'elle fut réduite de moitié ? Pourquoi n'aurait-on pas égorgé Buonaparté qui l'avait tant mérité en faisant passer au fil de l'épée la garnison de Jaffa, en brûlant Saint Jean d'Acre, et en faisant un désert au plutôt un vaste tombeau des riches plaines de la Syrie ? Non, non, les Turcs n'ont point fait assassiner Kléber. Le crime est avéré et les coupables sont connus. Les mânes du généreux Kléber crient vengeance contre Buonaparté le véritable auteur de sa mort, et contre Menou qui a eu la scélératesse de se prêter à l'exécution de cet horrible complot. La Providence a puni Menou Abdalla. Il est mort, et sa mémoire est en exécration à toute l'armée. C'est aux grenadiers français qu'est réservé la gloire de venger Kléber, leur ami, leur camarade, leur guide dans les combats, le plus habile général de son siecle, et le premier grenadier de France par la taille, le courage et l'honneur. La mort de Buonaparté est nécessaire pour venger Kléber et plus de six cent mille braves Français qu'il a fait égorger pour donner des fers au continent, et pour le malheur des quatre parties du globe.

FIN.

L'impression de cet ouvrage était terminée, lorsqu'on a reçu à Londres le Moniteur où se trouve le jugement rendu à Lille. Monsieur Peltier, en m'envoyant le journal précité, m'a adressé les vers suivans dont je le prie d'agréer mes remercîmens. Je dois aussi témoigner ma vive reconnaissance à tous ceux qui ont bien voulu, dans cette circonstance, m'honorer de leur sollicitude dont le souvenir me sera toujours bien cher.

AU GÉNÉRAL SARRAZIN.

Connaissez de votre bonheur
Et l'étendue et l'importance !
La légion du faux honneur
Est veuve de vous par sentence !

Recevez dans le Moniteur,
Par cet arrêt épouvantable
Qui vous condamne en déserteur,
Un brevet d'honneur véritable.

De ce long-feu ne craignant rien,
Vos amis, comme vous, riront de cette frasque,
Ils diront à celni que votre main démasque :
" Les gens que vous tuez se portent assez bien."

Applaudissez long-temps au décret fortuné
Qui de Napoléon à jamais vous délivre ;
Et puisqu'à mort par lui vous êtes condamné,
Avec nous désormais ne songez qu'à bien vivre.

Le jour des Rois, 1811.

Extrait du Moniteur du 26 Décembre.

" Le premier conseil de guerre permanent de " la 16e division militaire séant à Lille, créé en " vertu de la loi du 13 Brumaire an 5, s'est réuni " le 15 Novembre 1810, au lieu ordinaire de ses " séances, pour juger par contumace le sieur Sar- " razin (Jean), né à St.-Sylvestre Lot-et-Garonne, " le 15 Août 1770, général de brigade, l'un des " commandants de la légion d'honneur, prévenu " de désertion à l'ennemi.

" Le conseil de guerre a déclaré à l'unanimité " le sieur Sarrazin (Jean), général de brigade, cou- " pable de désertion à l'ennemi, et en conséquence " a prononcé la peine de mort, conformément aux " articles 1 et 2 de la loi du 21 Brumaire an 5."

TABLE DES MATIERES.

ERRATA.

Page 144, ligne 10—au lieu de cinquante-cinq, lisez cinquante-trois.

De l'Imprimerie de Vogel et Schulze, 13, Poland Street, Londres.

